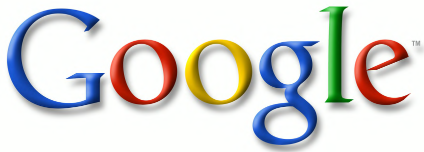
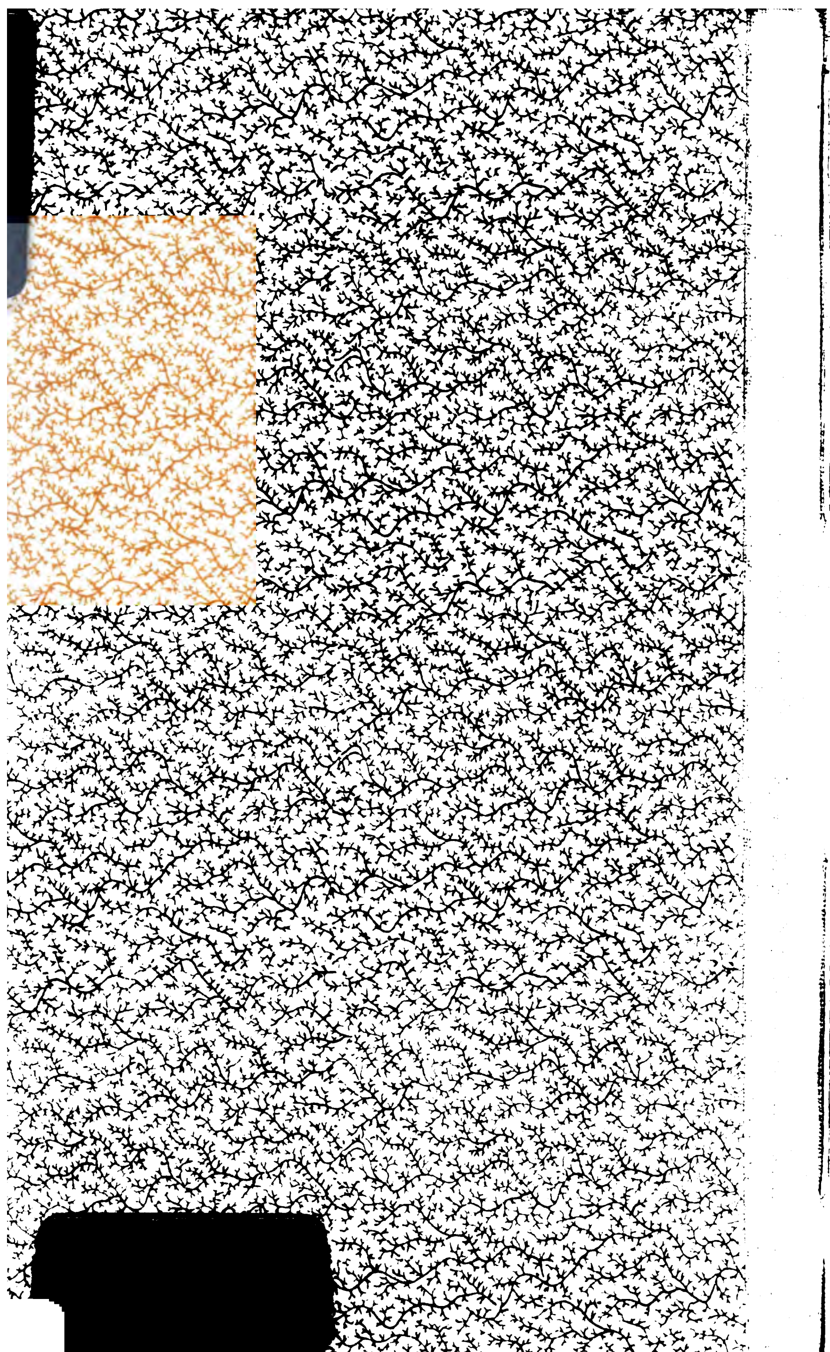
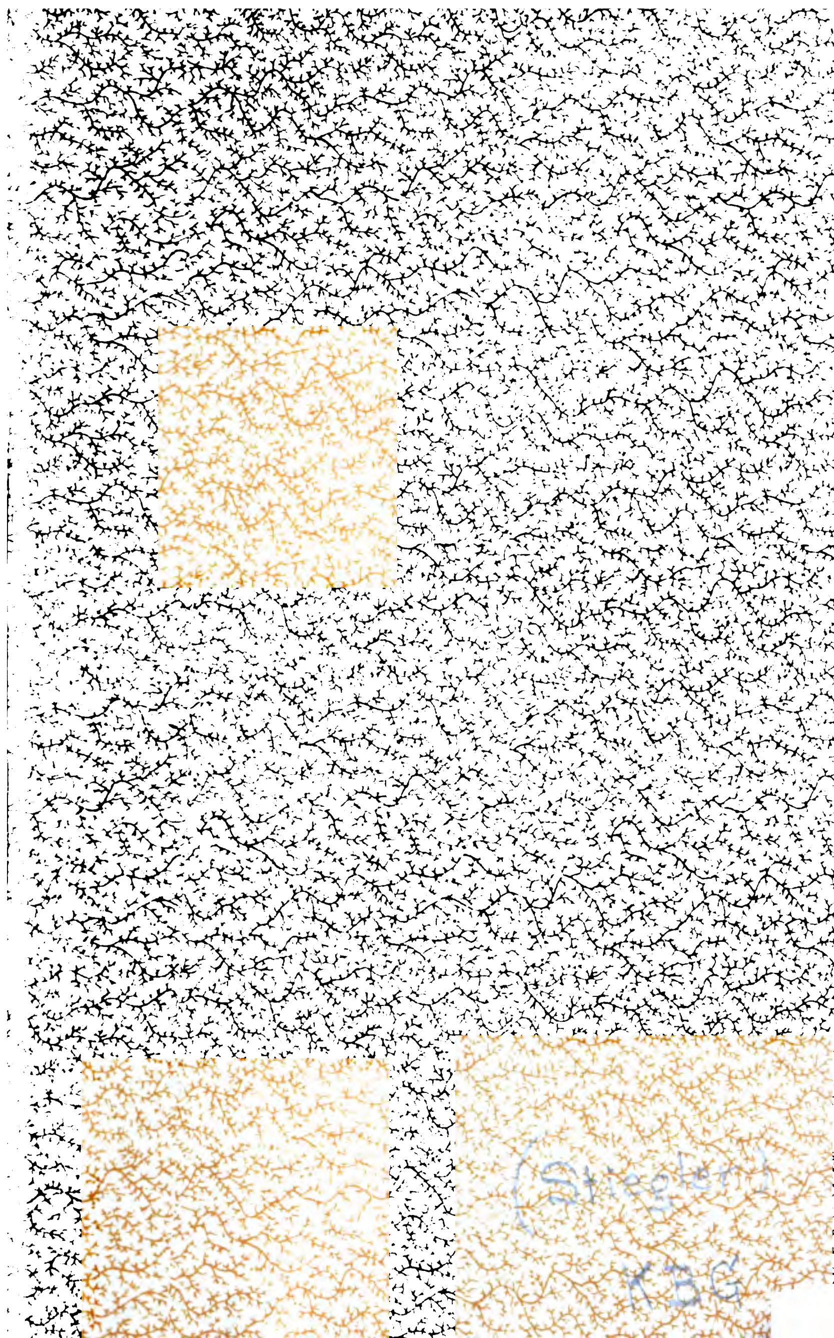



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 00040443 8




(Stiegler)
KBG

GASTON STIEGLER

Le Tour du Monde en 63 jours

NOMBREUSES REPRODUCTIONS
DE VUES PRISES PAR L'AUTEUR



PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, RUE DE CLUNY, 15

1901

1. Voyages around the world, 1901.

LES REPRODUCTIONS DE VUES ONT ÉTÉ PRISES PAR L'AUTEUR A L'AIDE D'UNE PHOTO-JUMELLE CARPENTIER.

LE

Tour du Monde

en 63 jours

POITIERS. — SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE.

peut-être hasardeuse a ranimé une affection latente et qui ont adressé au voyageur leurs souhaits affectueux très bien venus et doux à lire. Je ne parle pas non plus des éditeurs, des banquiers, des fournisseurs, fabricants de malles, de linge en papier, d'appareils photographiques, qui expédient leurs prospectus avec le souci légitime de conclure une affaire ; ceux-là exercent leur métier, et d'ailleurs cette diligence facilite des acquisitions nécessaires.

Mais le nombre est vraiment extraordinaire des gens que séduisirent ces mots de *Tour du monde* et qui souhaitaient ardemment se mettre en route, eux aussi. Vous n'imagineriez pas la quantité d'individus qui sont en France doués pour la profession de secrétaire. Combien offrent de s'attacher à moi en cette qualité ! Ils sont, disent-ils, employés de commerce ou petits fonctionnaires : parmi mes correspondants, je compte un docteur en droit très authentique. Ils étouffent entre les murs d'une petite ville de province, en France, en Algérie, en Tunisie. Leur poitrine a besoin d'oxygène. Ah ! comme ils aimeraient, ne fût-ce que pour peu de temps, à changer d'horizon, à respirer l'air des grands espaces libres !

A d'autres, la photographie semble l'outil essentiel de cette vaste tournée. L'habitude leur a enseigné à ne parler que par images. La plume, qui est un instrument partial de critique, leur semble

presque méprisable. Ils ne comprennent plus que la plaque sensibilisée, le miroir impassible qui reflète les objets sans penser. Leur plus vif désir, à eux aussi, est de s'en aller, las qu'ils sont de reproduire les traits de messieurs uniformément vêtus des mêmes redingotes et de dames parées du même sourire.

Ceux qui se servent spécialement du cinématographe forment un groupe à part : selon eux, je ne devais rien faire si je ne rapportais de là-bas ces mille figures fugitives que l'on voit passer tremblotantes sur le fond d'un écran.

Et les interprètes ! Ils écrivaient en foule, sachant l'anglais, l'allemand, le russe, le japonais, le samoyède et d'autres idiomes encore. Sans leur secours, disent-ils, on risque de mourir de faim et de soif. Ceux-là n'étaient pas les plus déraisonnables. Car, je m'en suis aperçu, nous aurions tous grand besoin, pour communiquer entre nous, de posséder la future langue universelle, dont *l'espéranto*, le nouveau parler imaginé par le docteur russe Zamenhof, semble jusqu'ici l'essai le moins imparfait.

La médecine ne m'a pas non plus négligé. Je reçus un jour la visite d'un savant italien, le Dr Bianchi, qui me proposait, au nom de la science, de mesurer mes organes d'abord à mon départ, puis à mon retour. La comparaison, disait-il, devait offrir un intérêt considérable. Les parties internes, même les plus cachées, cœur, foie,

rate, ne pouvaient échapper à son examen, grâce à un art nouveau qu'il nomme la phonendoscopie. Cet art, si j'en crois son nom, a pour but d'étudier la musique de nos viscères ; on en déduit ensuite leur forme par l'enregistrement des vibrations. Car nous possédons tous, paraît-il, un petit orchestre dans l'abdomen : il suffit de savoir écouter la symphonie. Et le Dr Bianchi sortit de sa poche une roulette attachée à un tube en caoutchouc : il la promena rapidement sur mon corps. C'était très engageant. Mais je fus jaloux de ma rate comme un sultan de son odalisque.

Il y a des auxiliaires plus humbles, ceux qui aspirent aux fonctions de domestiques. Adroits, actifs, débrouillards, jurent-ils. Leur pareil n'existe pas pour prendre un billet à temps ou pour improviser le dîner le plus succulent au beau milieu du désert. Et puis, si vous saviez combien ils sont fatigués dans leur petite sphère, du balai, du torchon et du plumeau. Que ne donneraient-ils pas, eux aussi, ces malheureux, pour avoir à brosser une poussière nouvelle ?

J'allais oublier une catégorie qui n'est pourtant pas la moins intéressante ; une lettre ainsi conçue m'est parvenue, écrite d'une anglaise fine et ferme :

« Monsieur,

« Est-ce que vraiment vous vous proposez d'entreprendre tout seul ce grand voyage ? Les indicateurs

disent que les wagons et les bateaux sont maintenant confortables, et que vous trouverez en général gîte et souper suffisants.. Mais l'indispensable reste ? Ah ! Monsieur, il serait charmant. j'en suis sûre, d'être ce reste. Je suis jeune, libre, de visage agréable, dit-on — vous en jugerez par la photographie ci-jointe — enthousiaste pour les voyages, et pas encombrante ! »

Et les lettres de ce genre ne sont pas rares, car dans les milieux les plus divers, tous nous faisons les mêmes rêves.

Est-il besoin de préciser que ces correspondants ajoutaient à l'unanimité qu'ils tiraient lamentablement le diable par la queue, et que, pour les faire arriver seulement du boulevard à la gare du Nord, avec une chemise sur le dos, il aurait fallu leur envoyer les provisions nécessaires ?

N'importe, ce n'est point l'appât d'un gain modique ni le désir d'une situation très momentanée qui peuvent entraîner tous ces curieux sur la grande route du monde. Pour que l'annonce de cette ample excursion ait soulevé tant d'espérances et de convoitises, il faut que beaucoup de Français souffrent d'un mal, peut-être non encore défini par les médecins, mais très réel, et qui n'est autre que le besoin inassouvi de circuler. Il y a dans notre âme une sorte d'inquiétude, une curiosité que les habitudes régulières et sédentaires de la vie moderne contrarient, tandis que

les récits toujours plus multipliés des touristes les aiguisent.

La moindre annonce d'un déplacement est une cloche qui tinte, et voilà l'imagination en branle à son tour : elle vibre, et l'on demeure enchanté à écouter les ondes sonores qui évoquent dans les cerveaux tant d'images merveilleuses.

Quant à ceux qui savaient absolument ne pas pouvoir partir, ils demandaient cependant à être du voyage en quelque façon. Il leur fallait une sorte de relation spéciale qui fût faite pour eux. Ceux-là priaient qu'on voulût bien leur envoyer des cartes postales illustrées mises à la poste de chacune des villes du trajet, avec un mot ou tout au moins une simple signature. Un potache de seconde, du lycée Condorcet, que je ne connais pas du tout, m'écrivit particulièrement à ce propos.

Faute de mieux, ils posséderont des photographies de monuments, de paysages, de types, moins banales, leur semble-t-il, que celles qu'ils auraient pu se procurer à Paris. Elles conserveront, à leur gré, je ne sais quel parfum d'origine, comme ces vieilles chartes que les antiquaires prennent avec vénération, d'une main pieuse, et où ils retrouvent, même lorsqu'elles sont insignifiantes, un souvenir très cher d'un passé où se complaît leur esprit.

Enfin combien de gens, amis inconnus, envoyaient les lettres les plus désintéressées, pour

ainsi dire sans but. Une force d'expansion, excitée par l'annonce de ce voyage que l'on tentait pour eux, les poussait à écrire, et ils écrivaient ! Leur style est naïf et touchant. Ils n'avaient rien à exprimer, sinon leur joie. Ils disaient qu'ils attendaient avec impatience lettres et dépêches, qu'ils les liraient avec passion, qu'ils feraient la route en pensée, qu'ils en suivraient tous les détails et toutes les péripéties; leur émotion serait la même que s'ils allaient eux aussi courir les aventures à travers le monde.

*
* *

Dans les derniers jours qui précédaient mon départ, de tous côtés, des camarades m'abordaient sur le boulevard, — jamais je ne me serais cru tant de relations, — et me prenant amicalement par le bras :

— Quelle chance vous avez de faire un si beau voyage ! La Sibérie, le lac Baïkal, l'Amour, le Japon, quel rêve ! Et en combien de jours ? De trente à quarante, n'est-ce pas ?

— Selon.

— Comptez-vous jusqu'à cinquante ?

— Peut-être bien.

— Mais à peine avez-vous trente-cinq mille kilomètres à parcourir ! Bagatelle. Si vous atteigniez soixante jours, vous seriez la dernière des tortues.

— Qui sait ?

Un de nos confrères a eu justement la bonne idée de faire, lui aussi, une partie du tour du monde et d'aller jusqu'à Amiens — trajet en une heure et quarante-trois minutes — pour demander à Jules Verne son opinion sur la durée probable du voyage. Le célèbre romancier, que je n'avais pas encore le plaisir de connaître personnellement, revenait de faire sa promenade sur le Mail : il répondit en ces termes, ou à peu près :

— « Philéas Fogg est maintenant très embourgeoisé depuis son mariage avec miss Aouda. On ne peut plus l'arracher à sa table de whist. Il ne bouge plus. L'énergie lui manque même pour surveiller Passe-Partout qui laisse déplorablement brûler en vain, non pas les becs de gaz, mais les lampes électriques. Cependant, s'il voulait s'en donner la peine, ce serait un jeu pour Philéas de faire le tour du monde par le Transsibérien en trente-trois jours, mettons trente-quatre si vous voulez, afin de compter largement. Une misère, quoi ! Michel Strogoff, qui connaît si bien la région, lui servirait de guide et d'interprète.

« On se plaint que les trains marchent lentement sur la ligne du Transsibérien. C'est vrai. Mais pourquoi ? Croyez-vous que les trains de là-bas ne pourraient pas courir comme les nôtres ? S'ils ne se pressent pas, c'est qu'ils ont peur de gâter la voie qui est fragile. Et si la voie

est fragile, c'est qu'on l'a construite, par économie, avec des rails trop légers. Dès lors une conclusion s'impose — et Philéas n'aurait pas hésité à l'adopter — c'est qu'il faut emporter avec soi ses propres rails, suffisamment lourds, et les poser soi-même sur la voie.

« Ne riez pas ! On emporte bien d'autres choses en Sibérie. Les draps, par exemple, n'ont jamais habillé là-bas les lits d'hôtels, ou de bateaux ou de chemins de fer. Les voyageurs qui ont l'ambition légitime de coucher dans des draps, en fourrent donc quelques paires au fond de leur malle. Il est tout aussi naturel d'emmener des rails : on roulerait des rails parmi les draps ; rien n'est plus simple.

« Vous savez qu'aujourd'hui il est extrêmement facile de démonter une voie ferrée. Demandez à nos bons amis les Anglais qui ont pris là-dessus quelques leçons des Boers. On dépose et l'on repose une voie ferrée en un tour de main. Aussi quelques mètres de rails, très peu encombrants d'ailleurs, rempliraient admirablement l'office. Au fur et à mesure que le train circulerait à grande vitesse, on les enlèverait après son passage, puis on les replacerait devant la locomotive, et ainsi de suite. Les wagons fileraient donc avec la rapidité des grands express européens.

« En somme, mes héros n'ont jamais circulé qu'avec des moyens de cette sorte. C'est ce qui

m'a permis de les expédier si aisément au *Centre de la Terre* et puis *De la Terre à la Lune.* Ainsi agiraient vos confrères s'ils savaient voyager. Mais savent-ils voyager ? Peuh ! j'en doute. Bien conduite, leur petite excursion ne demanderait pas plus de trente-trois ou trente-quatre jours. »

Ainsi s'exprima le maître. Ce n'est pas là tout à fait son style. Mais le sens général n'étonnera aucun des innombrables lecteurs de Jules Verne.

Et ce délai de trente-quatre jours qui m'était imparti me laissa tout rêveur.

A quelques jours de là, je reçus du maître conteur l'aimable lettre que voici :

Amiens, 26 mai 1901.

CHER MONSIEUR,

« Je viens de lire dans le *Matin* votre charmant article. Par malheur, je ne puis répondre que très brièvement. Partez donc en toute confiance, vous réussirez, et Philéas Fogg ne sera point jaloux si vous le reléguez au second plan.

« Et maintenant, bon et court voyage !

« Votre bien dévoué.

« JULES VERNE. »

Lesté de ce cordial encouragement, je quittai Paris par la gare du Nord le mercredi 29 mai 1901, à 1 h. 50 de l'après-midi, me dirigeant sur Berlin et Saint-Pétersbourg.

CHAPITRE II

EN ROUTE

Ma froideur pour les records. — Mes bagages. — Plus rien de fixe dans le monde qu'une idée. — Le système de mesure du paysan. — Les formules populaires de la science. — Premières inquiétudes. — La littérature des indicateurs. — Berlin. — Les infirmiers de Wirballen. — Le goût du galon. — Saint-Pétersbourg. — Moscou.

Depuis l'heure des adieux, — l'heure émue où les mains amies ont si cordialement serré la mienne, — depuis Paris, à travers la France, la Belgique, l'Allemagne, jusqu'à la frontière russe, le train file avec une vitesse extrême qui me donne confiance : encore un instant, et je serai revenu, semble-t-il. Le bruit s'est répandu qu'il y a à telle place un voyageur extraordinaire, sinon par lui-même, du moins par le caractère de son entreprise. Les gens passent, comme négligemment, dans le couloir, s'arrêtent à la porte du compartiment, lancent un coup d'œil de côté,

échangent tout bas leurs réflexions. Pas assez bas pour que toutes m'échappent :

— C'est celui qui a ce nez ?

— Oui. On dit qu'il n'a jamais fait de sport.

— Ça se voit bien à son attitude. Est-ce que c'est la dégaine d'un homme entraîné ?

— Alors de quoi se mêle-t-il ? Ce n'est pas avec cet air endormi qu'il prétend battre des records.

— Le chef de train m'a dit qu'il n'emporte pour bagage que cette valise de rien du tout.

— Très chic, ça !

— Bah ! c'est bien assez pour ce qu'il fera. Vous verrez.

La vérité est, en effet, que de ma vie je ne me suis soucié de sport ni de record. Et même ces deux mots ne me plaisent que médiocrement, le premier comme anglais, le second comme néologisme dont nul ne connaît l'origine. Record est un intrus ; record n'a pas d'état-civil ; record n'a pas été présenté. Or la langue française est, à mes yeux, une trop grande dame pour que le premier venu soit admis chez elle sans cautions. Il y avait jadis des agents — assez mal vus, au moins dans les comédies — que l'on désignait par un terme homonyme et qui volontiers détenaient et battaient. Maintenant, au contraire, on bat, on détient des records : c'est peut-être par un obscur instinct de vengeance.

Je rêvais à ces questions d'étymologie en levant



Un cocher à Saint-Pétersbourg.

les yeux vers ma valise posée dans le filet du compartiment. Car je n'emportais réellement

pour bagage qu'une valise, un petit sac à main, une couverture, et deux pardessus, un d'été et un d'hiver : on m'avait averti que les nuits de Sibérie sont froides en toute saison. Un appareil photographique, le plus réduit et le plus léger que j'eusse pu trouver, complétait tout mon attirail.

Avec cela il ne fallait certes pas songer à emporter l'habit noir, que l'étiquette élégante et importune des paquebots force à endosser le soir pour le dîner ; il fallait se résigner à être mal mis au milieu de gens vêtus avec recherche. Je savais que je courais au-devant de cette petite vexation, et que, parfois, dans des réunions brillantes, j'aurais l'air du pauvre. Combien de gens de ma connaissance jouent ce rôle dans la vie ! Mais ils n'aiment pas à porter le costume de l'emploi, et moi j'étais condamné au costume.

Cependant le mouvement, et plus encore la perspective du mouvement continu qui devait durer de si longs jours pour moi, abolissaient peu à peu en mon être le sens de la stabilité. Je prenais l'habitude de voir les choses vaciller, bondir, voler autour de moi, et il n'y avait plus rien de fixe dans l'univers, rien qu'une idée. Tout ce qui peut subsister d'immobilité dans ce monde était comme concentré en un petit point lumineux terriblement obsédant. J'avais une idée fixe, celle de rentrer à Paris et d'accomplir ce

périple non pas seulement d'une façon très rapide, mais avec une sorte de frénésie dans la célérité.

*
* *

Or, le 29 mai, jour de mon départ, je savais à peu près quelle pouvait être la durée minimum de mon voyage. Ce calcul était fondé d'une part sur la date à laquelle un certain paquebot devait quitter le Japon pour traverser l'océan Pacifique, et d'autre part sur les moyens que j'avais moi-même d'arriver au Japon avant cette date, et par conséquent de m'embarquer sur le paquebot en question.

Lorsqu'on est à Yokohama, deux routes différentes s'offrent pour franchir le Pacifique. On peut aller à San-Francisco ; c'est la route qui passe par Honolulu : elle n'exige pas moins de dix-sept jours. L'autre chemin va directement, sans arrêt, à Victoria, dans l'île de Vancouver : douze ou treize jours suffisent pour ce trajet. Il était évidemment dans mon programme de choisir la seconde voie comme plus courte.

Les indicateurs que j'avais consultés à Paris précisaient que, le 5 juillet, un bateau anglais, l'*Empress of India* — l'Impératrice des Indes — partait de Yokohama pour Victoria. Le bateau suivant, allant au même port, n'appareillait que trois semaines plus tard.

Mon idée fixe, pendant toute la première partie du voyage, a donc été celle-ci : arriver au Japon à temps pour m'embarquer, le 5 juillet, sur l'*Empress of India !* Faute de quoi, j'étais contraint de moisir dans l'empire du Soleil-Levant en attendant l'un des bateaux de Victoria ou, au pis aller, de San-Francisco. Certes, la perspective d'un séjour tant soit peu prolongé en ce séduisant pays ne présente par elle-même rien de désagréable, bien au contraire. Mais un pareil retard aurait bouleversé tout mon voyage qui, ainsi désorganisé, eût menacé de durer bien plus de quatre-vingts jours, à mon éternelle confusion.

Le bateau de Yokohama manqué, j'aurais été, malgré l'ouverture des voies nouvelles, plus lent que le héros idéal d'il y a trente ans. Aussi, cette date fatidique du 5 juillet me tenait-elle comme prisonnier. Semblable à l'animal qu'a saisi le lasso, j'étais empêtré dans ce lien. Si un voyageur, pour se distraire des ennuis d'une longue route, m'abordait civilement et m'entretenait de quelque grave sujet, tel que la guerre du Transvaal, ou l'avenir de la colonisation sibérienne, ou la dernière pièce jouée à la Comédie-Française, il ne manquait pas de reculer d'effroi, lorsque je lui disais pour toute réponse :

— *Empress of India...* Yokohama, 5 juillet ! Pensez-vous que je puisse y être ?

Heureusement, chacun de nous a sa toquade particulière ; cela fait qu'on ne peut pas nous enfermer tous.

Malgré l'obsession de mon idée fixe, je m'efforçais pourtant de suivre la conversation. A dîner, le soir, autour de ces petites tables cahotantes qui, pendant bien longtemps, seront les uniques supports de mes repas, tandis que le potage oscillait dans les bols et que la fourchette courait en vain après la bouchée de poulet, comme j'avais lié conversation avec mes voisins, une jeune dame, qui me regardait avec curiosité depuis le début, me dit tout d'un coup :

— Mais enfin, Monsieur, pourquoi donc faites-vous le tour du monde dans ces conditions ?

C'était une femme agréable, vive, et qui paraissait presque vexée de voir tenter une expérience dont elle se divertissait elle-même, mais sans pouvoir dire le motif de son amusement.

— Permettez-moi, à mon tour, répondis-je, de vous poser une question.

— A votre aise.

— Avez-vous jamais demandé votre chemin à un paysan ?

— A coup sûr. Mais qu'importe ?

— Attendez. Comment vous a-t-il répondu, ce paysan ?

— C'est selon.

Un heurt lui fit mettre sa cuillerée de confiture

sur le bout de son nez. Elle rit et reprit :

— Dimanche dernier, nous allions de Sèvres à Vélizy. Le bois était plein de petites fleurs bleues. Je m'égarai en voulant faire un bouquet. Un bonhomme chargé d'un fagot nous a remis dans la bonne route.

— Très bien. Mais vous ne lui avez pas demandé que votre chemin ?

— Si fait.

— C'est impossible. Cherchez bien.

Le mari intervint et dit :

— Ma foi, je me rappelle, en effet, que j'ai ajouté : « Quelle distance y a-t-il encore d'ici à Vélizy ? »

— J'en étais sûr. C'était le moment du déjeuner et vous mouriez de faim. Et puis jamais personne ne s'est enquis de son chemin sans demander aussi la distance. Et qu'a répondu l'homme au fagot ?

— Il a répondu comme tous les paysans : « Vous en avez encore pour une petite heure. »

— Nous y sommes, m'écriai-je. Vous lui posiez une question sur la distance, c'est-à-dire sur l'espace, sur un nombre de kilomètres que vous vouliez connaître, parce que vous aviez l'esprit précis d'un homme cultivé. Et lui, il vous a donné une explication sur le temps qui s'écoulerait avant votre déjeuner. C'était bien plus vague comme renseignement, parce qu'il ne

savait pas si madame est vaillante et si elle irait vite ou lentement sous le bois. Mais aussi il vous disait tout de suite, de façon approximative, ce qui vous intéressait, à quel moment vous pourriez vous asseoir sous le bosquet, sur le petit banc reposant, devant les radis auxquels vous songiez avec émotion. Il vous avait fait une réponse un peu incertaine, mais simple et familière d'homme du peuple.

— J'y suis ! fit la jeune femme dont le visage s'éclairait. De combien est donc le tour de la terre ?

— Les savants répondent quarante millions de mètres. Probablement ce chiffre ne vous dit rien, Madame ?

— Rien du tout.

— Parce qu'il est énorme et disproportionné avec les nombres ordinaires dont vous vous servez quotidiennement. Les savants, habitués aux calculs stricts et aux abstractions, s'accommodent à merveille de cette manière de parler. Mais il n'y a pas que des savants. Si je dis à la foule : il faut soixante ou soixante-dix jours de chemin de fer et de bateau à vapeur, aujourd'hui, dans la première année du vingtième siècle, pour faire le tour du monde, la foule comprendra très bien et aura une idée nette de la dimension de la terre, parce qu'elle a vu marcher des chemins de fer et des bateaux à vapeur, fût-ce sur la Seine.

Sans doute, le renseignement ne sera pas inscrit dans l'annuaire du Bureau des Longitudes, mais bien des gens se le graveront dans la cervelle ; il constituera pour eux de façon très légitime un élément pas très rigoureux, mais très commode, très clair et très suffisant, de leur modeste bagage scientifique.

— Vous venez de me faire comprendre l'intérêt que le public a pris très justement à un livre fameux, et vous m'avez expliqué à moi-même pourquoi l'expérience que vous tentez m'amuse, reprit mon aimable interlocutrice. Ainsi vous n'avez pas été dominé par la passion du record ?

— Les raisons plus élevées que je viens de vous dire, et aussi le désir de voir, ou d'entrevoir, du pays, me touchent bien davantage. Voilà comment mon café saute terriblement aujourd'hui dans ma tasse, auprès des bords fameux de cette jolie Sambre, qui furent jadis glorieux pour nos armes. . .

Nous longions, en effet, cette aimable rivière, qui n'est pas large ni grandiose, mais qui serpente avec grâce entre des coteaux accidentés, couverts de bois, entrecoupés de falaises abruptes. Je devais, par la suite, voir bien d'autres paysages du même genre, plus grands, plus mâles, plus sauvages. Ces derniers n'ont pas effacé en moi le souvenir des rives de la Sambre au charme frais et délicat.



Moscou. — La place Loubianka.

C'est près de Namur, le soir, que j'ai été secoué de ma première inquiétude, Nous sommes restés en panne par suite de la rupture d'un tuyau de frein. Je me sentais défaillir.

De plus les voyageurs qui circulaient dans le même train et qui m'avaient témoigné d'abord une curiosité plutôt sympathique, commençaient à me regarder de travers. Le moindre accroc leur faisait croire que mon entreprise — une sorte de défi au bon sens, pensaient-ils — serait nécessairement contrariée par quelque puissance occulte. Il y avait là notamment le grand-duc Georges de Leuchtenberg, un homme aux yeux noirs et au teint basané, l'air souriant, et le grand-duc Nicolas Nicolaïevitch, le grand maître de la cavalerie, mince et très long, l'un des hommes les plus longs que j'aie jamais rencontrés : ils disaient, demi-sérieux, demi-plaisants :

— Ce voyageur extraordinaire va être cause qu'il nous surviendra quelque accident ; nous aurions dû prendre un porte-bonheur.

En effet, à Liège nouvelle perplexité. Le train dans lequel j'étais correspond avec celui d'Ostende qui amène des voyageurs venant d'Angleterre et allant, eux aussi, vers Berlin et Pétersbourg. La mer met souvent le train d'Ostende en retard. Ce soir-là, en effet, il nous fallut poser quarante-cinq minutes. J'errais tout frémissant sur le quai de la gare, quoique personne ne pût s'apercevoir

de mon souci. Et dire, pensais-je, que les recherches des formules populaires de la science sont à la merci d'un cylindre qui éclate et d'un essieu qui se rompt !

Et ce tourment dura sans interruption pendant soixante-trois jours et quelques heures. Quand le panorama cessait d'être intéressant, ou mieux encore quand il s'effaçait dans l'ombre, j'étais occupé à étudier sur moi-même une psychologie nouvelle, celle de l'homme qui éprouve la frénésie de la vitesse et en qui s'affine d'une manière toute spéciale le sens de l'heure.

La nuit principalement, allongé sur une étroite couchette, pendant que mon voisin au-dessus ou au-dessous de moi, assassinait ma veille inquiète de ses ronflements sereins, je sentais naître et grandir en moi la haine de tout ce que j'avais aimé, de ce qui fait couler la vie douce et paisible, la haine du loisir, du répit, du délassement. Il me venait des goûts de chronomètre, un amour désordonné de pendule, tic tac, tic tac. Quoique mon ami Gaston Leroux m'ait si gentiment sacré homme calme, je me sentais agité d'un vertige nouveau, le vertige de la ponctualité.

C'est une infirmité tout à fait spéciale : celui qui en est atteint s'étonne lui-même de voir comment il dévore les indicateurs de chemin de fer et de bateaux, car tels sont ses livres de

chevet. Il se crée ainsi une littérature spéciale faite de petits chiffres alignés dans des colonnes, et il les ânonne du matin au soir. A côté de ces œuvres, on ne peut trouver dans sa bibliothèque que l almanach. Il vérifie vingt fois la date du jour; il collige, il compare, il suppute. Sa montre passe sans cesse de son gousset à sa main et de sa main à son gousset. Les cadrans, dans les gares, exerçaient sur moi une sorte de fascination. Comme je marchais au-devant du soleil, il me fallait avancer mes aiguilles chaque jour pour qu'elles marquassent l'heure du lieu où j'étais parvenu : cette petite opération ne me semblait jamais assez exacte ; je la répétais, je la contrôlais à toutes les horloges.

Je n'y manquai pas le 30 mai au matin en m'éveillant dans la grande gare de Berlin, car entre Paris et Berlin, qu'un monde sépare, monde de pensées,. de souvenirs et d'intérêts, la distance est franchie aujourd'hui en un peu plus de dix-huit heures seulement. De cette gare de Friedrichstrasse, très commodément située au centre de la ville, je reconnaissais les monuments que j'avais déjà visités: le bâtiment grec du musée, le château royal que baigne, ou du moins qu'humecte le mince ruisseau noir de la Sprée; le petit pont qui fait tant de façons avec ses huit groupes colossaux pour franchir une rigole, et plus loin le dôme neuf, lourd et doré du Reichstag,

Puis le train marcha lentement et, avant qu'il eût atteint la deuxième gare de Berlin, une construction sombre me frappa par une inscription qu'elle portait sur la muraille en lettres énormes : *Panorama de la Bataille de Sedan.* Ceci expliquait cela. Après trente ans les Allemands étonnés en sont encore à se rassasier du spectacle de leurs victoires, et ont l'air de se demander à eux-mêmes si c'est bien eux qui les ont remportées ; il leur faut une constatation permanente de leur succès. D'ailleurs la vue simultanée du dôme doré et du panorama est une leçon d'histoire : sans Sedan le Reichstag n'existerait pas.

L'Allemagne a défilé devant moi comme une apparition. C'est un pays très soigné, très ordonné, où il n'y a que des gens occupés à monter la garde, avec ou sans uniforme ; quand ils ouvrent la bouche, c'est pour dire : « Notre empereur... » Souvent, ils ajoutent des mots, mais pour faire cortège. Le long des routes, on voit de chaque côté, près des arbres, une double rangée de pierres blanches, bien astiquées, debout comme des menhirs : elles semblent former la haie pour le passage de « notre empereur. »

Après Berlin la campagne, — la même campagne que je trouverai jusqu'à l'Oural, — est plate mais bien cultivée. Par moments les plaines sont si basses qu'elles ressemblent à celles de la Hollande, et les moulins à vent complètent l'illusion ; quel-

quefois de petits bois en rehaussent la monotonie. Les gares, non point fleuries comme chez nous, mais entourées d'un bouquet d'arbres, sont bien tenues et propres. La Vistule, que je traversai à Dirschau, me parut un assez beau fleuve, et je



Enfant russe.

remarquai les ponts auxquels des tours crénelées — inutiles aujourd'hui — donnent une fière allure.

A la gare d'Elbing, un garçon m'apporte un journal illustré en me disant : « Le général français Bonnal à la tête de l'armée allemande ! » Il y a, en effet, sur cette feuille, un dessin qui représente Guillaume et le général devant un pelo-

ton de cuirassiers ; plus loin, on lit le toast impérial ; je reconnais une de ces histoires comme « notre empereur » en imagine de temps en temps pour nous empêcher de voir clair dans nos affaires.

Nous nous arrêtâmes le soir dans un endroit qui me parut étrange En mettant le nez dehors, je crus d'abord m'être trompé. N'étions-nous pas dans un hôpital ? Il n'y avait autour de moi que des infirmiers : ils portaient de grands tabliers blancs serrés à la taille par une ceinture de coton bleu, des tabliers qui montent jusque sous le menton et qui sont retenus à l'épaule par deux cordons. En outre, une petite calotte noire sur la tête, et aux jambes d'énormes bottes. Je crus qu'il y avait là à côté une salle d'opérations.

C'était bien d'une opération qu'il s'agissait, mais pas comme j'aurais pu l'imaginer. Mes gaillards s'emparèrent prestement des bagages, les ouvrirent, les vidèrent, les remplirent de nouveau, puis les refermèrent, comme on ouvre un ventre aujourd'hui. J'avais affaire aux employés du chemin de fer et de la douane qui sont affublés de ce singulier accoutrement.

Nous étions à Wirballen, première ville que l'on rencontre lorsqu'on pénètre en Russie. Il est superflu de dire qu'un gendarme, un grand diable de gendarme d'aspect débonnaire qui dévisageait

les gens, prit mon passeport, qu'on l'emporta secrètement dans une pièce spéciale où il fut examiné, vérifié, scruté de la façon la plus minutieuse. Les Russes ont créé une religion nouvelle à laquelle



Enfants russes.

aucune infidélité n'est permise dans toute l'étendue de l'Empire : c'est celle du passeport. Chacun doit l'avoir constamment sur soi, comme un prêtre a son bréviaire, et le présenter à toute réquisition. Sans ce précieux missel il ne peut exister pour l'individu ni égard, ni considéra-

tion, ni liberté, ni hospitalité, ni même admission sur le territoire russe.

La Russie, non accueillante pour les gens dénués de papiers, est froide envers ceux qui ne portent pas de costumes chamarrés. Sur le sol national les grands-ducs habillés jusque-là de simples vestons, ne parurent plus qu'en uniforme. Ainsi le veut l'étiquette. L'homme sans galon ne compte guère là-bas.

Le goût du galon se répand d'ailleurs là où on l'attendait le moins. Le colonel Moulin, notre aimable attaché militaire à Saint-Pétersbourg, avec qui j'ai eu le plaisir de voyager, m'a conté à ce propos un petit fait assez curieux.

Je lui parlais du beau gala offert par le tsar en l'honneur de Félix Faure à Péterhof lors de la visite de 1897. Dans ce mignon théâtre l'assemblée était extrêmement brillante, peut-être la plus brillante que l'on pût voir en son genre. Nous excusons chez nous nos vilains habits noirs en disant que du moins ils ont l'avantage de faire ressortir la toilette des dames; mais à Péterhof le luxe des dames n'était nullement sacrifié, quoiqu'elles fussent entourées d'hommes qui étaient tous en costume, sous les étoffes claires les plus éclatantes. Elles semblaient au contraire fort embellies entre ces cadres étincelants et mobiles qui rehaussaient leur parure. Or parmi tous ces hommes il n'y en avait que deux qui fussent en habit

noir : l'un était Félix Faure; encore celui-là avait-il la poitrine barrée de rouge par le grand cordon de la Légion d'honneur, qui accusait son caractère officiel. L'autre, très simple, ne portait aucune décoration. Il faisait événement. Tout le monde demandait :

— Quel est donc ce personnage, le seul qui ne soit pas déguisé, et envers qui les plus huppés sont pleins de déférence ?

Les initiés répondaient :

— C'est l'ambassadeur des États-Unis.

Et ce dédain de l'uniforme et des croix, dans un pareil milieu, semblait d'un esprit très républicain et même d'une hautaine élégance.

Or, qu'est-ce que j'apprends ? Maintenant l'ambassadeur des États-Unis à Saint-Pétersbourg — ce n'est pas le même — s'est fait composer un uniforme. Il porte des galons, des parements, de la dorure ! Ce clinquant lui a poussé depuis que les États-Unis se sont emparés de Cuba. L'habit noir n'était plus compatible avec l'impérialisme. Petites arabesques de cette manche d'ambassadeur, si insignifiantes en apparence, on vous déchiffre cependant et on lit clairement cette chose nouvelle : gloriole américaine.

Le trajet entre Wirballen et Saint-Pétersbourg n'est pas des plus séduisants. Des plaines cultivées et des forêts, ou plutôt des taillis de bouleaux, car les arbres sont fort petits ; point de

villes ; très peu de villages ; çà et là une isba isolée, c'est-à-dire une maisonnette entourée d'une clôture en bois avec des poules et des cochons, c'est tout ce que l'on voit.

A Saint-Pétersbourg, la grande ville plate aux rues spacieuses, aux places énormes, aux vastes édifices, j'ai eu à peine le temps de saluer notre ambassadeur, M. de Montebello.

— Vous passez si vite, me dit-il gracieusement, que vous ne me laissez pas le loisir de causer avec vous.

Et il cherchait quelque politesse à me faire :

— Tenez, reprit-il, renvoyez votre fiacre et prenez ma voiture pour rentrer en ville ; vous aurez du moins ainsi un petit souvenir de l'ambassade de France.

Il descendit jusqu'à la porte sur le quai de cette large et noire Néva, qui est l'orgueil sombre de Saint-Pétersbourg. Je regardais de l'autre côté, sous la lumière pâle du ciel gris, l'aiguille de la cathédrale Saint-Pierre et Saint-Paul où dorment les tsars depuis Pierre le Grand. Nous causâmes encore un instant, puis je partis, frénétiquement emporté dans la petite voiture basse, conduite par un énorme cocher à ceinture rouge, la grosse houppelande bleue à plis bouffants autour des reins, suivant la mode russe, si bien qu'il semblait trôner sur une des coupoles de la ville : et les deux chevaux noirs, qui passent pour les plus

rapides de Pétersbourg, filaient comme dans un rêve. A peine eus-je le temps de jeter un coup d'œil sur le pont Troïtsky dont Félix Faure a posé la première pierre et de constater que sa construction avance lentement, comme si les lourdes poutres de fer avaient de la peine à triompher d'un si grand fleuve.

J'aime Moscou la bariolée, où je fus le lendemain, Moscou et ses coupoles dorées, Moscou l'orientale et ses femmes du peuple qui tracent naïvement des signes de croix sur leur fichu jaune, Moscou et son innombrable Kremlin, et ses petites voitures rageuses qui font un affreux tintamarre sur le pavé cahotique.

A Moscou tout est couleur et mouvement. Cette ville, où il n'y a pas de cafés et où la vie publique se réduit à peu de chose, est pourtant une des plus animées du monde, et serait une des plus gaies si le peuple y avait de la bonne humeur et de l'entrain. Excepté les tons gris et neutres de chez nous, on y voit toutes les teintes, les plus variées et les plus claires, des couvents rouges, des casernes jaunes, des églises d'azur, des maisons roses, et sous le soleil de l'été elle produit l'effet d'une ville du midi. Mais les gens, lourds et méditatifs, la tête penchée, ont l'air de promener je ne sais quel deuil dans une salle de fête.

A peine eus-je le temps de donner le coup d'œil du souvenir à la place Loubianka, si vivante au

milieu de ses édifices étranges, à la place Rouge, vaste et tranquille vestibule du Kremlin, à cet enchevêtrement de palais, de cathédrales, de tours, de couvents, d'arsenaux étagés sur la rive qui domine la Moscowa. Je montai le soir — 1er juin — dans le train transsibérien international de la Compagnie des wagons-lits, le train qui devait enfin me conduire au cœur même de la vieille Asie.

CHAPITRE III

DANS LE TRANSSIBÉRIEN

Le train. — Quelques premiers pays du monde. — Jeune blonde et ingénieur. — Paysages. — Cuisine. — Boissons. — Les Bachkirs. — Les monts Oural. — Colonisation sibérienne. — Emigrants. — Le thé et les icônes. — La jeune blonde et le marchand ventru. — Le steppe. — Les Kirghises. — Nomades comme eux. — La danse macabre. — Pour expédier une dépêche. — La Sibérie en fleurs. — Le charme du soir. — La jeune blonde et le botaniste allemand.

Le train international dont j'ai eu à me servir n'était pas composé des wagons luxueux que le public a vus à l'Exposition universelle. Il n'avait pas tout ce confort, ces commodités que l'on a loués.

Le jour de mon départ, ces voitures perfectionnées étaient occupées ailleurs, du côté d'Irkoutsk, et j'ai dû me contenter de wagons-lits, très bons d'ailleurs, semblables à ceux qui circulent sur les lignes européennes.

Il existe, en même temps que le train international qui parcourt la ligne transsibérienne trois fois par mois, un train russe qui fait le même trajet deux fois plus souvent. Les Russes usent beaucoup du premier, mais ils aiment à dire que le second est infiniment préférable. Leur grande raison, c'est que le train russe est russe ; on n'a jamais pu la réfuter. Ils n'ont aucune répugnance à étaler leur patriotisme et à célébrer les louanges de leur pays : l'armée russe est la première armée du monde ; il n'y a de bonne littérature qu'en Russie ; les vrais amateurs ne veulent entendre que de la musique russe, et il faut être cruellement abandonné des mécaniciens et des locomotives pour prendre un train autre que le train russe.

Je ne fus nullement surpris de ces prétentions. Lorsque j'ai traversé la Belgique, un Belge m'a dit :

— On prétend que mon pays n'est pas le plus grand pays de la terre. D'abord, il faudrait mesurer. Mais est-ce que cela empêche ma Belgique d'être la reine des nations ?

Ensuite, les Allemands, qui furent jadis des philosophes, m'ont parlé avec orgueil de leurs canons.

En Sibérie, j'entendis vanter la douceur des hivers qui y sont charmants, paraît-il.

— Quel beau brin de fille, comme on dit chez

vous, que notre femme japonaise ! se sont exclamés les habitants de Kioto en me montrant une poupée pas plus haute que ça !

— Si vous ne traversez pas nos prairies, vous ne saurez jamais ce que c'est qu'une jolie campagne, m'ont déclaré les Canadiens.

Quant aux Yankees, ils bayaient d'aise à attraper le torticolis devant le trente-deuxième étage de leur maison.

Enfin les Anglais, tout bleus de coups de pied et de coups de poing, me dirent :

— C'est grâce au *foot ball* que nous avons été si glorieux au Transvaal.

Et tous ajoutaient :

— Convenez-en, vous qui avez vu : n'est-ce pas que mon pays est le premier pays du monde ?

J'ai toujours répondu :

— N'en doutez pas un instant.

Or, un étranger ayant hasardé que les deux trains ne différaient guère, le train russe étant à l'instar du train international, les Russes s'empressèrent de riposter que, bien au contraire, c'est le train international qui est à l'instar du train russe. Comme on n'avait rien à faire et que le patriotisme de chacun avait des loisirs, on se querella ferme sur l'instar.

Il y avait un pianiste allemand qui argumentait contre un ingénieur russe et un officier russe qui ne laissait pas un instant de repos à un Améri

cain propriétaire de mines. Enfin, en arrivant un soir à la gare de Taïga, nous avons croisé le fameux train russe. Sa principale supériorité est de posséder un salon un peu plus vaste que celui de l'autre train, et qui contient un piano. La musique, paraît-il, acquiert un charme spécial quand elle est accompagnée du grincement des roues et du gémissement des bielles.

Le train international, en revanche, possède un avantage très précieux : il s'y trouve toujours au moins un employé parlant plusieurs langues. Dans l'autre, au contraire, on n'entend que le russe, ce qui est fort incommode pour les étrangers.

La petite maison mobile, où nous vivions comme des bohémiens dans leur roulotte, ne renfermait pas moins de cinquante-huit nomades répartis en trois voitures, dont une de première classe et deux de seconde classe. En voici, par nationalités, le dénombrement qui donnera une idée de cette communauté mouvante : 42 Russes, 6 Américains, 5 Allemands, 2 Anglais, 2 Belges.

Je suis le seul Français.

Les femmes sont au nombre de vingt et une. Il y a parmi elles une institutrice belge qui va enseigner le français chez un riche propriétaire sur la frontière de Mongolie dans la ville de Kiakhta.

On compte sept enfants, dont l'un est un bébé



Le marché de Tchéliabinsk.

américain âgé de trois mois, à qui sa mère, une toute jeune femme, donne le sein. Elle restera avec lui à Kiakhta, où l'on trouve encore quelques ressources de civilisation européenne. Le père ira plus au sud, à Ourga, au cœur des montagnes, pour exploiter une mine d'or.

Les ingénieurs, les commerçants et les officiers dominent parmi les hommes. Ces gens, généralement bien élevés, beaucoup parlant français, font bon ménage, s'occupent à fumer, à boire, à jouer, à bavarder, à flirter, à regarder le paysage.

Dès le premier jour, j'avais remarqué un jeune couple dont la tendre intimité me réjouissait. « Un nouveau ménage », pensai-je. C'est un plaisir de voir des amoureux, quoique cela fasse toujours un peu mordre les lèvres à un solitaire. Elle était blonde, comme sont le plus souvent les femmes russes, avec des yeux bleus et une allure dégagée. Il était blond aussi, grand, fort, avec de larges épaules. On me l'avait désigné comme un ingénieur qui se rendait dans l'Oural, où il dirigeait une forge. Il aimait à parler de cette contrée, des chasses à l'ours qu'on y fait, des ruses qu'emploient les gens du pays pour suivre de bouleau en bouleau ce joli petit écureuil qu'on appelle la martre.

Ces bons paysans sont bien heureux, m'expliquait-il, quand ils ont la chance de trouver en assez grand nombre des peaux de martres toutes

semblables. Telle peau qui, seule, vaut trente francs, peut décupler de valeur si elle est accompagnée de dix autres fourrures ayant exactement la même couleur.

La jeune femme n'avait jamais été dans l'Oural et ne semblait pas se soucier de ce qui s'y passait, quoiqu'elle dût y résider, du moins à ce qu'il me paraissait. Tous deux vivaient dans le présent. Ils s'amusaient des beaux feuillages d'érable qu'on avait mis partout dans le train pour le décorer, le 2 juin, jour de la Trinité, comme on fait là-bas au moment des fêtes. La vue de la campagne était un charme pour eux.

Elle est pourtant bien monotone, cette campagne de la Russie d'Europe. Ce sont des plaines onduleuses bien cultivées, des prés où pâturent des troupeaux de vaches, de chevaux, de moutons, des bois clairsemés où le bouleau léger détache son écorce blême sur le rideau sombre des sapins.

Je ne dis pas que la contrée soit sans beauté. D'abord, en ce mois de juin, où les blés grandissent, elle est toute parée d'une fraîche verdure. Et puis l'horizon est immense, comme celui de la mer.

Les villages, très espacés, ont beaucoup de caractère avec leurs chaumières basses, noires, très pauvres, disséminées sur une vaste étendue; ils sont toujours dominés par un magnifique

édifice tout blanc que surmontent un clocher et un dôme coiffé de vert : c'est l'église, le monument pour lequel la piété russe trouve toujours de l'or au milieu de la misère. Tout à l'entour sont dispersés de pauvres moulins aux ailes disloquées, des ailes grises, crevées et tombantes, si bien qu'ils ont l'air de vieux chats-huants déplumés.

Les humbles moujiks de ces villages ont un goût passionné pour la couleur. Hommes et femmes, peut-être les hommes davantage encore, sont toujours vêtus de tuniques et de robes jaunes, ou cramoisies, ou roses. C'est même assez amusant de voir ces gros lourdauds à large barbe et à bottes montantes enveloppés dans des étoffes aux teintes tendres qui, d'après nos idées, conviendraient mieux à des fillettes.

Et nous, tout en regardant cette campagne paisible, ces hommes si tranquilles que ne dévore point le souci de l'activité, nous allions sautillant, trépidant, assis aux repas devant des soupes étranges qui sont généralement agréables, même à nos palais occidentaux ; il y en a une, notamment, dont le nom ne saurait être prononcé par nous, « chtchi », soupe aux choux nationale, qui est d'une ample saveur. Je ferai aussi l'éloge de la « rassolnika », qui est une bonne soupe aux concombres et aux rognons, un peu surette. La « salianka », sorte de soupe brune avec des

morceaux d'ésturgeon, du citron, des olives, des câpres, est des plus estimables, quoique fortement acide; mais ces Russes, solides et puissants, ingurgitent tout intrépidement et, comme eux tous, je crois que leur estomac porte des bottes pour patauger à l'aise dans ces bols de vinaigre.

Ils ont d'ailleurs un goût prononcé pour ce qui est sur. Leur grand plaisir, en picorant dans les petits plats de hors-d'œuvre aigres doux qu'ils appellent zakouski, est de manger du pain bis fermenté après l'avoir fortement baigné dans la salière.

Quant à moi, j'ai reculé devant l'« okrochka », sorte de bouillon avec des morceaux de viande hachée menu, des concombres frais, du fenouil, de l'oignon cru, de la crème aigre, le tout à la glace : mes dents en grincent encore!

Mais eux, les forts, ils avalent ces choses pêle-mêle, avec des verres de vodka qu'ils ingurgitent sans répit, inlassablement.

Comme boisson on trouve, d'abord et universellement, le thé, un thé fort que les amateurs estiment d'une façon toute spéciale; de la bière, des vins de Crimée qui sont agréables; des limonades gazeuses, toujours trop sucrées; du kvass, sorte de préparation aux fruits, particulière à la Russie et assez bonne; il y a aussi le kliebni kvass, liqueur brune faite avec du pain bis aigri, que je n'ai



Vue d'Irkoutsk.

guère appréciée. Enfin le koumiss, ou lait de jument travaillé, est très recherché. On le trouve principalement à Samara sur le Volga, et il passe pour un remède efficace contre les maladies de poitrine. Aussi la ville de Samara, très bien située au bord d'un grand fleuve qu'anime un grand mouvement de batellerie, est-elle très fréquentée par les malades. Il y a sur les coteaux du voisinage des sanatoria spéciaux que l'on appelle des établissements de koumiss et où l'on va faire des cures.

C'est dans cette région que commence à se manifester le mélange des types européen et asiatique. Les stations sont pleines d'hommes au teint jaune, à la tête ronde, au nez épais, à la face aplatie : ce sont des Bachkirs, rameau perdu que la race mongolique a poussé vers l'Occident. Pourquoi tout ce monde? semblent-ils dire. Pourquoi l'invasion de cette machine qui court toute seule? En même temps ils ont l'air gêné et, par leur humble attitude, ils semblent demander pardon d'être là. Eux et nous, si étranges les uns pour les autres, nous sentons que, la distance matérielle franchie, il reste un abîme impossible à combler.

Tout abasourdis qu'ils paraissent, empaquetés dans leur houppelande en peau de bête, ces pauvres diables se montrent à l'occasion bons soldats. Leur redoutable adresse à lancer la flèche importunait fort les nôtres en 1812.

Les villages où ils végètent sont parmi les plus misérables et les plus sales. On n'y voit pas les églises parées des Russes. Comme les Bachkirs sont musulmans, ils appellent mosquée une sorte de hangar flanqué d'un pigeonnier où leur prêtre monte pour annoncer par une lucarne l'heure de la prière.

Je me souviens d'un vieux très pauvre, tout en guenilles, qui venait tendre la main à la porte du compartiment. On lui jeta quelques kopeks. Il remerciait, courbé très bas, avec un geste drôle en se frottant des mains, d'arrière en avant, le pavillon de l'oreille. Telle est chez eux la manière de témoigner sa reconnaissance.

C'est à travers des populations de ce genre, très disséminées d'ailleurs, que nous entrâmes dans la charmante contrée des monts Oural. La vue de ce pays accidenté m'a reposé de la monotonie des plaines. Les montagnes ou plutôt les collines qui forment cette chaîne — cette chaînette — ont des ondulations capricieuses qui se distribuent et s'étagent de façon harmonieuse sur des plans différents. Elles sont parées de forêts vertes; malheureusement on n'y trouve guère que deux essences : le pâle bouleau et le sombre sapin. L'eau y est abondante; elle court çà et là, mais ne se précipite point, tant les pentes sont douces. Les ingénieurs se plaignent qu'elle ne leur fournit pas de chutes à utiliser comme force motrice,

et les touristes regrettent de ne pas rencontrer là ces bruyantes assemblées de commères au chignon d'argent, qui ne cessent jamais de jacasser et qu'on nomme des cascades. Mais le pays, presque désert, est plein de fraîcheur et de grâce ; c'est certainement la partie la plus riante de mon long itinéraire, du moins avant l'arrivée au Japon.

La perle de l'Oural c'est la petite ville de Zlatooust, dont le nom signifie Bouche d'Or : elle est en effet placée sous le patronage de saint Jean Chrysostome. Ses maisons s'échelonnent sur la pente de coteaux boisés qui enroulent et déroulent leurs courbes compliquées autour de plusieurs rivières capricieuses. D'anciennes forges, appartenant à l'État, produisent en abondance du fer et de l'acier ; c'est là qu'ont été fabriqués en partie les rails du chemin de fer transsibérien.

Un peu plus loin que Zlatooust, près de la petite station d'Ourjoumka, j'aperçus sur ma droite, perdu parmi les arbres de la colline, un humble obélisque dont la première face tournée de mon côté portait ce nom écrit en caractères russes : EUROPE. Puis le train passé, comme je suivais des yeux l'obélisque, je lus sur la face opposée le mot ASIE.

C'est ainsi que l'on aborde de façon insensible, sans transition appréciable, cet immense continent, où j'allais suivre un long et trop étroit sil-

lon. L'Asie, que de choses dans ce simple mot ! D'une part, au plus profond des âges, tout le passé de l'humanité, et, d'autre part, dans la région que j'allais parcourir, un avenir infini. D'une part ce qu'il y a de plus vieux, ce qui a le plus enfanté dans le monde ; et d'autre part ce qu'il y a de plus neuf, ce qui est demeuré vierge jusqu'ici, derrière la chaste protection de l'éloignement, du désert et des glaces.

Or, cet avenir il faut le créer ; cette virginité il faut la féconder. C'est dans ce but que le gouvernement russe encourage l'émigration, et le désir de faciliter l'émigration est une des principales raisons pour lesquelles il a construit le chemin de fer transsibérien.

La première ville importante de Sibérie, Tchéliabinsk, m'a offert le grouillant spectacle des émigrants. Jadis, quand cette contrée infinie était encore inhabitée, sauf par quelques peuplades, le gouvernement russe y transportait de force des Cosaques et des condamnés politiques. Malgré des condamnations généreuses, la colonisation ne marchait guère.

Il fallait être vraiment à court d'éléments civilisateurs pour élire, en cette qualité, des Cosaques. On aurait vite fait l'inventaire des progrès qu'ont pu importer dans la contrée ces mangeurs de chandelle. Quant aux déportés, qui sont au nombre de vingt mille par an environ, ils n'ont guère

davantage le talent de coloniser. La bonne volonté, la régularité, le goût du travail manquent d'ordinaire à ceux d'entre eux qui ont été condamnés pour des crimes de droit commun. Et les autres, les politiques, comme on dit, les déplacés par mesure administrative, suivant l'euphémisme officiel, ceux-là sont le plus souvent des penseurs peu propres aux besognes matérielles de l'agriculture, des manieurs d'idées et non de charrues.

Au seizième siècle, lorsque fut inauguré le système de la déportation en Sibérie, l'enthousiasme du gouvernement pour ce procédé fut si grand qu'il déporta même une cloche. Ce ne fut pas sans motif. Cette cloche était coupable d'avoir sonné le tocsin à Ouglitch, en 1591, pendant l'assassinat de Dimitri. On ne dit pas quelle influence cette cloche a exercée sur la colonisation.

Le gouvernement s'est avisé d'attirer autant que possible en Sibérie ceux des paysans russes qui sont déjà habitués au travail de la terre, mais qui vivent mal sur un sol trop pauvre. Ils viennent, en effet, depuis l'exécution du chemin de fer. Il n'en passe pas moins de cent mille chaque année à Tchéliabinsk. C'est un flot que l'administration canalise dans différentes directions, d'après un système méthodique. Les terres sont distribuées gratuitement; on ajoute un petit pécule nécessaire à la construction d'une maisonnette et à l'a-

chat d'une paire de bœufs avec quelques instrument aratoires.

La gare de Tchéliabinsk était pleine de ces misérables. Quel entassement, quelle odeur ! Ils étaient là, allongés au hasard sur les tables, sur les bancs, vautrés à terre, sales, graisseux, le visage enfoui sous une barbe broussailleuse, leurs cheveux rouges ébouriffés sortant de leur bonnet. On en voyait de très âgés, le chef branlant, le poil blanc, tout étonnés qu'on transportât ainsi un vieux tronc épuisé, qui sous n'importe quel ciel ne donnerait plus de bourgeons désormais. Il y en avait de jeunes, si fatigués, si déguenillés, si hâves, qu'ils n'osaient plus avoir d'espoir.

Les femmes, leur fichu croisé sur la poitrine, souvent emmitoufflées comme les hommes dans une sordide houppelande de peau de renne, gisaient tout de leur long, n'ayant plus la force de rester accroupies pour tenir leur enfant entre leurs bras. C'est qu'ils venaient de loin, ces pauvres diables : de Kief, d'Odessa, du Caucase, et ils avaient voyagé en troisième, dans des trains lents, et il leur restait encore beaucoup de chemin à faire, de la même façon, jusqu'à Vladivostok peut-être, comme moi, mais en combien de temps !

Les plus solides trouvaient la force d'aller au samovar, le grand et beau samovar de cuivre qui domine la pièce — comme toutes les salles d'attente de Sibérie — et qui semble disputer à l'icône



Irkoutsk. — Transport de la farine.

de la Vierge accrochée au mur la protection des voyageurs. Un verre ébréché sortait avec peine de leurs sacs de toile grise à demi éventrés, d'où s'échappaient des hardes sans forme et sans nom. Et, pesants dans leurs bottes de treillis, ils faisaient tomber l'eau bouillante sur leur thé et aspiraient l'arome délicieux. Il faut avoir vu l'air recueilli avec lequel ils pressent le verre entre leurs deux mains et la gravité avec laquelle ils y plongent leur morceau de pain, pour savoir ce qu'est la religion du thé en Russie.

Et comme ils boivent, les malheureux ! Leur thé n'est jamais sucré. Pourtant, la saveur du sucre ne leur est pas inconnue. Ils en ont généralement un petit morceau qu'ils assujettissent entre leurs dents, et ils avalent le liquide en le faisant passer dessus avec précaution : le morceau fond à peine et, ainsi très économisé, il sert plusieurs fois. On arrive par ce moyen, paraît-il, à se faire une idée de ce que peut être le goût du sucre Il y a des gens dans cette misère qui trouvent moyen d'avoir un kopek pour acheter, à la vieille bonne femme assise au comptoir, un cierge gros comme un fil et le faire brûler devant la sainte image. Et tous se prosternent dévotement et baisent la terre, adorant le samovar et faisant des génuflexions devant l'icône.

Je me suis purifié au grand air et j'ai erré un moment entre les boutiques du petit marché qui

entoure la gare, pauvres échoppes où l'on débite la basse viande, la charcuterie et les humbles vêtements, casquettes, chemises rouges, dont ont besoin les gens du peuple. A côté il y a une jolie église en bois qui, comme toutes les églises russes des villages, est située au milieu d'un jardinet vert.

Les émigrants, qui m'avaient impressionné, me préoccupaient encore lorsque, le soir, en m'asseyant devant mon bol de chtchi, je remarquai que la jeune mariée, la blonde, dont je n'apercevais pas l'époux, était assise, contre sa coutume, en face d'un monsieur ventru qu'on m'avait désigné comme un gros marchand de Tomsk. Ils paraissaient être dans les meilleurs termes et elle continuait d'échanger avec lui ses impressions sur le paysage. L'ingénieur était descendu à Tchéliabinsk pour aller dans l'Oural, et l'aimable voyageuse embellissait encore le train par sa présence, comme on disait dans les madrigaux du dix-huitième siècle. Seulement, son interlocuteur n'était plus le même.

Les 5 et 6 juin nous fûmes comme perdus dans le steppe, l'immense prairie pâle, pâlie encore çà et là par des bouquets de petits bouleaux argentés qui semblent vêtus d'un rayon de lune. L'herbe grêle et souffreteuse donne au terrain un ton chlorotique. On croirait voir une gigantesque assiette de chicorée. Le pays est plat de tous côtés jusqu'à l'horizon, dont le cercle démesuré s'embrume

dans l'infini. Vous diriez l'océan, mais sans les reflets moirés qui sont une des beautés de l'onde.

Par endroits seulement, des roseaux dressent leur tête flexible que le vent balance au-dessus du miroir sombre d'un marais. Mais l'eau est rare.

Je n'ose appeler villages les quelques maisonnettes éparses autour des stations. Ces demeures sont toujours couvertes en planches. Depuis que nous sommes en Sibérie, le chaume a disparu et ne reparaîtra pas. Ce petit fait suffirait à lui seul pour définir la contrée : pas de culture, pas de blé, donc pas de paille pour abriter les habitations. On s'étonne d'apercevoir des troupeaux assez nombreux, chevaux, bœufs, brebis, paissant ensemble, qui arrachent laborieusement l'herbe de ce sol avare.

Ces espaces, si mornes à nos yeux, possèdent un charme spécial pour ceux qui y vivent. Le steppe a son ivresse. Les Kirghises que je voyais autour de moi courir, si agiles, si prompts, sur leurs petits chevaux impétueux, se plaisent à voler librement à travers l'étendue. Ces descendants des Mongols, très différents des Bachkirs et assez semblables aux Turcs, demi-musulmans et demi-idolâtres, n'ont pas encore senti le besoin de se fixer. La vie nomade continue à être leur passion. A peine s'arrêtent-ils l'hiver dans les lieux les moins mal abrités pour improviser des

huttes de bois où les enfume le feu de leurs foyers sans cheminées. L'approche de la belle saison leur rend des ailes. Au premier jour de dégel, qu'ils guettaient avec émotion, les voilà en selle flattant leurs chers chevaux qui ont eu assez de robustesse pour vivre dehors, qui ont résisté aux frimas, qui ont su trouver tout seuls leur nourriture sous la neige.

Et ils partent poussant devant eux leurs troupeaux, unique et complète richesse qui leur donne la boisson, c'est-à-dire le koumiss ; la nourriture, c'est-à-dire la viande ; les vêtements, c'est-à-dire les étoffes de laine, et enfin les murs de leurs mobiles demeures, car les iourtes, ou tentes en forme de coupoles qu'ils traînent avec eux, sont faites d'un feutre préparé par les femmes avec le poil des animaux.

Aussi le précieux troupeau est-il leur joyau, leur gloire, leur souci. Lorsque deux Kirghises se rencontrent dans le steppe et qu'ils arrêtent leurs montures pour causer, ils ne s'abordent pas en se demandant un vulgaire : « Comment se porte Madame ? » ou bien : « Et la santé des enfants ? » Ils vont droit à ce qui est intéressant et ils disent : « Comment va le bétail ? »

Mauvais époux, mauvais pères ces gens du steppe ? Ne parlez pas ainsi. Il y a des hommes qui en se croisant sur le boulevard se gratifient tout d'abord de cette fleurette : « A combien a

clôturé le trois pour cent ce soir ? » La famille vient après.

La joie du Kirghise c'est le déplacement incessant, c'est l'extrême rapidité, c'est l'ivresse de l'espace. La chasse le passionne. Il part son faucon sur le poing et lui fait lier des renards. Il force le loup à la course, et, quand enfin la bête se retourne pour mordre, il se réjouit à la voir défaillir d'épuisement. Plus loin, toujours plus loin ! Sa selle ne doit jamais être vide Son plus grand plaisir est de lutter de vitesse avec ses amis. Il galope, il bondit, il voltige, il se perd dans l'immensité. Il veut toujours entendre le bruit sourd des pieds de son cheval frappant le sol. Il veut voir le monde à travers la fumée qui sort des naseaux de l'animal.

Et il faut croire que cette existence exerce une séduction particulière, puisque nous nous mettons tous à la mener. Qu'est-ce donc, en effet, que notre passion pour la bicyclette et pour l'automobile, sinon l'appétit grandissant d'une inutile célérité ? L'extrême civilisation a réveillé en nous l'instinct endormi du nomade d'autrefois. Sans steppe, ni chevaux indomptés, nous sommes un peu Kirghises, et la pédale et l'électricité nous font même dépasser ces centaures. Et moi, que viens-je faire au milieu de ces plaines que j'effleure sans m'arrêter, effrayant les indigènes hostiles qui s'enfuient indignés de voir profaner par des étrangers l'inviolabilité de leur terre farouche ? Que viens-je faire,

sinon, comme eux, une course de vitesse ?

Puis tout courant, je regardais et je rêvais. Je remarquais de temps à autre dans une enceinte palissadée un groupement de petits meubles peints en rouge ou en jaune, tels que j'en avais déjà rencontré plusieurs fois en Russie et qui affectent tout à fait la forme de pupitres à violon. On m'expliqua que ce sont là des cimetières, et que ces meubles sont destinés à recevoir des couronnes ou à protéger des croix. Mais il n'y a jamais de couronne, et nulle part les croix n'ont besoin d'abri. Il est bien évident que ces pupitres servent à porter la musique des exécutants de l'orchestre, les nuits où il y a danse macabre.

Les personnes que j'ai interrogées prétendent qu'elles n'ont jamais rien vu de tel. Parbleu ! Ce qui se passe dans l'autre monde se voit-il avec des yeux de chair ? Les soirs de nuit obscure, en me promenant dans le couloir, le long du train, seul, tous les autres couchés ou jouant au whist devant des verres de vodka, tandis que je songeais à la France — oh ! qu'elle est loin là-bas, tout là-bas, comme elle est loin ! — j'ai très bien entendu les sons clairets et un peu saugrenus de l'orchestre fantastique.

*
* *

En arrivant à Omsk, un centre important, je voulus expédier une dépêche à Paris. Une opéra-



L'embarcadère du lac Baïkal.

tion aussi simple en elle-même n'est jamais facile sur le chemin de fer transsibérien. En effet, pour transmettre une dépêche française, il faut un employé qui puisse déchiffrer aisément les caractères latins. Or cet employé ne se trouve point aux bureaux télégraphiques des stations, mais seulement à ceux des villes. Il faut donc remettre son télégramme au chef de gare qui veut bien se charger de le faire porter. C'est ce que je fis ; mais au moment de payer, grand fut l'embarras pour connaître le prix du mot. Le chef de gare dit un chiffre ; le sous-chef en indiqua un autre ; l'inspecteur formula une troisième opinion Ce fut un grave conciliabule, sur le quai de bois où nous délibérions.

Justement le général qui commande les troupes d'Omsk, averti de mon passage, se portait à ma rencontre. C'est un homme d'âge, à grande barbe, qui est venu à Paris il y a une trentaine d'années et qui parle bien français. Nous échangeâmes de grandes politesses. Puis je lui soumis la difficulté.

— Je vais vous faire donner la réponse à l'instant même, me dit-il.

Il appela un employé et lui dit en russe une phrase, incompréhensible pour moi naturellement, mais terminée par deux mots qui m'étaient familiers : *ciét minoute*. Ils signifient dans la minute, sur-le-champ, tout de suite ; ils garan-

tissent, ils assurent le maximum de la promptitude, l'instantanéité. Oh ! qu'il est dangereux de les entendre !

Les Russes, en effet, ont un dédain universel pour la mesure du temps, et sur ce point ils se montrent bien orientaux. Un peu plus tôt, un peu plus tard, qu'importe ? La vie s'effeuille au vent sans qu'ils tiennent trop rigoureusement registre des pétales tombés. Les pendules sont fort rares dans leurs appartements, et je n'ai jamais vu sur la façade de leurs gares l'horloge classique chez nous, et d'ailleurs si souvent bafouée. Les mots *ciět minoute* désignent donc une portion indéterminée de l'infini, et, comme on ne sait jamais si cette portion est écoulée, il ne faut pas désespérer des promesses faites, même quand on ne les voit pas tenir.

L'employé du bureau télégraphique de la ville avec qui celui de la gare se mit en communication était justement sorti. Tout le personnel de la station et celui de l'armée, qui vint à la rescousse, ne purent fournir un éclaircissement, et le train partit sans que je fusse renseigné.

Il partit m'emportant à travers un pays qui changeait insensiblement d'aspect. Les fleuves, l'Ichim, l'Irtich, l'Ob, l'Iénisséi, quoique très distants l'un de l'autre, lui donnent un peu de cet attrait qui accompagne toujours la vue du bord de l'eau. Ce sont des fleuves larges qui s'épanouis-

sent à l'aise et coulent paresseusement entre des rives basses auxquelles la fraîcheur fait une parure d'herbes vertes. Des bateaux à rame ou à vapeur y mettent la vie, et attestent que ces grandes artères entraînent dans leur cours vers l'océan Glacial des marchandises nombreuses, parfois même des blés du Sud destinés à suppléer à l'insuffisance de nos récoltes et amenés jusqu'en France.

Puis le steppe disparaissant peu à peu, nous entrâmes dans les bois, dans la forêt vierge qu'on appelle là-bas « taïga », et d'où je ne devais presque plus sortir jusqu'à mon arrivée à Vladivostok.

Rien n'est plus frais, plus grandiose, plus noble qu'une belle forêt. Ce peuple, droit et immobile, est plein de mystère et de fierté. A la vérité, on ne saurait habiter chez lui d'une manière continue. Sa tristesse hautaine enveloppe, enserre, écrase et fait qu'on le fuit bientôt. Mais il est doux d'y venir de temps à autre chercher, sous la lumière tamisée, la solitude et la paix. L'intimité silencieuse en est pénétrante, et, loin du grouillement des hommes, on y goûte le plaisir étrange d'être parmi ce qui est vivant et toutefois sans mouvement.

Seulement il y faut de vieux arbres très hauts et très larges qui ont vu beaucoup de siècles et qui les racontent. Il y faut des essences nombreuses ; il y faut des accidents de terrain, des monts et des vallées et des sites imprévus. La

taïga, uniquement composée de pins et de bouleaux, n'est pas à dédaigner ; elle a au moins l'attrait de la verdure. Mais le terrain en est fort peu mouvementé ; les échappées sur des hauteurs ou des ravins y sont excessivement rares ; les arbres n'en sont pas vieux ni puissants, et elle fatigue bientôt le voyageur emprisonné entre deux éternelles murailles vertes.

Un charme imprévu de la Sibérie à partir de l'Ob environ, c'est le nombre et la beauté de ses fleurs. Tout ce que la forêt laisse libre, tout ce qui est clairière se détache comme un beau tapis vert semé de taches colorées. Tantôt ce sont de larges anémones blanches, tantôt les petits points bleus des myosotis; ailleurs des renoncules d'un ton orangé étendent sur la prairie de larges couches d'or fauve, tandis que les aubépines embaument l'air de leur parfum. Autre peuple à la fois vivant et immobile, lui aussi, mais délicat et dont le sourire est plein de grâce.

Car la Sibérie n'est pas toujours le pays rébarbatif qu'on s'imagine d'ordinaire. Une fois, comme le train s'arrêtait vers le soir à un village nommé Tchernorétchensk, je me rappelle être descendu, ainsi que je faisais à chaque station, d'abord pour voir les choses le mieux possible, et puis pour délasser mes jambes d'un long engourdissement. Le ciel gris traversé de quelques nuages floconneux était clair et léger, la tempéra-

ture douce, l'air presque sans poussière. Je m'approchai des maisons de moujiks, humbles maisons composées seulement d'un rez-de-chaussée et d'un grenier, percées de petits trous frileux en guise de fenêtres. Des vieillards se reposaient près de la porte, regardant des enfants blonds et des cochonnets roses qui jouaient ensemble nez contre nez sous la surveillance d'un chien maigre. Des canards barbotaient dans une mare. Une vache flâneuse se rapprochait doucement de l'étable, en broutant les dernières touffes d'herbe du chemin. Soudain un son lointain s'éleva dans le silence : ce n'était que la voix monotone et nasillarde d'un accordéon, mais les moujiks écoutaient comme si c'eût été la plus délicieuse des musiques. Et moi-même je ne pus me défendre d'une certaine émotion en présence de ce simple et rustique tableau qui me rappelait, à deux mille lieues de chez nous, certains villages de nos campagnes les plus reculées.

En remontant dans le train pour dîner, je m'aperçus que la jeune blonde venait une troisième fois de changer de vis-à-vis.

Le gros marchand était descendu à la dernière ville et, comme elle n'aimait pas la solitude, elle l'avait remplacé par un botaniste allemand, homme chargé de lunettes et de gravité, qui faisait un cours sur les fleurs que nous apercevions le long de la voie quand nos remparts à

panache vert s'écartaient suffisamment pour les laisser respirer.

— Monsieur, me dit le chef de train en baissant la voix, je dois vous avouer que c'est une femme *soutenue*.

C'est ainsi que nous arrivâmes le 9 juin au soir vers minuit en gare d'Irkoutsk et, dans l'obscurité, parmi le remue-ménage des employés et des colis, je m'entendis appeler par mon nom : la voix ne pouvait être que celle d'un Français, et même d'un Parisien. Elle me fut douce !

CHAPITRE IV

EN TRANSBAÏKALIE

Irkoutsk. — Une alerte d'incendie. — La mélancolie du rouble cassé. — Le besoin de bercement. — La rivière Angara. — Le lac Baïkal. — Ses légendes. — Le brise-glace. — Le lavabo chimérique. — En Transbaïkalie. — Les Bouriates. — Le musicien Piorkowski. — Sa philosophie. — Le respect des serviettes étoilées. — Tchita. — Les Politiques.

La voix qui m'appelait dans la nuit était celle de M. Marcerou, un des rares négociants français qui tentent le commerce d'importation et la diffusion de nos marchandises en Sibérie.

A la vérité, celui-là possède un avantage exceptionnel et infiniment précieux en la circonstance : étant né et ayant passé son enfance à Saint-Pétersbourg, il parle le russe. Les menus services qu'il m'a rendus pendant les quelques heures que j'ai passées à Irkoutsk m'ont été fort agréables.

Une autre surprise m'était réservée à la gare. Un officier m'attendait, qui me reçut au nom du gouverneur alors absent de la ville, et je fus con-

duit à l'hôtel en voiture, au grand galop, sous l'escorte de plusieurs gendarmes. On m'a assuré depuis que cette démonstration n'était pas seulement de pure politesse. Parmi les trois cent mille déportés de la Sibérie, on en compte cent mille qui, soit humeur, soit impossibilité de trouver un travail fixe, vivent en vagabonds. Ils ne sont pas méchants, mais la nécessité les réduit au pillage, et, la nuit, dans les villes comme à la campagne, le voyageur, l'étranger surtout, est pour eux un gibier de choix. Comme nous volions à grand fracas dans un tourbillon de poussière, je distinguai nettement, de distance en distance, un petit bruit sec et net, comme celui des castagnettes ou plutôt comme celui que font à Paris les marchandes de plaisir. Il y avait en outre, au coin des rues, des formes mobiles aux silhouettes lourdes et indécises. On m'expliqua que ce sont les gardiens de nuit qui s'appellent les uns les autres et se répondent en faisant cliqueter des planchettes dont ils sont munis.

Tout pétaradant qu'il fût, mon cortège dut cependant s'arrêter pour en laisser passer un autre au fracas encore plus claquant. J'apercevais dans les ténèbres de longues voitures découvertes, dont des torches flamboyantes, placées aux quatre angles, faisaient ressortir les contours noirs. On eût dit des ombres chinoises. Dedans il y avait des hommes debout, et le



Vue du lac Baïkal.

cocher fouettait trois chevaux qui filaient en bondissant. Derrière, on apercevait d'autres voitures non moins rapides qui portaient de petits tonneaux. Le feu ! Il y avait, comme tous les soirs, une alerte d'incendie. La ville est en bois, ainsi que toutes les villes de Sibérie, et elle brûle plus ou moins de temps à autre. Ces accidents, ne détruisant que des maisons petites et de peu de valeur, n'ont pas la même importance que chez nous. Le Sibérien est assez philosophe devant le feu. On me montra en même temps une tour où brillaient quelques lampes de différentes couleurs, disposées d'une façon particulière et méthodique. C'était la tour des pompiers. Jour et nuit, un guetteur veille au sommet. Dès qu'il aperçoit un incendie, il fait mouvoir les signaux, qui la nuit sont lumineux, et qu'il combine de façon à indiquer le quartier sinistré. Aussitôt, tous les pompiers sont en branle. Dans les grandes villes, à Saint-Pétersbourg par exemple, il y a plusieurs tours semblables qui correspondent entre elles.

En arrivant à l'hôtel,—un hôtel à peine achevé, d'ailleurs bien meublé et propre, chose quasi miraculeuse en Sibérie, — comme je m'asseyais pour prendre une légère collation, je remarquai un individu accoudé sur la grande table de la salle à manger, la tête dans ses mains, l'air accablé. Je m'enquis des malheurs qui avaient pu le frapper.

— C'est un négociant allemand dont un des clients vient de « casser le rouble », me fut-il répondu

Il me fut impossible de comprendre d'abord comment la rupture d'un rouble pouvait plonger un homme dans une si profonde affliction. Mais, me dit-on, il existe chez les commerçants, en Russie et en Sibérie, un usage assez répandu et fort singulier. Lorsqu'un négociant a fait pendant plusieurs années des affaires avec un commissionnaire, lorsqu'il a payé régulièrement les marchandises qu'il prend à crédit, un désir d'économie bien naturel naît soudain dans ses entrailles et, sans autre forme de procédure, il avertit son correspondant qu'il casse le rouble. C'est dire : « Je ne vous payerai que la moitié de ma dette actuelle »... S'il doit soixante mille roubles, par exemple, la casse est de trente mille. Personne ne s'étonne, paraît-il, la chose étant dans les mœurs. Seulement les gens avertis s'arrangent pour majorer les prix en conséquence, afin de perdre le moins possible quand le bon rouble qu'ils croyaient tenir fond de moitié entre leurs mains. Il faut croire que mon Allemand n'avait pas observé cette sage précaution. Quant aux négociants russes, ils ont une réponse toute prête :

— Puisque vos prix sont systématiquement majorés, nous serions bien sots de vous payer jusqu'au bout.

Je pris ce qu'on peut prendre de sommeil autour d'un petit mouchoir chiffonné en guise de drap sur une toute petite couchette ; c'était la première fois que je m'étendais dans un lit fixe depuis Paris. Il me fut très difficile de me faire à cette vulgaire immobilité. Le bercement me manquait, et puis le bruit de ferraille du train, et puis le crissement des essieux mal graissés. Est-ce que nos nourrices ne nous balancent pas dans des berceaux ? Est-ce que, en tous pays, elles ne nous chantent pas des chansons pour nous endormir ? C'est un besoin tellement naturel que, dès notre petite enfance, on le satisfait universellement, et nous avons peine à nous endormir quand musique et mouvement nous font défaut. Le train m'avait rendu l'une et l'autre.

Dès l'aube, j'étais à travers les rues, des rues droites, régulières, mais non pavées, aveuglées de poussière, où s'alignent exactement des maisons basses devant lesquelles court un trottoir en bois. Une méthode rigoureuse a chassé de ces villes nouvelles un élément indispensable de tout art, et notamment de l'art de construire : je veux dire la fantaisie. Les enseignes des marchands mettent un peu d'allure libre et gaie dans ces rues monotones. Faites, comme autrefois chez nous, pour des gens qui ne savent pas lire, elles sont parlantes. On n'écrit pas sur sa porte qu'on est matelassier ou chemisier, on y peint — et de

quelle peinture ! — un matelas ou une chemise. Le nombre des enseignes dans une ville mesure le degré de l'instruction populaire dans le pays. Avec les vaches et surtout les cochons velus qui errent, furettent sans cesse parmi les rues sibériennes, ces naïfs tableaux forment l'élément pittoresque de la contrée.

Il y a d'ailleurs à Irkoutsk des éléments de vie intellectuelle, des écoles, un musée, un théâtre, une bibliothèque publique. On y trouve aussi des établissements de bienfaisance et des hôpitaux. Je sais même par un témoignage direct que l'hôpital des enfants est des plus remarquables. M. Bure, consul de Belgique à Yokohama, avec qui j'ai eu le plaisir de voyager un certain temps, m'a raconté que, passant à Irkoutsk quelques jours avant moi, il avait dû conduire dans cette maison sa fillette malade, et l'y laisser douze jours : aucun établissement de ce genre, me disait-il, ne lui a jamais paru mieux installé, mieux tenu, ni supérieur au point de vue des soins.

Si la ville, ou plutôt le gros village, paraît médiocre au promeneur, l'aspect en est des plus séduisants quand on la regarde de loin et d'un peu haut. Je m'en suis aperçu en gravissant la colline où s'étagent pêle-mêle les tombes du cimetière avec leurs croix à double bras. C'est de là qu'il faut voir au soleil les rues basses, allongées dans une ceinture de monts verdoyants, le

long de l'Angara, ce beau fleuve qui sort, quelques lieues plus loin, du lac Baïkal. Cet Angara, que traverse un pont généralement très animé par une foule de piétons, de voitures, de bestiaux, est un de mes plus curieux souvenirs de Sibérie.

Le chemin de fer,que j'ai repris le matin même, le longe de très près. Je me suis plu à regarder ses rives vertes, son cours aux détours nonchalants, son eau peu profonde qu'embarrassent çà et là des îles fleuries et de petits rochers coiffés d'algues.

On y voit de nombreux pêcheurs à la ligne, les jambes nues enfoncées dans l'eau, le torse enveloppé d'une chemise rose ou rouge, le bras armé d'une longue gaule. Ils sont d'ailleurs semblables à tous les pêcheurs à la ligne du monde entier, en ceci qu'ils ne prennent jamais rien.Nul ne peut se vanter d'avoir jamais vu un poisson frétiller et se débattre au bout de leur fil. Mais, comme chez leurs confrères des bords de la Seine ou de la Loire, leur conviction est inébranlable, et du matin au soir ils allongent la main, ils allongent leur perche, ils allongent leur fil, inlassablement : la ténacité même stérile est une vertu admirable.

La sortie de l'Angara hors du lac Baïkal, dont il va porter les eaux à l'Iénisséi, est d'un aspect ample et noble. Mais le paysage change subitement. Ce qui était riant devient sévère. A la rue

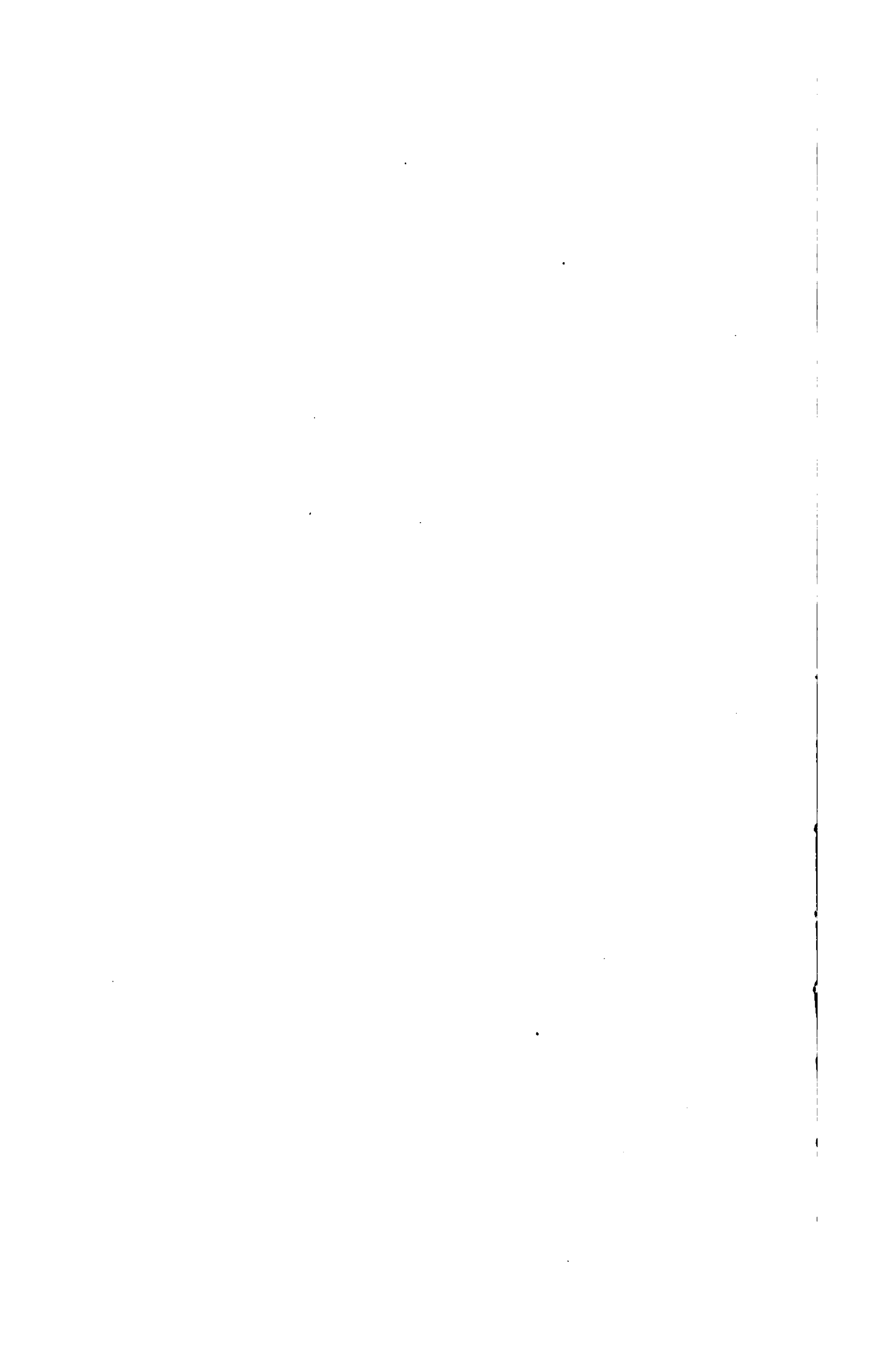
grimpante succède le carrefour vaste et morne dont l'œil ne distingue plus les contours.

Le lac Baïkal est une sorte de mer où flotterait à l'aise une île grande comme la Belgique et que l'on a tort de comparer aux lacs de Suisse et d'Italie. La vie en est absente. Où sont les gais villages de vignerons comme au Léman ? Où sont les maisons peintes qui descendent et s'empressent pour venir se mirer dans le lac de Côme ? Ici les rives escarpées et boisées plongent leur longue chevelure dans une eau noire, vacillant miroir que la fureur trouble souvent ; mais sa beauté souffre de son immensité même. La vue s'y perd, comme la sonde s'égare dans ses profondeurs qui n'ont jamais pu être mesurées. On parle béatement de grands pays, de grands lacs, de grands fleuves. Et qu'importe ? Au delà de certaines limites, à quoi bon l'étendue ? Ce qui séduit, c'est l'harmonie des proportions, c'est le charme des contours. Je n'ai pas besoin de géants. Le lac d'Annecy, qui n'est pas des plus vastes, tant s'en faut, est parfait dans sa forme élégante.

Mais les légendes locales font au Baïkal une beauté particulière. Son nom signifie Mer Riche ; les indigènes l'appellent souvent Mer Sainte. Car ses caps rocheux, parfois taillés en forme de face humaine, sont visiblement des divinités. Tel le cap Chamansk qui est le dieu Dianda lui-même, un dieu paterne dont tout un peuple tourbillonnant



Une boucherie au village bouriate de Magson.



d'oiseaux habite la bouche et les yeux. Dianda est bon, Dianda aime les sacrifices que lui font les prêtres, et en retour il accorde l'apaisement des tempêtes et favorise les pêches fructueuses. Il est malicieux aussi, car il cache tout au fond des eaux un poisson nommé golomianka, gros comme un hareng, qu'il n'a jamais permis à un être humain de voir vivant ; car lorsque le golomianka arrive à la surface, privé de l'utile pression que lui faisait une colonne d'eau de cinq ou six cents mètres, son corps éclate et fond à l'air.

La divinité vengeresse Begdozy, qui s'empare de l'âme des méchants, habite l'île d'Olkhon où on l'adore pour la calmer. Et puis le Charlemagne de l'Orient, Gengis-Khan, qui est originaire de la contrée, a résidé dans cette même île d'Olkhon, lieu saint entre tous.

Le Baïkal a encore, pour lui faire une horrible poésie, le souvenir de ses drames qui sont effroyables, soit quand l'ouragan déchaîne la tourmente meurtrière aux bateaux, soit quand la neige l'enveloppe de sa blanche perfidie, car l'hiver on traverse la surface en traîneau. Or il arrive que, souvent, pour des raisons encore mal connues, la glace, qui cependant devrait être solide et compacte par cinquante degrés de froid, est fissurée de terribles crevasses que dissimule une couche superficielle de neige. Les chevaux les franchissent sans les voir ; mais la secousse ayant disloqué le

mince revêtement, l'arrière-train bascule, et le voyageur, précipité, tombe à des centaines de mètres dans la fente traîtresse d'où rien ne peut le tirer.

Les ingénieurs ont construit un énorme bateau des plus remarquables qui peut porter les trains de chemins de fer et qui est fait pour briser la glace par son propre poids et s'y frayer un chemin. Il est muni de deux hélices verticales qui le soulèvent de l'avant à mesure qu'il chemine ; en retombant, il broie la glace, et marche au moyen de deux autres hélices horizontales dans le chenal qu'il vient de creuser. Ce système, fort ingénieux, n'a pas donné tous les résultats qu'on en attendait. On s'occupe de construire une voie ferrée qui contournera le lac Baïkal sur la rive méridionale et qui évitera le transbordement.

Après cinq heures de traversée en bateau à vapeur, j'abordai le soir la rive orientale à la petite station de Missova, où je repris le train, les secousses, la trépidation et les grincements. Cette fois, ce n'est plus le train international, mais le train russe. Il n'a plus de wagon-restaurant. Les couchettes sont sans draps ; le drap est un luxe inconnu dans les hôtels, fixes ou roulants, de Sibérie Quant aux lavabos, ce sont bien les appareils les plus extraordinaires que j'aie jamais vus. Certes, bien des systèmes imaginés

par les hommes vont directement contre le but qu'ils prétendent poursuivre.

— Oh ! oui !... Par exemple le mariage, inventé soi-disant pour le bonheur des mortels ! me souffle un mari désabusé.

C'est possible. Mais le lavabo russe, conçu, dit-on, en vue de permettre de se débarbouiller, est admirablement fait pour que nul n'y parvienne. Figurez-vous un tube vertical qui doit laisser couler de l'eau par en bas ; il est fermé par une petite soupape en forme de boule.

Pour obtenir de l'eau, je soulevai la soupape avec ma main gauche. Immédiatement je fus éclaboussé par une nappe circulaire qui se répandait partout sur moi, excepté là où je voulais. D'ailleurs, la cuvette étant percée d'un trou sans bouchon, il était impossible d'y recueillir une seule goutte. Instinctivement je lâchai la soupape. L'écoulement s'arrêta. Puis, comme il me fallait de l'eau, je soulevai de nouveau la boule, et prenant mon parti de l'inondation qui recommençait, j'approchai, suivant les rites, ma main droite armée de savon pour la frotter contre la main gauche. La gauche qui depuis longtemps a l'habitude de venir au-devant de cette visite, et qui ne pouvait le faire en tenant la soupape, lâcha tout. La boule retomba aussitôt, et le liquide cessa de couler. Et ainsi je pouvais bien avoir de l'eau sans me frotter les mains l'une contre l'autre, ou me

frotter les mains sans avoir d'eau ; mais il me fut à tout jamais impossible d'obtenir simultanément ces deux résultats, dont pourtant, comme chacun sait, le concours est nécessaire en la circonstance. Il y a donc, dans le train russe, des appareils portant le nom illusoire de lavabo, mais on ne saurait citer l'exemple d'un voyageur qui s'y soit lavé.

La Transbaïkalie est une des belles parties de la Sibérie, et les quatre jours que j'y ai passés comptent parmi les plus intéressants de mon voyage. Les monts Iablonovyi qui la tailladent, l'exhaussent, la ravinent, lui donnent une physionomie mouvementée assez analogue à celle de l'Oural, mais plus sauvage. La culture y est fort rare On ne voit guère que forêts, prairies et marécages. Les hauteurs, sans être considérables, sont généralement bien distribuées. Autour des ruisseaux, dans les clairières, l'herbe est fraîche et toute parfumée de fleurs. Les villages, très rares et très exigus, n'enlèvent à cette farouche contrée rien de son caractère agreste.

Parfois, en traversant la région forestière, j'étais surpris d'apercevoir au loin un voile grisâtre étendu sur les arbres. Tantôt il traînait, crêpe lamentable qui mettait la contrée en deuil; il se ployait et se déployait sous l'action du vent, et il me semblait que je voyais s'agiter un drapeau noir. Si le train passait à proximité, la fumée âcre prenait à

la gorge et empêchait de respirer. Puis je distinguais des tisons d'où s'envolaient des flammèches comme des fusées. On m'a dit que, à certains jours, quand les incendies, qui sont fréquents, dévorent à la fois les deux côtés de la voie, les trains ne peuvent avancer, tant est opaque le nuage où ils se trouvent peu à peu enveloppés. Ces ravages sont d'ordinaire produits par les colons eux-mêmes qui emploient ce moyen brutal pour défricher, car là où l'homme s'installe, l'imperceptible grain de blé chasse partout la racine du gros arbre.

Jusqu'ici l'habitant ne s'était guère soucié de culture. Les indigènes, en effet, sont des Bouriates, rameau détaché de la race jaune, très semblables aux Chinois et par le type et par le costume, mais encore à demi nomades, et adonnés surtout à l'élevage des bestiaux et à la chasse. Les ornements dont leurs femmes se parent sont quelquefois singuliers. Je me rappelle avoir remarqué notamment une femme tartare qui portait en bandoulière un chapelet formé par plusieurs rangs de grosses pièces de monnaie blanche extrêmement nombreuses. Ces pièces, provenant de tous les pays, étaient marquées du soleil mexicain, du dragon chinois, de l'effigie de la reine Victoria. Le balancement de la marche les faisait tinter joliment, et la femme avançait au milieu d'un cliquetis argentin.

Les Bouriates parlent la langue thibétaine ; ils

sont demi-fétichistes, demi-bouddhistes. Le chef de leur religion, le Khamba-lama, habite dans la Transbaïkalie, sur le bord du lac de Goussinoï, un couvent qui est une sorte d'Université religieuse, comme la mosquée El Azhar au Caire, et où se conservent et s'enseignent les dogmes religieux, en même temps que l'on y garde les idoles.

Aux indigènes se sont superposés d'abord les déportés, comme dans la jolie petite ville de Pétrowsk où les hautes cheminées des aciéries fument auprès d'un lac très pittoresque, et puis des moujiks, récemment émigrés de Russie, qui promènent parmi les premiers habitants du pays leur figure blanche avec des airs de supériorité. Pourtant, le mélange semble s'opérer sans trop de heurts. Je me rappelle avoir vu, un soir au crépuscule, dans une clairière, une ronde de jeunes filles blanches et jaunes qui se déroulait en festons joyeux sur l'herbe, au son de l'accordéon.

Le train ne comporte pas de wagon-restaurant, mais les buffets des gares sont assez confortables et la nourriture y est suffisante. On y trouve surtout des hachis de viande roulés dans de la pâte qui ne sont pas désagréables quoique lourds. Seulement, sur les comptoirs, le même couvert sert à tout le monde pour manger les zakouski qui sont la friandise favorite des Russes ; chacun pique sa tranche de poisson froid ou son morceau de concombre ; chacun avale à loisir des hors-



Alexandre Piorkowski au village de Sakhando.

d'œuvre, puis remet soigneusement la fourchette, que le voisin prend sans répugnance. Les serviettes, très à effet, sont pliées magnifiquement en éventail et ont un rayonnement lustré qui, de loin, inspire confiance. Mais les Russes éprouvent un sentiment encore très vif et très fraternel de la communauté primitive qui étonne un peu notre délicatesse de civilisés.

Un jour, au petit village de Sakhando, pendant un de nos trop longs et trop fréquents arrêts qui font, dans les stations, le désespoir des voyageurs pressés, je m'étais assis à table devant un plat de hachis et j'avais déployé non sans respect une de ces serviettes pompeuses, gloire des buffets transbaïkaliens. A côté de moi était assis le plus empanaché de mes compagnons de voyage, l'éminent Alexandre Piorkowski, chef d'orchestre de la musique militaire des Cosaques. Nous étions les meilleurs amis du monde, quoiqu'il ne sût que trois phrases de français et des phrases très simples, comme vous allez voir, mais essentielles. La première était :

— Comment vous portez-vous ?

Celle-là lui servait à entrer en relation avec les gens, à leur montrer sa civilité et par conséquent à se faire bien venir d'eux. Point de la plus haute importance pour Piorkowski, qui est éminemment sociable, et qui aime qu'on le regarde sourire lorsqu'il file les poils de sa moustache blonde.

Il lançait aussi fort souvent, et sans raison apparente, un *Très bien* retentissant, et cela convenait le mieux du monde à sa mine satisfaite et joviale.

Enfin, dans les moments difficiles, quand je ne comprenais pas le contrôleur qui me demandait mon billet — cette race est aussi importune que dans les pays civilisés — ou quand je trépignais de voir le train en panne, mon musicien disait avec bonne humeur :

— C'est égal !

D'autre part il m'a montré un certificat écrit en français, daté de Kizlowodsk (Caucase) le 16 juillet 1898, signé Antoine de Koutski, pianiste de l'empereur d'Allemagne, et certifiant que Piorkowski avait exécuté supérieurement avec son orchestre une marche héroïque intitulée *le Réveil du lion*, écrite par M. Koutski. Avec ce certificat et ces trois phrases, est-ce que je ne connaissais pas admirablement mon nouvel ami ? Je le connaissais mieux que s'il eût parlé ma langue à merveille, car il aurait peut être employé cet avantage à se déguiser. Au contraire, avec trois mots, son âme m'apparaissait telle qu'elle était, aimable et avantageuse, et aussi sa philosophie légère et optimiste. Je savais de lui tout ce qu'il importe de savoir d'un homme. Ah ! que les idiomes compliqués sont donc peu nécessaires !

Donc nous étions à table. Piorkowski venait de se

leveravant moi pour aller montrer sur le quai aux femmes bouriates sa moustache frisée, son bonnet d'astrakan blanc, les deux grandes cartouchières vides qui barraient sa poitrine sur sa tunique noire et son poignard au manche embelli de turquoises. Mon hachis était déjà à moitié. Une servante s'approcha, prit avec ménagement la serviette que mon voisin venait de laisser en partant, et se mit à la plier d'un air dévot, comme un linge sacré, en grand cérémonial, suivant des formes fixes et rituelles. Puis elle la remit dans le verre et contempla son œuvre d'un œil réjoui.

J'eus alors l'idée de regarder ma serviette qui gisait sur mon genou et que je n'avais pas encore employée. Que d'ornements j'y trouvai ! Café, bière, vin ! du brun, du jaune, du violacé, elle était tout étoilée, et, comme je le crois, les égards inspirés par ces enjolivements avaient empêché qu'on ne les effaçât depuis l'ouverture du transsibérien. Moi, je n'ai pas le respect des souvenirs à ce degré-là. L'aventure me coupa l'appétit. Mais l'instant d'après je retrouvai sur le quai la face épanouie de Piorkowski, et, sans savoir ce qui avait pu m'arriver ni même s'il m'était arrivé quelque chose, il me réconforta d'un vigoureux *Très bien*. Puis au bout d'une minute de vague réflexion, il le corrobora d'un *C'est égal* plein de cordialité, dont je tâchai de consoler mon estomac.

C'est à Tchita, sur le versant oriental des monts,

que le chemin de fer atteint la rivière Chilka, destinée à devenir bientôt ma voie douloureuse vers l'océan Pacifique.

L'arrivée à Tchita est fort attrayante : un petit pays assis au pied de collines boisées sur le bord de l'eau, c'est toujours un agréable spectacle. Le train s'arrêta longuement au milieu de la principale place de la ville, qu'il traverse sans plus de façons. Par l'ensemble coquet de ses constructions en bois et par l'aspect de ses habitants, cette petite cité m'a paru absorber en elle-même tout ce qu'il y a de civilisation dans la contrée. Elle jouit d'une célébrité cruelle depuis un siècle : c'est un des lieux d'exil les plus fréquemment assignés comme séjour aux déportés. Les personnes condamnées pour la fameuse insurrection qui éclata le jour même de l'avènement de Nicolas Ier ont été envoyées en partie à Pétrowsk, en partie à Tchita, victimes d'une implacable vengeance Et depuis, sur cette route que j'ai mis douze jours à parcourir en chemin de fer, combien d'autres se sont traînés à pied lamentablement pendant six mois et davantage, pour venir s'étioler hors du monde, expiant le crime d'avoir rêvé une Russie consciente, une Russie pensante et majeure ! Certes il y a sur notre terre bien des gehennes, bien des lieux de torture où souffrent des créatures humaines Mais nulle part sans doute ne saignent de plus nobles blessures fièrement reçues pour des causes plus

sacrées ; nulle part il n'existe de douleurs plus honorables, telles que ceux qui les éprouvent ont peut-être une joie amère et secrète à les subir, et qu'ils ne voudraient point ne les pas connaître.

Vers le soir, à l'heure de la promenade, près de la petite buvette où l'on vend de la bière au centre de la place, devant la chapelle à coupole dorée, avec les collines onduleuses du fond pour décor, j'ai été frappé d'y voir tant d'hommes vêtus de redingotes noires très râpées, qui passaient, des livres sous le bras ; hommes absorbés, au front pensif, qui n'accordaient même pas un regard à ce train venu de l'Extrême-Occident, du pays où volent leurs rêves, du pays d'où souffle le grand vent libérateur. Ils allaient, graves et lents, noyés dans leur songe, et près d'eux, non moins graves, circulaient des jeunes filles, au maintien décent, à la mise pauvre, le petit canotier sur la tête, leurs livres à la main elles aussi. Des *Politiques*, disaient les renseignés. Et cependant, les officiers, brillants et légers, regardaient en sifflotant, et faisaient cingler leur cravache.

CHAPITRE V

SUR LA CHILKA

Stretensk. — L'hôtel. — Le colonel Zakarof. — Mes cheveux compromis — Musique. — Transport de troupes. — Conquête de la Mandchourie — Le transmandchourien. — Ma chambre à coucher. — Une gondole bien aérée. — La Chilka. — Les émigrants. — Dîner rustique. — Mélancolie. — L'effet d'un grain de sel. — Des planches solides. — Le *Pavel.* — Navigation laborieuse.

Le lendemain soir, j'atteignais enfin une des principales étapes de mon voyage, Stretensk, dernière station du chemin de fer transsibérien. Nous avions été longtemps arrêtés par la présence sur la voie d'un train de marchandises où l'on chargeait du thé. Des ouvriers chinois passaient pliés sous le faix de lourdes caisses carrées en bois qu'ils déposaient et empilaient méthodiquement sur les wagons. Ce spectacle qui m'avait intéressé un instant devait me coûter cher.

Personne n'était venu à ma rencontre. J'en fus un peu surpris, car presque partout, au moins dans

les points importants, un officier ou un envoyé du gouverneur venait me saluer avec la plus grande courtoisie, et se mettait obligeamment à ma disposition. D'abord, j'étais officiellement annoncé ; de plus, les Français qui vont jusque dans ces pays lointains sont des plus rares; enfin, le motif de mon voyage, qui était connu, excitait la plus vive curiosité. « Ah! le tour du monde... Et vous espérez mettre moins de quatre-vingts jours ? Par la Sibérie, vraiment très nouveau. » La joie de tous était grande que l'on traversât leur pays pour en parler.

Non seulement il n'y avait personne à l'arrivée du train, mais encore un gendarme prétendait obtenir de moi des explications sur le but que je me proposais en faisant de la photographie. J'avais été signalé télégraphiquement par un subalterne depuis je ne sais quelle station, comme un individu suspect qui prenait des vues, et le bon gendarme, très zélé, voulait confisquer ma jumelle. Quelques mots suffirent à dissiper les doutes de l'excellent fonctionnaire. J'étais fort impatient ; je savais qu'un bateau à vapeur partait le jour même de Stretensk pour descendre la Chilka, mais à une heure que je n'avais pu connaître, et je cherchais des yeux sur la rivière la fumée amicale de la cheminée. Rien. L'air était pur. Le soleil couchant dorait le ciel d'une lueur vive, et, sur l'autre rive, la petite ville étendue le long de la



La station de Sakhando.

berge, au pied d'un coteau, semblait paisible et somnolente.

Et cela m'agaçait prodigieusement que la petite ville allongée sur la berge fût paisible et somnolente.

Il nous paraît toujours que les autres hommes doivent être dominés par les mêmes préoccupations que nous ; nous concevons à peine qu'ils aient des intérêts différents des nôtres, et j'éprouvais une sorte d'indignation calme de ce que le tout Stretensk — huit mille habitants — ne vînt pas s'empresser pour me conduire au bateau. Il fallut d'abord traverser la rivière, ce qui ne fut pas chose facile. On passe à l'aide d'un bac. Un employé, accroupi sur la berge, faisait payer un droit, et tirait lentement, avec beaucoup de circonspection, un billet d'un kopek d'une malle placée près de lui. J'arrivai au bac par le moyen d'une planche branlante, à demi submergée. Il était fort encombré de véhicules, de chevaux, de moujiks, de Bouriates et de Chinois, hommes et femmes, jeunes et vieux, pressés au milieu de ces voitures sales et lépreuses où l'on n'ose à peine s'asseoir dans les villes sibériennes, de même que l'on n'ose à peine aborder les chambres d'hôtel.

Ce fut pourtant à l'un de ces hôtels que je courus, aussitôt la rivière passée. On me conduisit je ne sais où, à travers une grande pièce qui était évidemment une salle de théâtre, bien qu'elle

servît, pour le moment, d'atelier de menuiserie, et, ma valise une fois en sûreté, je priai qu'on m'indiquât sans délai la résidence du gouverneur militaire. On me fit redescendre à la rivière que je longeai pendant quelques minutes. Il était neuf heures du soir. Le soleil venait de disparaître derrière le coteau, et ses rayons mourants éclairaient encore le site qui est d'un beau dessin; mais je hâtais le pas, sentant que la nuit allait me surprendre. Soudain j'avisai un homme assez grand, coiffé d'une casquette et vêtu de ce long manteau à manches, d'une belle couleur gris clair tout à fait semblable à la couleur du pantalon des uniformes italiens. C'était un officier évidemment. Beaucoup d'officiers russes parlent français ; je ne pouvais mieux faire que de m'adresser à celui-ci. Dès qu'il sut mon nom, il me tendit la main en s'écriant :

— Comment !... C'est vous !... Je suis allé moi-même vous attendre à la gare aujourd'hui, mais pas à ce dernier train qui est en retard. Je vous avais retenu, pour que vous fussiez à l'aise, deux bonnes places sur le bateau à vapeur qui est parti tantôt. Malheureusement il a filé sans vous. Le retard du train a tout gâté.

L'aimable officier auquel je parlais était le colonel Zakarof qui, depuis deux ans, remplit à Stretensk les fonctions, particulièrement difficiles en ce moment, de chef du mouvement militaire

dans la Sibérie orientale. C'est un homme jeune, de belle allure, à la barbe châtain, la figure éclairée de deux yeux bleus au regard très doux. Ses manières sont des plus correctes, son langage précis : il possède cette élégance aisée qui distingue, en Russie, les officiers d'état-major.

Je le remerciai de son obligeance et, sans comprendre, dès l'abord, toute l'étendue de mon malheur, je lui demandai tranquillement à quelle heure partait le prochain bateau.

— A midi, me répondit-il.

On m'avait tellement affirmé que le départ avait lieu tous les jours que, dans ma pensée, il était question du lendemain. Je répliquai que j'aurais sans doute du plaisir à visiter dans la matinée les environs qui me paraissaient agréables.

— Oh ! cinq jours vous suffiront, dit-il ; nous pourrons organiser une chasse si cela vous convient.

— Comment, cinq jours? Comment, une chasse?

— Mais oui, nous sommes aujourd'hui jeudi, le prochain vapeur part mardi.

Je me sentis baigné d'une sueur glacée ; mes yeux désespérés tombèrent sur la rivière qui, ne pouvant pas me porter assez tôt, pourrait du moins me rendre le service d'être mon dernier refuge. Puis je voulus m'arracher les cheveux. Mais je réfléchis qu'une calvitie précoce qui me dénuderait soudain n'augmenterait pas la part

de chance que j'avais encore de continuer mon voyage en temps utile. Alors il me vint l'idée de m'enlever seulement une mèche de cheveux pour voir s'ils n'étaient pas devenus blancs tout à coup, comme cela arrive, dit-on, dans les grandes émotions de la vie. Mais la lumière avait baissé de plus en plus et je compris qu'aux dernières lueurs du jour il me serait très difficile de distinguer les couleurs. Voilà par suite de quelles opérations mentales mes pauvres cheveux, dont j'avais failli me séparer, sont cependant demeurés attachés à leur cuir. D'ailleurs, ces opérations furent extrêmement courtes, et le colonel Zakarof ne put les soupçonner. Je lui répondis simplement :

— Alors, procurez-moi des chevaux, colonel.

— Pourquoi fâire ?

— Je pars ce soir et je cours après le bateau à vapeur. Donnez-moi une voiture ou un cheval de selle avec un bon guide, je rattraperai certainement le bateau. Il ne faut que se dépêcher.

— Je vous fournirai tous les chevaux que vous voudrez ; mais ce que je ne peux pas vous fournir, ce sont les routes. Il n'y a pas de chemin tracé. C'est même pour cela que nous nous servons des fleuves.

Alors j'expliquai que, quoi qu'il pût advenir, j'avais absolument besoin d'être le 5 juillet à Yokohama, qu'il me fallait donc toucher à Vladivostok à temps, puis encore traverser la mer du Japon ;

sans quoi mon voyage était déplorablement manqué. J'allais sans doute invoquer l'alliance française, j'allais parler des grands intérêts du monde et même du dernier emprunt; je me sentais devenir éloquent sur la berge de cette rivière inconnue, lorsque le colonel Zakarof me fit rentrer mon discours :

— Il n'y a pas un seul bateau à vapeur dans Stretensk, mais vous en trouverez certainement à Pokrovsk, au confluent de la Chilka et de l'Amour. Là, il y en a toujours.

— Je vole donc à Pokrovsk.

— Attendez. Vous ne pouvez pas mettre moins de trois jours pour y arriver, et vous n'avez qu'un moyen : c'est d'acheter un radeau, un radeau que l'on conduira à la rame et qui, le courant aidant, vous mettra à Pokrovsk en temps voulu.

— Où y a-t-il un radeau? répondis-je en écarquillant les yeux, car je n'apercevais rien sur la rivière.

Je pris le colonel par le bras pour le conduire vers un endroit où j'apercevais des lumières et où, me semblait-il, il devait y avoir des embarcations. Et j'ajoutai :

— Je pars ce soir.

— Oh ! comme vous y allez ! Il faut que je m'occupe d'abord de vous procurer le radeau et de chercher des hommes sûrs pour vous accompagner. Vous, de votre côté, rentrez à l'hôtel ; com-

mandez des vivres, des conserves pour quelques jours, du vin, des liqueurs, du thé : surtout deux couvertures plutôt qu'une, car vous risquez d'avoir froid. Dans une heure, je vous rejoins à l'hôtel. Fiez-vous à moi. Vous partirez demain matin.

Une heure plus tard, dans la salle à manger de l'hôtel, comme je surveillais mes préparatifs, j'entendis tout d'un coup une voix joyeuse qui me criait :

— Tout est prêt !

C'était le colonel Zakarof. Oh ! qu'il fut le bienvenu ! Nous dînâmes gaiement. Les Russes ont une passion pour les instruments qui leur jouent tout seuls de la musique : orgues, trompettes ou pianos. Il faut qu'une auberge soit bien petite et un restaurant bien humble pour être dépourvus de quelque boîte chantante, si modeste fût-elle. Durant le repas, un gamin travaillait à moudre au piano les airs de *Carmen* et de la *Mascotte*. Trois ou quatre officiers, dont un doué d'une fort belle voix, lançaient ces airs à tue-tête le plus gaillardement du monde. Le piano mécanique est, comme on sait, bien supérieur à celui qui exigeait autrefois les doigts agiles d'un artiste exercé. D'abord, il est toujours disposé et ne se fait jamais prier ; de plus, on ne lui connaît aucune vanité ; enfin, l'éclat, la douceur, toutes les nuances s'y fondent dans une aimable égalité, la seule que le

monde, et surtout la Russie, doive connaître sans doute d'ici longtemps.

J'étais de la meilleure humeur. Mon radeau, que je n'avais pas encore vu, me semblait un yacht de plaisance et je me figurais que j'allais en jouir à la manière d'un grand seigneur. Au bruit -- je n'ose dire au son — du piano, nous buvions une coupe de champagne, et je baptisai du nom de *le Matin* ma nouvelle embarcation, mon yacht, dont le colonel Zakarof fut le parrain.

En même temps, il me racontait sa vie, ses occupations depuis deux ans au fond de cette région perdue. Stretensk est le grand centre du mouvement des troupes russes dans cette partie de l'Asie, et la guerre de Chine lui a donné une importance militaire considérable. En hiver, les soldats marchent sur le fleuve qui est gelé. Après la débâcle, on les fait naviguer dans de grands bateaux très primitifs que l'on improvise avec la plus grande facilité, la région étant pleine de bois et tous les habitants étant bûcherons. La plupart des ouvriers qu'on emploie à ce travail sont des Chinois; ce sont eux qui construisirent, l'an dernier, les chalands destinés à transporter les soldats qui allaient combattre leur pays On entasse environ quatre cents personnes dans ces bâtiments que traînent des remorqueurs. Le Russe qui, de tous les soldats, est le plus

rustique et le moins exigeant, ne souffre jamais du manque de confortable.

C'est ainsi que l'on a pu faire passer là cent mille hommes, deux cents canons, quatre mille voitures et les transporter à des milliers de kilomètres de leur point de départ. C'est ainsi que la Russie a conquis, sans crier gare, la Mandchourie, vaste province chinoise plus étendue que la France. Cette région montagneuse est des plus riches, quoique le climat en soit très rigoureux.

Les mines d'or, d'argent, de plomb, y sont fort abondantes. On y trouve les céréales les plus variées, froment, avoine, seigle, orge, riz. Le pavot et le tabac, que les hommes et les femmes fument sans distinction, y croissent facilement. La culture maraîchère y est avancée. Le froid, qui est pourtant extrême, n'empêche pas d'y rencontrer nos fruits de France, tels que poires, pommes, pêches, prunes. De plus le ginsen, racine que l'on déterre dans les défilés des montagnes, est une panacée, douée, comme autrefois notre gui, de toutes sortes de vertus curatives absolument merveilleuses. Enfin les prairies nourrissent grassement le bétail.

Il n'y a pas moins de quinze millions d'habitants dans cette province, c'est-à-dire deux fois plus que sur tout l'immense territoire de la Sibérie. Les Russes n'avaient garde de laisser échapper une si belle province. La dernière guerre avec

la Chine leur a été un prétexte pour envoyer une armée, qui est aujourd'hui maîtresse du pays et qui a hâté l'achèvement du chemin de fer commencé au mois d'août 1897.

Cette ligne se détache du Transsibérien à Kaïdalovo, près de la ville de Tchita, et se dirige à l'est sur Vladivostok. Une branche détachée de Kharbin passe par Moukhden et aboutit sur l'Océan Pacifique à la nouvelle possession russe de Port-Arthur et à une ville d'érection toute récente, Dalni, qui est à cinquante kilomètres au nord de la première.

Dalni, qui ne compte pas encore un seul habitant, est pourtant aujourd'hui à demi construite, avec des rues, des places, des maisons, je crois même des théâtres et l'éclairage à l'électricité. Port-Arthur restera la ville de guerre. Dalni, dans l'esprit du ministre des finances de Russie, M. Witte, qui en est le promoteur, deviendra le grand port de commerce et, mieux que Vladivostok, la fenêtre ouverte vers l'Amérique, le San-Francisco de l'Asie. Le précieux avantage de ces deux ports, Dalni et Port-Arthur, c'est que la mer n'y gèle point.

Il me paraissait séduisant de suivre dès maintenant un chemin tout nouveau et presque entièrement inconnu. L'idée me vint à Stretensk de quitter la Chilka et l'Amour et de filer par voie ferrée sur Vladivostok. J'avais déjà envisagé cette

hypothèse dès Paris. Le manque de renseignements précis m'avait empêché d'y donner suite. A Stretensk, le colonel Zakarof me dissuada de mon projet. L'inachèvement des travaux et l'incertitude d'un service qui n'est pas encore régulier mettaient trop de chances contre moi.

Ainsi, tout en entendant un air de *la Fille de Madame Angot*, j'assistais par la pensée au développement prodigieux que prend chaque jour cette immense monarchie militaire qu'est la Russie. La guerre, dont elle a fait son industrie préférée et presque unique, lui assure une expansion démesurée. La moitié de l'Asie lui est directement soumise et le reste devient peu à peu son fief.

Je rêvais encore à ces choses en me retirant dans ma chambre, une petite chambre que je partageais avec un camarade encombrant, je veux dire un poêle prodigieusement haut, large, saillant, qui en occupait plus de la moitié. Du dehors la porte pouvait se clore à l'aide d'un cadenas. A l'intérieur un crochet donnait l'illusion d'une fermeture ; il ne joignait pas les battants de la porte, de sorte qu'en passant la main et en le soulevant on était chez moi si l'on voulait. Vous savez que, suivant l'avis des philosophes, le superflu est la seule chose vraiment indispensable : aussi, le long du mur, près de mon lit sans draps, y avait-il une tapisserie — je ne reconnus pas



Le chargement du thé à Stretensk.

l'art des Gobelins — représentant un seigneur du seizième siècle incliné devant deux grandes dames. Comme les besoins de l'âme l'emportent infiniment sur ceux du corps, on avait dédaigné de mettre une table de toilette, mais dans un angle une veilleuse brûlait devant une image de la Vierge.

Il me fallait, pour partir, quelque ombre de vaisselle et de batterie de cuisine Le lendemain matin je parcourus les magasins de Stretensk. Ils sont modestes, mais je n'étais pas exigeant. Les ressources du pays m'offrirent bientôt une assiette en fer émaillé et une sorte de chaudron de même substance où je comptais préparer le thé. Mon couvert de voyage compléta la série des ustensiles nécessaires.

Lorsque j'arrivai sur la berge avec cet attirail, le chaudron à la main et une miche de pain sous le bras, j'y trouvai le colonel Zakarof près du bateau. Cette embarcation n'était pas le radeau que je m'étais figuré tout d'abord, mais plutôt une barque en forme de gondole vénitienne, ou plus précisément c'était le squelette d'une gondole. Elle avait environ cinq mètres de long sur un mètre et demi de large ; le milieu était occupé par une sorte de cabine exactement faite comme une niche à chien. Un coup d'œil me fit comprendre qu'elle était extrêmement primitive. Mais elle me sauvait : je la trouvai admirable.

Le colonel surveillait certaines réparations urgentes, et trois hommes armés de haches, de marteaux et de clous achevaient de consolider les banquettes et de boucher les plus grands trous. Je déposai soigneusement mes colis dans un coin; je les rangeai le mieux possible, de façon à ménager la place.

Puis le colonel me conduisit jusqu'à son domicile, une jolie maison, soignée, élégante, entourée d'un jardinet où il élève deux gazelles privées aux yeux langoureux. Je me serais volontiers attardé à causer de l'avenir de la Russie et des distractions de Stretensk, si je n'avais été cruellement pressé : 5 juillet ! Yokohama ! Je serrai rapidement la main de mon hôte, descendis à la rivière et sautai dans *le Matin*. J'emmenais avec moi deux rameurs et un pilote. Un marin d'Odessa, que j'avais rencontré par hasard dans le train et qui se rendait, sans hâte, à Vladivostok, m'accompagnait et devait me servir d'interprète. A la vérité, il ne pouvait traduire le russe qu'en anglais; mais c'était assez pour l'indispensable.

La barque allait s'éloigner lorsque le colonel Zakarof, portant un grand paquet enveloppé dans un linge, reparut et vint rapidement à moi. Je pris ce qu'il me tendait. C'était un gâteau énorme, doré, de l'odeur la plus agréable, ayant la forme et la grosseur d'un de ces troncs de pin que je voyais devant moi dans la forêt.

— Je vous ai fait préparer ce gâteau que nous avons l'habitude de manger avec le thé, me dit-il. Mais mon domestique l'avait oublié. Ah ! il en fait de belles, l'animal ! Surtout, méfiez-vous du froid... Bon voyage et au revoir !

Nous nous serrâmes la main et, le bateau parti, nous échangeâmes des saluts amicaux tant que la distance et la vue le permirent. Je regrettais cet homme délicat qui s'était montré affectueux et bon. Il m'avait grandement obligé et fait entendre les paroles cordiales dont j'étais sevré et qui nous sont, à tous, aussi nécessaires que l'air et la lumière.

L'embarcation était faite de planches taillées de la façon la plus rustique et dont aucune peinture n'altérait la couleur primitive. Il y avait sur le devant, pour les rameurs, deux petites banquettes qui fléchissaient à chaque mouvement et menaçaient toujours de craquer. Comme dans toutes les barques de ce genre, le fond était plein d'eau, et nous avions beau écoper chaque demi-heure avec les débris d'un vieux bidon à pétrole, cette maudite eau montait toujours.

La niche dont j'ai parlé et qui occupait le milieu était percée à l'avant d'une ouverture capable de laisser passer un homme et qu'aucun vantail ne fermait. A l'arrière, une autre ouverture, plus petite et que rien non plus ne pouvait clore, permettait au pilote d'apercevoir l'horizon

à la proue. Cette fenêtre et cette porte, placées vis-à-vis, donnaient naissance à un courant d'air permanent qui, tout d'abord, me parut une caresse délicieuse : il faisait chaud; j'avais étouffé les jours précédents au milieu de wagons poudreux, et j'étais heureux de sentir un peu de fraîcheur.

Devant la petite ouverture, à l'arrière, il y avait une tablette où prit place la batterie de cuisine, et sur les côtés deux banquettes suffisamment rabotées : c'était tout le mobilier. Quant aux planches des parois, elles étaient assez distantes pour qu'on pût passer la main entre elles, ce qui me parut compléter heureusement l'aération. La toiture avait été fort soignée et solidement établie. Je pensai avec satisfaction que, à l'occasion, nous pourrions supporter la pluie.

La première journée fut très agréable. Sauf un petit vent qui soulevait les vagues sur la Chilka et qui contraria notre marche pendant quelques heures, le temps était beau. J'aimais cette rivière dont les bords sont accidentés et couverts de forêts; la monotonie des pins et de leur sombre verdure lui donne un air mélancolique qui n'est pas sans grandeur. La vie en est presque absente, comme de toute la Sibérie en général. Cependant nous croisions çà et là des barques chargées de paysans qui passaient en chantant pour se donner du cœur et s'encourager les uns les autres. Il

y avait là des familles de cinq ou six personnes. Le père, en chemise rouge, ramait, souvent aidé de son fils aîné. La mère, le sein serré dans son fichu jaune ou vert, soignait les petits, les faisait danser sur ses genoux. C'étaient des émigrants, comme ceux que j'avais vus dans la gare de Tchéliabinsk.

Pauvres gens ! Peut-être leur pensée revenait-elle vers le coin misérable où ils étaient nés, où s'était écoulée leur enfance, où ils laissaient des êtres chers. Que de jours sans pain ils avaient dû y traîner, que de larmes ils avaient dû verser avant de se résoudre à l'abandonner !

Et leurs regrets étaient certainement vivaces, car mille fibres nous attachent aux endroits familiers, et les plus douloureuses sont parfois les plus difficiles à rompre. Que trouveraient-ils là-bas, seuls dans des régions nouvelles ? Ils n'en savaient rien, et, résignés, ils allaient ramant, chantant, habitués à l'idée que leur voyage durerait encore un mois, deux mois même, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le centre de leur future installation. Le soir, la couchée se faisait autant que possible non loin d'un village. Ils couvraient leur barque d'un lambeau d'étoffe, et tâchaient d'oublier.

Et moi, cela me semblait très singulier d'être porté comme eux sur des planches fragiles et de sillonner un fleuve inconnu si loin de ma patrie et de la civilisation. La communauté du sort fai-

sait apparaître à mes yeux le lien, trop souvent invisible et très réel pourtant, qui unit tous les hommes : je me sentais devenir moujik !

De temps en temps je prenais les avirons autant pour me distraire que pour reposer les rameurs qui, aussitôt les mains libres, s'empressaient de vider les bouteilles de vodka. Au crépuscule nous nous arrêtâmes le long de la berge. L'un des hommes sauta dans l'eau qui était basse et où il clapotait avec ses grosses bottes. On lui lança une corde à l'aide de laquelle il tira un peu l'avant de la barque sur la terre. Je descendis. Il fallait faire un peu de cuisine et, avant toute chose, préparer la boisson sacro-sainte de la Russie, le thé. Je n'ai, quant à moi, qu'une estime médiocre pour cette tisane insignifiante, fût-elle russe, chinoise, japonaise ou anglaise. Le café me semble infiniment préférable, comme le vin l'emporte sur cette mixture amère et lourde qu'est la bière. A la vérité, le vin et le café ne sont jamais bons. Mais lorsque, par miracle, leur qualité est fine, ils nous versent ce peu de joie légère que le sens du goût sait faire pénétrer au cœur de l'homme. Au contraire, même dans leur état supérieur qui n'est pas rare, le thé conserve toujours sa platitude et la bière son âcreté.

Cependant, aucun Russe, jeune ou vieux, homme ou femme, riche ou pauvre, prince ou charretier, ne saurait se passer de prendre bien

dévotement sa tasse, ou plutôt son verre de thé plusieurs fois par jour.

Le rivage était couvert de cailloux que le flot de la Chilka a polis à force de les rouler les uns contre les autres depuis des milliers d'années. Il ne fut pas difficile de rassembler quelques pierres plates avec lesquelles on improvisa un petit âtre. La forêt descendait en talus à une courte distance de la berge : elle nous offrit de menues brindilles qui étaient sèches, car il n'avait pas plu depuis assez longtemps, et qui nous permirent d'allumer le feu. Je remplis mon chaudron avec de l'eau jaunâtre puisée à la rivière, et une forte branche, passée dans l'anse puis posée à chaque extrémité sur les pierres, servit à le maintenir au-dessus du foyer.

Nous étions amarrés près du plus modeste des hameaux bouriates. Un habitant, les jambes nues, entrait dans la Chilka et attachait une nasse à un pieu. Un autre, sortant de sa hutte dès qu'il nous eut avisés, vint nous apporter ce qu'il possédait de nourriture, c'est-à-dire de tout petits œufs. Je les achetai pour quelques kopeks à cet homme jaune, qui fut heureux et sourit, et je les fis cuire dans l'eau du thé. Cela n'avait rien d'appétissant, mais je m'accommodai quand même de ce procédé rustique, ce qui prouve combien vite s'opèrent les régressions vers la nature primitive. Quelques ronds de saucisson

servirent de zakouski et une tranche de jambon compléta ce menu somptueux.

Avant de me mettre à table je pris un peu d'exercice près du hameau, parmi quelques vaches maigres, devant des Bouriates, non moins maigres, qui s'arrêtaient pour voir l'étranger. Le ciel était pur : la brise m'apportait le parfum des fleurs sibériennes ; la température était fraîche et douce. Je vins m'asseoir à terre près de l'âtre, et je sortis mes œufs du chaudron non sans me brûler les doigts. Tout en cassant la coquille, je songeai à ces Parisiens qui vont, comme je l'ai fait tant de fois moi-même, déjeuner sur l'herbe au milieu de la forêt de Montmorency : lorsqu'ils plongent le couteau dans le classique pâté, ils ne manquent jamais de dire :

— Vraiment on se croirait à cent lieues de Paris !

Mais à cent lieues de Paris, j'en aurais été tout près. Cette simple réflexion me donna soudain, sans que je susse bien pourquoi, une sensation aiguë de l'éloignement. Parmi ces faces aux yeux obliques et au teint bistré, sans aucune nouvelle de la France depuis seize jours déjà, sans le moindre souvenir, sans le plus faible écho, à tel point que, si une guerre eût été déclarée à mon pays, je l'aurais certainement ignorée, j'eus l'impression d'être retranché du monde. Puis l'ombre du soir aidant, une tristesse vague m'envahit. Des mal-



Stretensk. — Le colonel Zakarof devant la barque.

heurs se présentèrent à mon esprit, la maladie des êtres chers, leur oubli peut-être, l'odieux oubli qui noie tout sous le silence.

Comme j'en étais là de mes idées noires, je retrouvai mon sel, que j'avais égaré, un petit cornet de sel blanc perdu au plus profond de mes paquets et que je cherchais en vain depuis quelques instants. Aussitôt mes œufs, qui étaient fades, piquèrent agréablement mon palais ; et, comme après tout il n'en faut pas davantage pour nous donner une meilleure humeur, tant notre pauvre machine est sensible et variable, il m'apparut que mes amis, loin de m'oublier, pouvaient bien au contraire songer à moi et m'être très fidèles. Au deuxième rond de saucisson, quoiqu'il fût un peu sec, je me jurai à moi-même que mes affaires allaient admirablement à Paris et sur la Chilka. La tranche de jambon me fit envisager un voyage heureux et un avenir charmant, et je regrettai, avec un peu de crainte et beaucoup de curiosité, qu'il n'apparût pas, venant à cette heure louche se désaltérer au bord de la rivière, quelqu'un de ces tigres qui parfois enlèvent un bœuf dans les villages bouriates.

Les ais de ma barque étaient véritablement excellents, et son mobilier d'une rigidité à toute épreuve. Je ne saurais trop en louer la solidité, la résistance, l'impossibilité de fléchir sous la

pression. Ah ! c'est un bien bon bois que le sapin de Sibérie ! Je m'en suis aperçu le soir lorsque, enveloppé dans mon manteau, serré dans ma couverture, je m'étendis tout de mon long sur le madrier qui servait de banc. Nous avons inventé un système compliqué : lits, sommiers à ressorts, matelas rembourrés où l'on enfonce moelleusement et qui épousent la forme du corps; là-bas, au contraire, je sentis mon corps prendre la forme de la planche, et quelle planche ! Si bien que toutes les saillies humaines fondaient, s'évanouissaient; c'est une impression très singulière de s'apercevoir que la surface de sa personne s'amincit, s'aplatit, devient lisse comme un fer à repasser. On se tâte en vain et l'on en arrive à chercher soi-même ses propres débris. La chair a fui, coulé, reflué on ne sait où ; les os, comme dénudés, se trouvent en contact direct avec le bois.

La barque continua d'ailleurs à marcher presque toute la nuit, du moins tant qu'un des rameurs resta capable de tenir l'aviron. L'aération de ma niche demeurait parfaite ; les vents soufflaient, gambadaient, voletaient à qui mieux mieux, et, comme ils sont très froids la nuit en Sibérie au milieu de juin, — l'été ne durant guère que pendant juillet et août, — ils agitaient tout mon individu d'un frisson bien plus favorable à la veille qu'au sommeil. Il n'y avait pas moyen de fermer l'œil ni de se réchauffer.

Le résultat de cette ventilation excessive fut véritablement déplorable. Au matin, j'étais une pauvre loque. Ma gorge était si sèche que je me serais certainement laissé aller à boire toute l'eau de la rivière si le devoir professionnel ne m'avait fait une obligation de la conserver pour y naviguer. Le déjeuner sur l'herbe, à la manière des environs de Paris, cessa d'avoir du charme pour moi. Mes réflexions philosophiques furent amères, et l'humanité me parut ingrate.

Ma joie fut extrême en apercevant un petit vapeur, *l'Argoun*, qui consentit à nous prendre à la remorque pendant quelques heures. J'eus la consolation de gagner du temps tout en laissant reposer les rameurs. Mais *l'Argoun* avait une mission urgente — je ne pus savoir laquelle — et dès que sa route cessa de coïncider avec la mienne, il me fut impossible de l'en détourner et de profiter de lui davantage.

La deuxième nuit fut immonde et fiévreuse : je n'en dirai pas davantage. La troisième journée demeura pénible. Enfin, dans l'après-midi, j'eus la satisfaction de croiser un second vapeur ; des signaux réitérés le déterminèrent à stopper. Les pourparlers se firent d'un bord à l'autre. Naturellement, le patron jura que je l'écartais de son chemin, qu'il lui fallait remonter la Chilka au lieu de la descendre, qu'il avait rendez-vous tel jour à tel endroit, que j'allais lui faire perdre sa fortune. Bref,

il exigeait une somme exorbitante pour me conduire à Blagovestchensk, sur l'Amour. C'était un petit homme aux cheveux rouges, avec un air finaud, qui disait ses raisons d'un air tranquille.

Le marché ne fut pas long à conclure. Je jetai un coup d'œil autour de moi. Rien ne paraissait à l'horizon, rien que le mince filet de fumée du *Pavel* (le *Paul*) : c'était le nom du nouveau bateau. J'y passai assez gauchement, car, bien que réconforté déjà, j'étais encore faible de ma secousse, et je dis adieu à la barque, qui s'éloigna à force de rames. Elle m'avait rendu service dans un moment difficile ; sa ventilation est un peu trop perfectionnée et ses sièges sont un peu trop mobilier de jardin ; je ne lui ai pas connu d'autres défauts.

Au moment où nous venions de nous séparer, j'aperçus, étalé sur le toit de la niche, un de mes deux pantalons qui y prenait l'air. Plat et flasque, encore comprimé par la terrible planche, il avait l'air plaintif et semblait me reprocher de l'abandonner. Mais il était trop tard pour courir après lui. La machine sifflait, et le *Pavel* partit. Quoiqu'il fût petit, sale et incommode, aussitôt admis à son bord, je m'y trouvai à merveille. C'était une planche encore qui m'attendait pour dormir. Mais au lieu d'être balayée par l'air libre, celle-là se confinait dans un étroit réduit de la chambre des machines. J'appris là à me passer de respirer, et je compris ce que l'on raconte des fakirs qui

demeurent très bien, vivants et à l'aise, ensevelis quelques mois dans le sein de la terre.

Ce n'est pas une mince affaire de naviguer sur la Chilka. Déjà la barque heurtait de temps en temps les bancs de sable. Mais en enfonçant l'aviron on la déséchouait facilement. Au contraire, une fois assis, un navire à vapeur est très difficile à relever. On prenait donc les plus grandes précautions pour éviter les accidents. Jour et nuit un homme se tenait constamment à l'avant, armé d'une longue perche graduée qu'il ne cessait de plonger dans l'eau pour chercher le fond et qu'il retirait aussitôt. Chaque fois il lisait le nombre de divisions dont cette sorte de sonde s'était enfoncée, et il annonçait ce chiffre d'une voix chantante qui sonnait comme une lamentation. J'entends encore sa plainte monotone et triste : « Tchitiré ! Polavino ! Pièt ! » c'est-à-dire : « Quatre ! quatre et demi ! cinq ! » Les mots se prolongeaient douloureusement dans mon oreille.

Peut-être ce gémissement traduisait-il les longues souffrances de pauvres gens astreints à un travail pénible et insuffisamment fructueux. Il contrastait avec la voix impérative du capitaine qui, aux endroits trop peu profonds, commandait : « Menchicote ! » c'est-à-dire : « Lentement ! » Le chauffeur diminuait la pression, la haute roue de derrière se ralentissait, et le petit navire avançait avec précaution, comme s'il eût eu peur d'écraser

des œufs, les œufs des esturgeons de la Chilka. Souvent des bancs de sable apparaissaient à fleur d'eau, comme une lèpre sur la surface jaune, et il fallait tâtonner afin de chercher le chenal. Alors, pour alléger le bâtiment, on faisait descendre sur berge tous les hommes qui n'étaient pas indispensables à la manœuvre ; le bateau continuait sa route, nous le suivions à pied, et nous le reprenions un kilomètre ou deux plus loin, lorsque le danger d'échouer était momentanément passé.

CHAPITRE VI

SUR L'AMOUR

Un amphithéâtre de dieux. — Blagovestchensk. — M. Gay. — Les projets de M. Mangini et sa mort. — Le Chinois. — Souvenir de la guerre. — Passez le fleuve ! — La noyade. — Une enquête comme en Europe. — Les ébats de l'esturgeon. — Le harponnage du kalong. — Une pêche miraculeuse. — La bonne chaleur d'hiver en Sibérie. — Le *Pouchkine*. — Le combustible. — Le maître d'école. — Mandarins. — Les monts Khingan.

Jusqu'à Pokrovsk, c'est-à-dire jusqu'à la réunion de l'Argoun avec la Chilka, l'aspect de la contrée ne change pas : mêmes berges pierreuses, mêmes forêts de pins, mêmes murailles de verdure. Cette monotonie finit par engendrer une terrible lassitude. Le voyageur est constamment au-dessous de tout ce qui l'entoure, et à la longue il éprouve la sensation fastidieuse de suivre un couloir. Oh ! comme on payerait cher un peu de variété pour reposer la vue et distraire la pensée !

Après que les deux rivières ont confondu leurs

eaux pour former le grand fleuve dont le nom mongolique se trouve offrir une physionomie toute française, le paysage s'élargit. L'Amour est un large cours d'eau qui a de la noblesse et de la puissance. Tantôt il serpente comme en se jouant au milieu des coteaux boisés. Tantôt, serré de près entre les montagnes qui semblent vouloir l'emprisonner, qui se mettent en travers pour lui barrer la route, il cherche, il hésite, il oscille de droite et de gauche; puis tout d'un coup la voie s'ouvre : il se hâte, il court, il glisse, il s'échappe par un étroit passage que le voyageur n'avait pas aperçu d'abord. Des îles boisées l'amusent et le retardent assez souvent.

S'il trouve un large espace, un cirque rocheux, il s'y étale à loisir, il s'y épanouit pleinement comme pour se reposer. La courbure d'Oulousso-Modonska est le plus bel exemple de ces sortes de salons où les flots ralentissent leur course et semblent s'arrêter un moment. Le rocher lisse fait de granit et de porphyre s'élève sans brusquerie et, sur ses rampes qui se ploient en un immense et majestueux amphithéâtre, on s'attend à voir paraître tout un peuple de dieux et de déesses qui viendrait là, dans la paix de la nature, délibérer sur l'anxieux déroulement des destinées du monde.

Et il y a bien peu de temps que les destinées de cette partie du monde se sont modifiées. La ré-

gion, aujourd'hui russe, où l'on entre à partir de Pokrovsk, était entièrement chinoise il y a moins de cinquante ans. Encore maintenant la domination a eu beau changer de fait, on y a l'impression de se trouver en Chine, tant le fond de la population est formé de ces hommes jaunes aux yeux obliques, dont le dos, au moindre mouvement, est incessamment battu par une longue natte oscillante. La rive gauche de l'Amour était seulement habitée par des Golds, des Orotchs, des Toungous, nomades à peine encore sortis de l'état primitif. Depuis 1857, les Russes qui s'en sont emparés, y ont transplanté de force des Cosaques étonnés à coup sûr d'être employés comme agents civilisateurs. Pourtant, grâce à eux, des villages se sont créés çà et là, et même quelques centres importants qui ressemblent à des villes. Quant à la rive droite, c'est la Mandchourie, le riche pays chinois que la Russie vient d'absorber d'un seul coup en oubliant d'avertir l'Europe.

Le 20 juin au soir, le *Pavel* me conduisit jusqu'à la grande ville de la contrée, Blagovestchensk, qui a été fondée par les Cosaques il y a quarante-cinq ans, et qui compte déjà plus de trente mille habitants. La rareté de l'élément féminin, un des caractères de la Sibérie d'autant plus marqué qu'on s'avance davantage vers l'est, se fait déjà sentir de façon assez forte : il ne s'y trouve pas deux femmes pour trois hommes.

Nous dûmes nous arrêter. Le *Pavel*, suffisant pour la Chilka, n'avait pas assez de force pour naviguer utilement sur l'Amour. Et puis à Blagovestchensk, je savais rencontrer des compatriotes et des ressources. En effet, cette petite ville renferme un hôtel français qui a la réputation d'être le meilleur ou plutôt le seul bon de toute la Sibérie. J'y fus accueilli le mieux du monde par notre compatriote M. Gay, qui est originaire de Valence.

Les circonstances qui ont amené M. Gay à s'établir en Sibérie sont assez singulières pour être contées.

On sait que la ville de Lyon passe pour être celle de France où l'on a le mieux l'instinct et le goût du grand commerce. Un Lyonnais, M. Mangini, qui avait gagné dans des entreprises de chemin de fer une fortune évaluée à soixante millions, eut, en 1894, l'idée d'envoyer son fils au sortir du lycée faire une vaste exploration en Asie. Le jeune homme, on pourrait dire le jeune adolescent, — il n'avait que dix-huit ans, — partit accompagné d'un de ses amis d'enfance, de quelques années plus âgé que lui, M. Gay, qui venait de terminer ses études d'architecte. La mission, placée sous le patronage du ministère, avait pour chef un explorateur déjà préparé par des voyages en Amérique, M. Chaffanjon. Après une longue excursion de deux ans à travers la Transcaspie et la Mongolie, les jeunes gens

arrivèrent enfin en Sibérie, à Blagovestchensk.

Le lieu parut propre à une installation commerciale susceptible de développement, et, pour prendre pied, M. Mangini acheta d'abord un hôtel qui, propre, soigné, bien dirigé, prit rapidement de l'importance. C'était une sorte de base d'opérations. MM. Mangini et Gay l'administraient ensemble et venaient en Europe, l'un ou l'autre alternativement, chaque année ; après avoir étudié les ressources et les besoins de la Sibérie, ils y préparaient un grand établissement.

M. Mangini était en France l'hiver dernier, tout près de réaliser enfin la création du colossal comptoir qu'il rêvait. Il partit de Paris en automobile pour aller visiter dans l'Ouest quelques propriétés de sa famille et pour se rendre ensuite à Cannes, auprès de sa mère, devenue veuve depuis l'an passé. Or, aux environs de Saumur, je ne sais quel accident se produisit : le malheureux jeune homme fut projeté violemment hors de la voiture ; sa tête porta contre un mur ; il eut le crâne fracassé et mourut (27 février 1901). Il était le dernier survivant de cinq enfants et n'avait que vingt-six ans. Un de ses frères, ingénieur de la marine, avait été tué il y a quelques années, à Rochefort, par l'explosion de la chaudière d'un torpilleur. Il y a bien peu de chance maintenant pour que le comptoir français qui devait être établi au fond de la Sibérie soit jamais ouvert.

Comme je causais avec M. Gay de ses projets si cruellement déjoués, je remarquai, allant et venant dans le salon, un Chinois, qui attira mon attention, parce qu'il ne portait pas la natte et qu'il était vêtu à l'européenne. De plus on était frappé, chez cet homme aux allures discrètes, par quelque chose de contraint et de triste, par je ne sais quoi qui tenait du chien battu. J'avais vu un grand nombre de Chinois à Blagovestchensk, surtout parmi les gens du port et les ouvriers. Mais tous portaient le costume national.

— Vous regardez le Chinois, me dit M. Gay. Il mérite, en effet, d'être examiné, car il a une histoire.

Et voici ce que me conta M. Gay ; son récit m'a été confirmé depuis plusieurs fois par différentes personnes.

On trouve indiquées sur les cartes, en face de Blagovestchensk, sur l'autre rive, sur la rive mandchourienne, deux villes chinoises nommées Zakhaline et Aïgoun. Mais la géographie politique se modifie quelquefois très vite et ce sont des indications qu'il faudra rectifier. Les derniers événements ont changé beaucoup de choses.

Pendant la guerre faite pour venger le meurtre du baron de Ketteler, ministre d'Allemagne, et délivrer les légations européennes assiégées à Pékin, les Russes, tranquilles, se méfiant peu de leurs voisins les Chinois qu'ils savent mauvais guer-

riers, avaient envoyé sur le théâtre des opérations toutes les troupes de Blagovestchensk. Il n'y restait qu'une centaine de Cosaques.

Or, cette sécurité n'était pas justifiée. Les Chinois, enfin réveillés de leur longue apathie, devenaient plus agressifs qu'on n'aurait pu le supposer. Le 15 juillet, vers sept heures du soir, au moment où l'on y pensait le moins, ceux de Zakhaline lancèrent quelques bombes sur Blagovestchensk. Ils étaient mal armés de mauvais canons et ne savaient pas s'en servir. De plus leurs munitions étaient défectueuses. Ils ne firent aucun mal à la ville. Pourtant les Russes, surpris, s'inquiétèrent, demandèrent des troupes par télégraphe et commencèrent d'armer tous les hommes valides. Le lendemain, le bombardement continua, toujours aussi peu efficace que le premier jour.

Cependant il y avait dans Blagovestchensk environ quatre mille Chinois établis là depuis de longues années, les uns comme négociants, d'autres comme ouvriers, d'autres comme jardiniers. Ils étaient même les meilleurs artisans et les meilleurs cultivateurs de la contrée, les Russes n'ayant, on le sait, de goût et d'estime que pour la guerre.

Comme le bombardement continuait, on commença à se préoccuper de la présence de ces quatre mille Chinois. Ils étaient connus. On les

savait inoffensifs. Mais peut-être en viendraient-ils un jour à aider leurs compatriotes et même à propager le feu dans la ville, qui est en bois. Cette crainte une fois née, il fut impossible de n'en pas tenir compte. Les Chinois ne bougeaient pas, faisaient leur service de domestiques ou arrosaient leurs légumes comme d'habitude ; mais tous les Russes disaient :

— Les Chinois ! les Chinois ! ils vont nous incendier !

Le gouverneur donna donc l'ordre de les rechercher et de les rassembler. On les réunit d'abord à la petite police, puis à la grande police, dans un enclos. Une proclamation enjoignit à tous les habitants de livrer ceux qu'ils pouvaient loger chez eux comme domestiques ou artisans ou locataires. Et l'enclos se remplit de Chinois qui avaient dû quitter leurs demeures, et qui, entassés là, ne pouvaient remuer. Bientôt on s'avisa qu'il faudrait les surveiller, de plus les nourrir puisqu'ils ne travaillaient point et ne pouvaient subvenir à leurs besoins, et que c'était un bien gros embarras. Le gouverneur, ne sachant que faire, prescrivit qu'on leur fît passer le fleuve. Peut-être à ce moment ne calcula-t-il pas toutes les conséquences de l'ordre qu'il venait de donner et fut-il plus léger que cruel.

Les Cosaques conduisirent alors leurs prisonniers hors de la ville, à quelques kilomètres en



Blagovestchensk. — L'église Saint-Nicolas.

amont, jusqu'à un village appelé Verknié, un petit village tranquille que j'avais remarqué la veille et qui, par exception, m'avait paru assez coquet. Puis, quand ils les eurent amenés sur la berge par groupes de quelques centaines, ils leur ordonnèrent de passer. Mais comment passer ? Il n'y a pas de pont ; on n'apercevait pas un seul bateau. Le fleuve est très large en cet endroit. Les malheureux, poussés par les Cosaques, et puis contents peut-être de sortir d'un pays qui ne leur offrait plus aucune sécurité, entrèrent dans l'eau. Elle est peu profonde. Ils croyaient avoir pied et aborder l'autre rive, la rive libératrice. L'eau leur vint d'abord au genou : ils continuèrent d'avancer ; puis à la ceinture : ils hésitèrent. En se retournant, ils virent leurs camarades qui les suivaient, et, au bord du fleuve, les silhouettes des Cosaques qui veillaient, dressés sur leurs petits chevaux piaffants. Ce spectacle n'était pas fait pour les attirer. Ils se remirent en route.

Cependant la petite église de Verknié, l'église dédiée à l'archange Michel, dominait la scène sur la rive, prêchant de toutes ses coupoles : « Aimez-vous les uns les autres ! »

Quoique les eaux soient basses en été, le lit de l'Amour est crevassé de nombreux trous très creux. Ceux qui les rencontraient perdaient pied, tombaient, barbotaient un instant. Un coup de talon les remontait à la surface. Ils reparaissaient,

aveuglés, haletants, pris de suffocation ; ils se débattaient, puis replongeaient. Leurs mains qu'ils élevaient au-dessus de leurs têtes s'agitaient, cherchaient pour se cramponner à quelque chose, ils ne savaient à quoi. Mais elles n'étreignaient rien que le vide. Si par hasard elles s'agrippaient au bras ou à la ceinture d'un voisin, celui ci frappait brutalement, faisait lâcher prise, car la morsure de la mort anéantissait l'idée de dévouement, et chacun ne songeait qu'à sa propre défense. Alors pour ceux qui avaient coulé c'était la fin. Ils roulaient entraînés, embarrassant les jambes de ceux qui étaient en aval.

La plupart arrivèrent jusqu'au milieu du fleuve. Mais l'eau les envahissait, leur gagnant les aisselles, puis le cou, et le courant devenait fort. Quelques-uns, qui savaient nager, ôtèrent leur robe et passèrent. Les autres, presque tous, qui ne savaient point, revenaient, allaient à droite, à gauche, cherchant un gué, n'en trouvaient pas. Alors en retournant ils se heurtaient aux nouveaux arrivants, qui de loin n'avaient pas vu et qui espéraient encore pouvoir passer. Le désir de se renseigner arrêtait ces derniers. On s'expliquait. Les plus vigoureux, les plus confiants continuèrent. Les plus nombreux essayèrent de regagner la rive russe, d'où ils étaient partis. L'affolement leur suggéra une idée étrange, invraisemblable, presque comique à force de naïveté :

ils se mirent à supplier les Cosaques, à implorer d'eux la pitité. Ceux-ci, qui ne sont pas tendres par nature, demeurèrent d'autant plus insensibles qu'ils avaient un ordre.

Or, tous ces Chinois avaient pris sur eux ce qu'ils possédaient d'argent ; on comptait dans ce troupeau de condamnés beaucoup de marchands qui emportaient leurs roubles, quelquefois des milliers de roubles, car plusieurs étaient très riches. Ils offrirent aux Cosaques d'abord une partie de ce qu'ils tenaient précieusement caché, puis davantage, puis le tout; en échange ils ne demandaient que la vie sauve. Les Cosaques acceptèrent l'argent, puis, mis en goût, ils se mirent à dépouiller méthodiquement tous les Chinois. Cela leur paraissait monstrueux que ces richesses allassent se perdre inutilement dans le fleuve. Alors, après les avoir dûment dévalisés, ils poussèrent ces gens sans armes qui résistaient au moins par leur inertie. C était encore trop de cette défense passive : pour les mieux empêtrer, et puis parce que la chose était plus drôle, — l'ivresse du meurtre les excitant, — ils attachèrent ces misérables par leurs nattes en groupes de quatre ou cinq, et, du poitrail de leurs chevaux, ils les chassèrent devant eux jusque dans l'eau. Et les Chinois, entraînés dans la mort, poussaient des malédictions que le flot leur rentrait dans la gorge. Sauf une centaine tous se noyèrent, tous les

quatre mille furent engloutis par l'eau silencieuse.

Et les gens de Blagovestchensk, n'étant pas avertis, s'étonnèrent, un peu plus tard, de voir passer ces cadavres de Chinois, qui remontaient peu à peu tout gonflés à la surface, qui s'accrochaient çà et là aux bancs de sable, aux pierres de la rive, et où les bateaux à vapeur embarrassaient les aubes de leurs roues. L'Amour entraîna tout jusqu'à son embouchure, et pendant des mois, les chairs décomposées furent charriées à des centaines de kilomètres jusqu'à Nicolaïevsk dans la Manche de Tartarie.

Un Russe, devant qui j'exprimais mon horreur de cette répugnante tuerie, me dit :

— Si nous ne les avions pas noyés, ils nous auraient incendiés. Nous nous sommes défendus; nous avons pris les devants, voilà tout.

Un autre, qui savait son histoire, me dit encore :

— Vous rappelez-vous un épisode de la campagne de Syrie ? Votre Bonaparte était encombré de trois mille prisonniers turcs : il les fit noyer tous dans la Méditerranée, quoique ce fussent des gens désarmés, sans défense. On montre encore l'endroit, à Jaffa. Nous avons imité Bonaparte, sans y penser. Vous dites toujours que nous sommes peu civilisés, que nous retardons sur vous d'au moins deux siècles ; c'est une exagération :

cent ans seulement se sont écoulés entre votre noyade et la nôtre. Et puis, dans le premier cas, les victimes étaient des Turcs, dans le second des Chinois : l'homme n'est jamais si cruel qu'envers des gens d'une autre race que la sienne, ou bien envers ses propres compatriotes.

Et il ajoutait :

— D'ailleurs nous sommes punis. Nos jardiniers chinois étant morts, nous n'avons pas de légumes cette année, car nous ne savons pas les faire pousser nous-mêmes. C'est pourquoi nous ne vous offrons pas de petits pois. Il est revenu à Blagovestchensk beaucoup de Chinois, que nous noierons peut-être un jour, si les circonstances nous y amènent : ils le savent et ne nous en servent pas moins bien. Mais ils n'ont pas encore eu le temps de faire reprendre la culture maraîchère.

Quant au Chinois que je voyais dans le salon, M. Gay, qui était un de ses amis, l'avait caché jusqu'à la fin du drame et sauvé. Pour ne pas se faire remarquer de loin, lors de ses premières sorties, le malheureux avait coupé sa natte et pris des vêtements européens.

Voici maintenant pourquoi il faut corriger les atlas. Les villes d'Aïgoun et de Zakhaline n'existent plus. Les Russes les ont entièrement détruites. En partant, j'ai aperçu, du pont de mon bateau, quelques pans de mur : c'est tout ce qui en reste.

Enfin, je dois dire l'épilogue. L'odieuse noyade fut connue en Europe, dans son ensemble, sinon dans ses détails, et elle y parut au moins inutile. Le gouvernement russe, sollicité, fit faire une enquête. Et vous allez voir que les enquêtes de Sibérie sont comme celles de chez nous. Celle-ci révéla que la faute incombait à un sous-officier de Cosaques qui avait mal compris les ordres du gouverneur. En effet, le gouverneur avait dit : « Faites-leur passer le fleuve. » Il n'avait pas dit : « Noyez-les. » A la vérité, ponts et bateaux manquaient. Mais on aurait peut-être pu trouver un autre moyen de passage, je ne sais pas lequel par exemple. Bref, le sous-officier coupable fut recherché. On lui aurait peut-être infligé un blâme. Mais le hasard avait voulu qu'il eût péri pendant la guerre.

*
* *

Un autre Français de Blagovestchensk — il y en a bien quatre en tout — M. Eugène Ninaud, a eu l'art d'y faire fortune. M. Eugène Ninaud, originaire d'Aubusson, était dessinateur sur papier peint. Son humeur aventureuse l'amena en Sibérie, il y a trente-cinq ans. C'était un vaillant. Il parcourut la Mongolie, la Mandchourie, la Chine, essayant tant bien que mal de petits métiers que l'on peut tenter lorsque l'on ne possède pas de capitaux. L'industrie qui paraît lui avoir

le mieux réussi est celle de la pêche. L'Amour est un fleuve extrêmement poissonneux. Les indigènes y prennent des esturgeons énormes dont le ventre renferme quelquefois jusqu'à deux cents livres de caviar ; ils y prennent aussi des kalongs plus gros encore.

L'esturgeon se pêche d'une façon assez singulière. On met sur le fleuve un gros flotteur fait avec des copeaux de tremble et muni d'une ficelle que termine un fort hameçon. La bête vient non pas mordre l'appât, puisqu'il n'y en a point, mais jouer avec le flotteur; elle sautille, tourne autour, si bien qu'elle finit par s'entrer l'hameçon dans les chairs. On la prend facilement alors; elle périt victime, non pas de son appétit comme les autres poissons, mais de ses ébattements.

Quant au kalong, les indigènes s'en emparent à l'aide d'un harpon. Ils montent dans une barque et lancent leur arme sur le poisson qu'ils savent apercevoir sous l'eau, même à une grande profondeur, avec une acuité de vision extraordinaire. Souvent l'animal est si fort qu'il est impossible à un ou deux hommes de l'amarrer au rivage ; il ferait chavirer la barque. Alors le pêcheur lâche la corde qui tient le harpon et qui se termine à l'autre extrémité par une vessie flottante. Le kalong s'enfuit, le harpon au flanc, mais sans qu'on puisse perdre sa trace grâce à la vessie.

Alors le pêcheur fait du bruit, court au village voisin, appelle, rassemble une douzaine de paysans et, avec leur concours, finit par se rendre maître de sa proie.

Chaque année, du 15 avril au 15 septembre, les saumons du Kamtchatka remontent l'Amour, et ils y viennent en troupes tellement denses que les barques ont peine à se frayer un chemin dans le fleuve et que la rame ne peut y enfoncer. Le général Tchitchagof, gouverneur de Vladivostok, m'a raconté qu'il avait vu souvent les saumons ainsi bouleversés par le passage des pêcheurs, sauter de peur dans les bateaux. Ils se pêchent eux-mêmes. Une fois qu'il faisait une promenade, en la saison, sur l'Amour, avec un grand-duc, un poisson, en bondissant, a fait tomber dans l'eau le chapeau de Son Altesse, tout étonnée de ce salut forcé.

C'est véritablement une pêche évangélique, me disait le général.

M. Ninaud en a largement profité : il a pêché des saumons, il les a fumés et conservés, et c'est principalement dans cette modeste industrie qu'il s'est enrichi. D'ailleurs, la région du Kamtchatka est, paraît-il, si prodigieusement poissonneuse qu'on pourrait y réaliser des fortunes énormes.

Ayant gagné l'aisance, M. Ninaud a voulu revoir sa patrie. Il y est revenu plusieurs fois et



Les approvisionnements de bois au bord de l'Amour.

a même tenté de s'y établir ; mais la rigueur de l'hiver l'a empêché de se fixer à Paris, où il a passé six mois l'année dernière.

— Que voulez vous, me disait-il, j'aime bien votre Paris, mais on y gèle. J'avais loué un appartement rue de Rennes. Mon petit-fils, — avec une fille c'est tout ce qui me reste de huit enfants, — mon petit-fils, qui ne sait pas un mot de français, commençait d'apprendre notre langue ; il allait à l'école ; on le conduisait au Luxembourg, c'était très gentil. Mais, l'hiver venu, dès que le thermomètre descendait à quatre ou cinq degrés, il nous était impossible de nous chauffer avec vos cheminées. Entretenir du feu dans quatre ou cinq pièces, c'est difficile ; passer d'une pièce chaude dans une pièce froide, comme vous faites, c'est dangereux. Nous grelottions auprès d'une petite grille pleine de houille. A deux mètres de distance du foyer on avait l'onglée.

« Je suis revenu ici avec ma famille pour trouver de bons hivers secs, des hivers où il fait cinquante degrés centigrades au-dessous de zéro et où l'on a bien chaud, car on vit dans des serres Les maisons sont chauffées du haut en bas. On y circule à l'aise en costume léger. Faut-il sortir, faire une visite ? On s'enveloppe d'une pelisse durant le trajet, et, aussitôt arrivé dans un magasin ou dans une maison amie, on retrouve une bonne étuve d'une voluptueuse chaleur. Et puis savez-

vous qu'à Paris ce saumon fumé, que j'adore, vaut dix ou douze francs la livre ? Encore faut-il faire une lieue pour en trouver dans un magasin spécial. Ici je m'en régale chaque matin à mon déjeuner, et cela me coûte six kopeks. Voulez-vous que je vive sans saumon fumé ? »

Ce langage ne me surprit pas. Je sais combien s'enracinent fortement à la longue les habitudes chez les hommes transportés à l'étranger. Ils se métamorphosent comme les plantes que l'on change de climat et, de retour dans leur propre pays, ils ne s'y sentent plus chez eux. J'ai entendu des Français accoutumés aux pays chauds, à l'Égypte, par exemple, soutenir presque sans plaisanter ce paradoxe qu'on ne souffre de la chaleur qu'à Paris. N'allons donc plus à Nice et à Cannes chercher des hivers cléments : la neige nous y aveugle, le vent y fait rage. Dédaignons pendant l'été la fraîcheur des glaciers sur les montagnes. Bientôt la mode viendra de passer le mois de décembre en Sibérie et le mois d'août au Caire.

Il n'y avait pas de bateau régulier à Blagovestchensk lors de mon passage. Je dus encore louer un vapeur, un grand cette fois, capable de bien se comporter et d'atteindre une vitesse suffisante sur un large fleuve comme l'Amour. Le *Pouchkine* me rendit ce service. La navigation est difficile et ralentie par la nécessité de prendre certaines

précautions indispensables. D'abord, il faut sonder pour éviter les ensablements et n'avancer dans les endroits dangereux qu'avec circonspection. De plus, l'obligation de renouveler la provision de bois pour alimenter le foyer exige chaque fois plus d'une heure. Ce travail, qui se fait le soir, c'est-à dire au moment où, la marche étant forcément ralentie, le temps est moins précieux, ce travail est fort curieux dans sa simplicité.

Les forêts descendent en talus abrupts jusqu'au bord de l'eau. On n'a donc pas la peine d'amener le bois de bien loin ; il n'y a que celle d'abattre les arbres et de les scier sur place. Les bûches rangées en tas réguliers sont étagées sur les pentes de distance en distance. Les riverains, terrés dans des huttes très misérables à demi enfouies. sous le sol, guettent accroupis autour d'un petit âtre où ils préparent le thé.

Aussitôt que le navire s'arrête devant eux, ils se lèvent, s'approchent, l'aident à fixer ses amarres, à poser la planche de communication. Puis les coolies demi-nus quittent le bord et, à la lueur des torches qui brillent dans la nuit, ils grimpent, spectres légers, la déclivité du coteau et se glissent en suivant les sentiers parmi les pins dont les silhouettes hérissées, tirées un instant de l'ombre, s'illuminent soudain et s'éteignent sur leur passage, semblables eux aussi à des fantômes.

Les bûches sont alors disposées transversale-

ment sur deux longues perches parallèles que les coolies, groupés deux par deux, tiennent horizontalement dans leurs mains et qu'ils supportent en outre à l'aide de sangles passées autour de leur cou en manière de bretelles. Ils reviennent alors avec leur fardeau et descendent, spectres lourds et engourdis, martelant la terre d'un pas sourd, tandis qu'un souffle rauque s'échappe de leur poitrine. Les voilà de nouveau sur la planche, puis sur le pont, puis devant la soute : d'un seul coup ils y précipitent le bois, qui tombe en cascade avec un bruit de tonnerre.

Je me suis arrêté bien souvent le soir à regarder ce spectacle pourtant fort mince. Ces braves gens aux airs de démons, tout uniment porteurs d'utiles bûches, semblaient accomplir quelque besogne fantastique et terrible. J'étais amusé précisément par ce contraste. Et puis, perdu au fond de la Mandchourie, on comprendra que je ne pouvais guère me montrer exigeant sur la nature de mes distractions.

Quelquefois ces misérables bûcherons chinois qui végètent au bord de l'eau, ont des préoccupations tout autres qu'on ne pourrait supposer et bien supérieures à celles qu'on attendrait d'eux. On en rencontre qui se réunissent et se cotisent pour appeler de fort loin un professeur qui fera l'éducation de leurs enfants, les élèvera dans l'antique doctrine de Confucius et les mettra en



Vue de Khabarovsk.

état de concourir pour les différents grades du mandarinat.

Il y avait notamment sur la rive mandchourienne, dans un endroit isolé, une humble maison couverte de chaume qui était à la fois une habitation et une école. Couverte de chaume...! Cette seule observation précise la nature du pays; elle montre qu'il est agricole et qu'on y récolte des céréales. J'ai déjà noté qu'il n'y avait pas de chaume depuis Tchéliabinsk : on en retrouve sur l'Amour entre Blagovestchensk et Khabarovsk.

Donc cette maison était habitée par un vieux pédagogue chinois très grand, très maigre, très myope, dont les tout petits yeux s'embusquaient derrière des verres de lunettes immenses qui lui mangeaient la moitié du front et la moitié des joues. Ses élèves, au nombre de quatre, étaient des garçonnets d'une douzaine d'années, de mine éveillée, qui regardaient avec éblouissement les lunettes du magister. Celui-ci, très grave, allait et venait dans la petite pièce que chauffait le large poêle traditionnel ; un long divan en garnissait entièrement les murs, et sous ce divan passait la cheminée du poêle dont la fumée donnait toute sa chaleur avant de s'échapper dans l'air.

Au-dessus de ce siège, les parois étaient tapissées du haut en bas de livres posés sur des

rayons. Il y en avait de toutes les dimensions, et notamment des albums qui contenaient de très nombreuses plantes séchées. Non seulement le pédagogue enseignait le fond de toutes les connaissances chinoises, c'est-à-dire la philosophie de Confucius avec ses innombrables commentaires, mais encore il pratiquait et vulgarisait la médecine. Or, la médecine chinoise, qui n'est peut-être pas beaucoup plus obscure que la nôtre, repose presque tout entière sur l'emploi des plantes, et ces herbiers magiques renfermaient la santé du Céleste Empire.

On demandera de quelle utilité pouvaient bien être Confucius escorté de ses commentateurs et la connaissance des herbes médicinales pour des fils de bûcherons, appelés selon toute vraisemblance à scier des arbres le long de l'Amour. Mais d'abord rien ne prouve que telle devait être la destinée de ces gamins.

La Chine est un pays essentiellement démocratique. S'il fait le très pénible effort d'apprendre quelques milliers de caractères d'écriture, s'il arrive à bien posséder les saintes maximes et leurs gloses, s'il subit avec succès ses examens à n'importe quel âge, fût-ce à soixante-dix ans, le dernier des coolies peut devenir mandarin à bouton de cristal ou de corail. Alors, suivant les coutumes chinoises, on lui confiera le gouvernement d'une province ou le commandement d'une armée.

Et ainsi ces enfants de l'Amour, élevés par le vieux aux grandes lunettes qui leur enseignait avec tant de confiance les antiques doctrines et la connaissance des plantes, pourraient un jour avoir à conduire des troupes et se faire battre sur les champs de bataille, tout comme les grands généraux d'Europe.

*
* *

La plus belle partie du cours de l'Amour est celle où le fleuve, puissant et fier, se fraye victorieusement un passage à travers la chaîne des monts Khingan. Pas plus que l'Oural, pas plus que les Iablonovyi, les monts Khingan ne sont très élevés, mais leurs formes et leurs emplacements varient à l'infini, et, ce qui ajoute à leur magnificence, ils viennent mirer leurs sommets chevelus dans l'onde dont le tremblotement incessant fait vaciller leur image.

Il y en a qui se dressent en cône et dont la tournure svelte a quelque chose d'aristocratique. D'autres sont lourds et tassés à la manière des bouddhas accroupis. Quelques-uns s'allongent et se tordent avec des silhouettes de monstres revêtus d'une épaisse toison de forêts. Plusieurs sont si près qu'on en perçoit tous les détails, leurs bosses, leurs pics, leurs anfractuosités, et qu'on croirait les toucher avec la main. Le flot s'arrête et se

partage devant d'autres qui sont venus sans gêne se camper au milieu de son lit. On en devine au loin qui dérobent leur profil dans la brume avec des airs renfrognés. Et tous semblent vexés de ne pouvoir retenir le fleuve qui file légèrement.

CHAPITRE VII

LA RÉGION MARITIME

Khabarovsk. — A la gare. — Jeunes actrices. — La mer! — Le général Tchitchagof. — Inquiétude. — Vladivostok. — Première rencontre de Japonaise. — Théâtre. — Chapeaux de femmes. — La rade. — Le départ du *Kerson*. — L'armée russe, son caractère, sa force. — La kilométrite. — Un peuple maintenu mineur. — Les Chinois. — Paix et travail. — Elévation et terre à terre. — Notre tribut à la Chine. — Le Chinois en face du Russe.

Après avoir traversé encore des forêts, puis des clairières dentelées de fines fougères et embaumées de pivoines simples aux larges pétales blancs, j'arrivai enfin à Kkabarovsk le lundi 24 juin vers le soir, heureux de quitter cette laborieuse et inquiétante navigation qui n'avait pas duré moins de onze jours.

Cette petite ville est la plus pittoresquement située et la plus accidentée que j'aie vue en Sibérie. Le plateau qu'elle occupe est escarpé et domine les eaux du haut d'une falaise abrupte. Le fleuve

accourt droit sur elle comme s'il voulait l'enlever avec ses maisons, son église, ses arbres; puis parvenu au pied du rocher, il tourne brusquement sur la gauche et descend vers le nord. Au même moment arrive de droite le gros cours d'eau de l'Oussouri qui se précipite des montagnes du sud et qui se joint à l'Amour. Ainsi Khabarovsk est édifiée sur une portion de terre presque entièrement entourée par les eaux, et, comme de plus elle s'échelonne sur trois collines qui enchevêtrent leurs pentes inégales, l'aspect en est des plus mouvementés et des plus imprévus.

Depuis quarante-trois ans que le conquérant de l'Amour, le comte Mouravief Amourski, l'a fondée, son développement a été assez rapide, mais, comme toute la Sibérie, et plus encore que Blagovestchensk, elle souffre d'un mal assez difficile à guérir, je veux dire le manque de femmes. Il ne s'y trouve, en effet, qu'une femme pour quatre hommes. Aussi la population n'y croît-elle guère que par l'immigration. Or parmi les nouveaux venus qui y tentent la fortune, on compte naturellement peu de femmes, surtout quand ces chercheurs d'aventures sont des Chinois qui n'en amènent jamais.

Et ainsi, comme les nombres d'habitants des deux sexes s'équilibrent sensiblement sur le globe, il arrive qu'il y a, en certains endroits, une quantité considérable de veufs isolés et ailleurs

autant de veuves non moins abandonnées, tous et toutes se regrettant peut-être et s'appelant, mais ne réussissant pas à se joindre, tant sont dures les exigences de la vie.

Lorsqu'il a plu dans Khabarovsk, et c'était le cas, il faut beaucoup d'intrépidité pour y circuler. Je ne conçois pas qu'on se prive d'échasses pour traverser les rues. Elles sont pleines d'une boue noire, épaisse, gluante, où la jambe enfonce jusqu'au genou ; c'est grand miracle de ne pas s'y enliser. Les habitants se servent de fiacres déchirés, demi-brisés, que tire un cheval attelé avec des ficelles ; si un renfort est nécessaire à cause de la résistance des boues, on attache de biais un deuxième cheval à côté du premier. Ces véhicules, conduits par un Chinois aussi étique que ses deux rosses, avancent à la manière des crabes, tandis que le malheureux voyageur fait des sauts effroyables, qui menacent de le jeter à tout moment dans le cloaque.

Quant aux hôtels, l'aspect des chambres en est si repoussant qu'on hésite avec terreur entre le marais du dehors et les galetas du dedans. Les murs sont tout balafrés de taches immondes. Des brèches et des fêlures mal rafistolées déshonorent ce qu'il peut y avoir de service à toilette. Le plancher est presque aussi sale que la rue. Les chaises et les tables prennent un petit air entendu en se regardant et semblent très bien se rappeler

à la suite de quelles batailles elles n'ont plus chacune que trois pieds. Pour le lit, c'est un mélange extraordinaire de bosses et de renfoncements : figurez-vous une toile jetée sur les dos d'un troupeau de chameaux.

A l'aube je me rendis au chemin de fer, qui devait enfin me conduire à l'extrémité du continent asiatique. La gare était fort animée. L'élément chinois y dominait comme dans toute la contrée. J'y remarquai aussi nombre de Coréens, autres hommes de race jaune, reconnaissables à leur barbe noire qui s'allonge en poils raides et à leurs vêtements blancs.

Les deux derniers jours furent peut-être les plus séduisants au point de vue de la nature. La région oussourienne est pleine de fraîcheur, verte, bien arrosée. La forêt, coupée de vallons et de coteaux, est interrompue par des pâturages où rient les plus belles des fleurs, pivoines blanches, lis roses, orchidées des formes les plus variées. Je n'ai pu distinguer les essences des arbres, mais elles sont nombreuses et m'ont délivré du noir sapin et du pâle bouleau qui m'obsédaient depuis un mois.

J'appris là que la ville de Vladivostok, où j'allais, possède un théâtre, et j'eus le plaisir de rencontrer trois jeunes actrices qui s'y rendaient, une brune et deux blondes.

On m'expliqua qu'elles venaient de Moscou d'où

elles étaient parties trois mois auparavant, qu'elles s'étaient arrêtées au gré des circonstances pour chanter dans les cafés-concerts des différentes villes, Omsk, Stretensk, Blagovestchensk, et que, n'ayant point trouvé de compagnons qui voulussent faire d'un trait un si long voyage, elles s'accommodaient gentiment des relais avec une bonne grâce pleine d'impartialité. Je me rappelai la petite blonde qui était descendue à Irkoutsk, et je fus heureux d'apprendre qu'à travers la Sibérie, sur les trains, sur les bateaux, même dans les endroits les plus reculés, on trouve à se distraire en faisant un peu de musique, pourvu qu'on ne soit pas possédé par le funeste démon des records.

*
* *

La mer ! J'avais encore quelques heures à passer dans le train, mon dernier train en Sibérie, lorsque j'aperçus la mer ! Elle était calme, un peu grise peut-être, et couverte d'un ciel trop bas. Mais, quelle qu'elle pût être, elle me parut admirable et me causa une satisfaction infinie. Un souvenir classique, que j'aurais cru bien enfoui au plus profond de ma mémoire, se mit à y sautiller le plus gaiement du monde : je compris l'enthousiasme des Grecs lorsqu'ils virent la mer après avoir erré, à l'aventure, en Asie Mineure, à

la recherche de leur patrie. Il m'avait fallu vingt-huit jours pour arriver de Paris jusqu'au bord de l'océan Pacifique ; dix fois j'avais cru n'y jamais arriver à temps, et je m'y trouvais, le 26 juin, ayant encore neuf jours devant moi pour me rendre à Yokohama, où ma présence était indispensable le 5 juillet. Je n'avais plus qu'à traverser la mer du Japon, ce qui ne demande pas plus de deux jours, et mon voyage se ferait désormais facilement, sans inquiétude. Voilà pourquoi le Pacifique me parut splendide.

J'appris en ce moment que le général Tchitchagof, gouverneur de Vladivostok, venait de monter dans le train. Aussitôt je me présentai à lui.

— Je vous attendais ces jours-ci, me dit-il, et j'aurais été désolé qu'une courte absence que j'ai dû faire m'empêchât de vous rencontrer. Il y a eu dans ces parages de terribles inondations ; un affluent de l'Oussouri a débordé; trois villages ont été emportés. Naturellement je suis allé présider à la distribution des premiers secours.

Le général Tchitchagof est un homme grand, très robuste, aux manières élégantes, tout à fait imprégné de notre civilisation occidentale : il a été pendant six ans attaché militaire à Bruxelles. J'abordai tout de suite le sujet qui me tenait aux entrailles et je lui demandai la confirmation d'un renseignement qu'on m'avait donné à Saint-



La station de Khabarovsk.

Pétersbourg sur un élément essentiel de mon voyage : est-ce que le *Vladimir*, un bateau de la Flotte Volontaire Russe, allant à Odessa, n'appareillait pas le lendemain pour Nagasaki ?

— Mais non, me répondit-il avec beaucoup de tranquillité ; le *Vladimir* n'est pas dans le port, et je ne sais même pas quand on l'attend. D'ailleurs, ne vous mettez pas en peine ; il y a un transport de guerre, le *Kerson*, qui va partir pour Port-Arthur, où il emmène des troupes, et je m'arrangerai pour vous y faire monter : comptez sur moi.

Je remerciai vivement le général, mais je lui fis observer que je n'allais pas à Port-Arthur. Il me répondit que, après avoir déposé les troupes dans cette ville, le *Kerson*, en revenant, s'arrêterait à Nagasaki.

— C'est l'affaire d'une douzaine de jours, ajouta-t-il. Vous y serez vers le 7 ou le 8 juillet.

Je pensai défaillir, comme à Stretensk. Le Pacifique, que j'apercevais de temps à autre à travers les arbres des collines, me parut petit, sombre et laid. Sa vue ne me causa plus aucune joie. Les Grecs et Xénophon ne furent plus à mes yeux que des imbéciles et des imposteurs. Voilà comment les points de vue changent les choses en un instant.

On m'avait dit que les communications étaient très fréquentes entre le Japon et Vladivostok et que je trouverais facilement un bateau de pas-

sage. Tout cela était vrai autrefois. Mais, depuis le premier janvier, les Russes ayant élevé leurs tarifs de douane d'une manière exorbitante, les relations commerciales entre les deux pays ont beaucoup diminué, et les traversées, qui étaient presque quotidiennes, sont devenues exceptionnelles. Je songeai à utiliser quelque barque de pêche, quelque hardi harponneur de baleines qui, sans doute, me ferait passser la mer du Japon en cinq ou six jours, si le temps n'était pas trop mauvais.

J'en étais là de mes projets, lorsque nous descendîmes à Vladivostok. Le général Tchitchagof me remit aussitôt entre les mains d'un homme fort aimable et très renseigné, M. Egermann, capitaine du port de commerce. Ce fut par lui que j'appris le prochain départ pour le Japon d'un navire anglais, le *Glenogle*. Le gouverneur ne m'avait pas parlé de ce bateau parce qu'il le croyait parti depuis la veille, pendant son absence. Mais il avait plu avec violence plusieurs jours de suite, et cette pluie m'avait servi ; voici comment : le *Glenogle* apportait à Vladivostok des farines d'Amérique. Le mauvais temps avait empêché qu'on débarquât les sacs, sans quoi ces marchandises délicates eussent été avariées. D'où un retard dont je profitais. C'est peut-être la meilleure chance de mon voyage. Un exemple en fera comprendre l'importance : M. Robert Lebaudy, qui

me précédait de quelques jours, était resté toute une semaine à Vladivostok sans pouvoir trouver un navire : il n'avait fini par traverser que grâce au commandant du vaisseau de guerre français le *Guerchin*, qui avait eu l'obligeance de le prendre à son bord.

J'employai les quelques heures dont je disposais à visiter Vladivostok. La côte où se dresse cette ville toute neuve n'a été divulguée qu'il y a une cinquantaine d'années. C'est la corvette française *la Capricieuse* qui l'a découverte en 1852 dans un voyage d'exploration, et qui l'a révélée à l'Europe. On apprit qu'il y avait là une baie et un beau port naturel. Il n'en fallait pas davantage pour exciter la formidable cupidité des Russes. Tout ce qui est Asie leur appartient par destination. De Pétersbourg ils étendirent leur bras gigantesque qui s'allongeait déjà jusqu'à la Chilka, et d'un coup empoignant cette proie connue seulement de la veille, ils achevèrent sur ce point l'étreinte dn vieux continent.

La ville commença bientôt à s'élever. Elle est forte déjà et menaçante. Ce n'est pas en vain que sur le socle du monument de Névelsky, un des héros de la Sibérie, on a gravé ces fières paroles de Nicolas Ier :

— Là où l'étendard russe a été une fois arboré, il ne doit plus en descendre !

Les personnes capables de croire que les Russes

évacueront la Mandchourie, dont ils n'ont pas annoncé officiellement l'annexion, feront bien de méditer ces mots.

C'est au mois de mai 1891 que Nicolas II, alors tsarévitch, inaugura à Vladivostok les travaux de ce chemin de fer transsibérien qui s'achève aujourd'hui. Comme la nature primitive des Russes a besoin plus que la nôtre de démonstrations extérieures et de signes matériels et visibles, le tsarévitch prit une pelle et remplit de terre une brouette qu'il roula sur le chantier en grande cérémonie. Puis la première pierre du bâtiment de la gare fut également posée par lui avec un simulacre aussi précis.

La ville de Vladivostok est la plus importante que j'aie rencontrée depuis Irkoutsk. Nombre de ses maisons sont en briques. Les magasins abondamment fournis de marchandises, surtout de pacotille allemande, n'y sont pas rares. Et puis, luxe suprême, on y voit une rue pavée : c'est peut-être la seule de toute la Sibérie.

Les habitants sont au nombre de trente mille environ, parmi lesquels on ne compte pas cinq mille femmes ; c'est-à-dire qu'il n'y en a pas une pour cinq hommes. A mesure que l'on s'éloigne, la population féminine va diminuant. Cette pénurie est commune à tous les pays d'immigration : elle sévit, mais avec moins d'intensité, dans l'ouest de l'Amérique. La femme, plus séden-

taire que l'homme, s'expatrie moins volontiers.

Si la ville est pleine de Chinois, comme d'ailleurs toute la contrée, en revanche, on ne voit point de Chinoises. La Chinoise ne sort presque jamais de son pays. Les femmes que l'on rencontre par les rues sont presque toutes des Japonaises, des petites Japonaises qui vont trottinant, leur parapluie à la main, et souriant à tout le monde. La Japonaise, aimable, facile, bonne fille, est la grande marchande d'amour de tout l'Extrême-Orient. On la préfère à la Chinoise, qui passe pour avoir de la morgue, d'autres diront peut-être de la vertu.

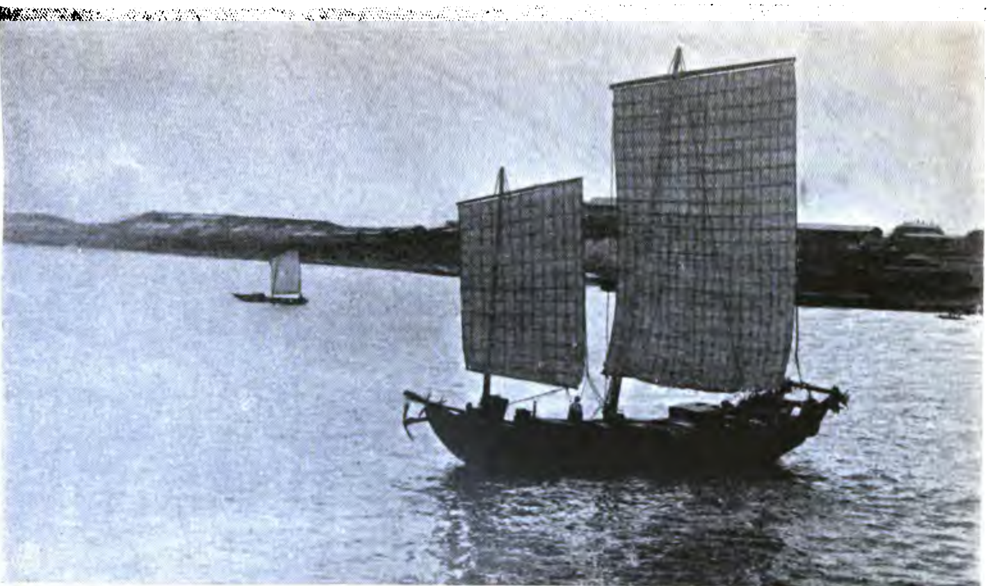
J'ai pu aller faire un tour au théâtre. On y représentait des danses mêlées de chants. Les acteurs portaient ces beaux vêtements brodés aux couleurs brillantes, tels qu'on en voyait jadis dans les fêtes russes, et qui ont malheureusement disparu comme tous les costumes nationaux, du moins chez les peuples de civilisation européenne. Les étoffes, loin d'être fanées, avaient de l'éclat et de la fraîcheur. L'orchestre jouait avec entrain, sans trop de vulgarité. Le caractère des danses était extérieur plutôt qu'intime ; il m'a paru dépourvu de sensualité. Quant aux petites actrices que j'avais remarquées sur le transsibérien, leur mine délurée doit être fort à sa place au milieu de cette troupe trémoussante.

Ceux de nos compatriotes qui ont cherché for-

tune à Vladivostok sont fort rares, comme on pense. Il s'y trouve cependant un magasin français, un magasin de modes, tenu par Mme Chaffanjon, la femme de cet explorateur dont j'ai parlé, le chef de la mission qui avait amené M. Mangini à Blagovestchensk. Mme Chaffanjon, une Parisienne, est arrivée depuis l'an passé. Son commerce semblait marcher à merveille, lorsque l'élévation des tarifs, dont je disais un mot tout à l'heure, vint en compromettre le développement.

En effet, les Russes ont mis un droit d'entrée de vingt-deux roubles et demi, c'est-à-dire plus de soixante francs par livre, sur les chapeaux venant de l'étranger. Or, les élégantes de Vladivostok ne veulent pas d'autres chapeaux, paraît-il, que ceux qui portent certaines marques parisiennes. Je sais bien que quelques maisons allemandes passent pour fabriquer des chapeaux en Sibérie et pour y coller ensuite une étiquette avec une adresse de l'avenue de l'Opéra ou du boulevard Haussmann. Mais les connaisseuses ne s'y laissent pas tromper.

D'autre part, on m'a affirmé que nul n'a jamais pu faire un chapeau de femme pesant moins de quatre cents grammes, vu le poids des rubans, perles, fleurs et autres fanfreluches plus lourdes qu'on ne pense. Et ainsi le chapeau parisien à Vladivostok est hors de prix, comme on dit, et le



Barques dans le port de Vladivostok.

commerce s'en ressent douloureusement. Un irrévérencieux a proposé un moyen de diminuer le poids des chapeaux : ce serait de les peser après avoir mis préalablement les têtes dedans, sans trop distinguer les nationalités. Nous nous plaisons tous à dire que les têtes de femme sont très légères, si légères que la densité de l'ensemble se trouverait sensiblement diminuée. Je ne sais pas si l'on a pratiqué ce moyen.

Quant à M. Chaffanjon, il était à Port-Arthur où il s'applique à faire des livraisons de marchandises pour la construction de cette ville de Dalni que les Russes se flattent d'improviser au terminus transsibérien dans le golfe du Petchili. J'ai pu voir M. Antoine Perret, un de nos compatriotes, qui est l'associé de M. Chaffanjon et qui précisément arrivait de Dalni. La ville, toujours déserte, ou du moins habitée seulement par les ingénieurs et les ouvriers qui y travaillent, s'élève avec une grande rapidité. Il paraît que l'architecture en est des plus singulières; on cite notamment un certain style gothique modifié, qui est fort original.

La rade de Vladivostok est belle, vaste et profonde. Elle est bien abritée et s'étend au loin dans les terres en un long golfe, une sorte de fiord que l'on appelle un peu ambitieusement la Corne-d'Or. Des collines vertes l'entourent, qui servent à recevoir d'abord des maisons très gracieuse-

ment étagées sur les pentes et puis des fortifications que les Russes n'ont eu garde de négliger. Le port est fort animé ; des navires de guerre, des paquebots y sont toujours à l'ancre, immobiles dans leur grosse masse, tandis que, tout autour, allant de l'un à l'autre, voltigent constamment des petits sampans que conduit l'aviron agile des Chinois et de légères barques dont les voiles divisées en petits carrés semblent de près faites d'une étoffe de piqué blanc; de loin elles glissent gracieusement comme de grands cygnes aux ailes déployées.

Les Russes, très fiers de Vladivostok, aiment à le comparer à Brest. A la vérité, les passes sont moins formidables à Vladivostok ; il n'y a pas de goulet ; on y voit seulement quelques îlots qui, d'ailleurs, forment une défense sérieuse. De plus, Vladivostok est enfermé par les glaces au moins pendant quatre mois chaque année. Les bateaux brise-glace permettent de rompre cette ceinture et de gagner la mer libre ; mais ce n'en est pas moins une gêne considérable.

Le grand avantage que l'on ne peut dénier au port favori des Russes, c'est que la marée s'y fait à peine sentir, si bien que l'accès en est facile à toute heure. D'ailleurs, malgré ses mérites très réels, Vladivostok a désormais un rival menaçant dans Port-Arthur, qui est plus au sud, moins fermé par les glaces, et qui a cette su-

périorité de pouvoir drainer facilement les pro-



Un marchand de poissons à Vladivostok.

duits de la Chine. Il est possible que les deux ports grandissent dans le voisinage l'un de l'autre sans

trop se nuire et travaillent à jeter sur le Pacifique, vers l'Amérique, les marchandises de ces deux mondes immenses que sont la Chine et la Sibérie. Rien n'est au-dessus de l'ambition sans mesure des Russes.

Je pensais à cet avenir le lendemain sur le *Glenogle*, dans la rade, en regardant le *Kerson*, qui appareillait. Il emportait vers Port-Arthur des centaines de soldats russes destinés à en rejoindre d'autres dont la ville est déjà regorgeante. Et ils partaient, emplissant l'air du bruit de leurs chants guerriers, tandis que les petites barques qui venaient leur dire adieu tourbillonnaient à l'entour. Ils partaient, pauvres, légers, insouciants, désireux de combats, de butins, eux les terribles conquérants de notre époque, instruments dociles et farouches d'une volonté à laquelle ils se plient aveuglément, propagateurs inconscients d'une civilisation qui leur est presque étrangère.

Ils allaient satisfaire leur penchant et mener la vie d'indépendance relative et de rapine facile qui a diverti leurs camarades pendant la dernière campagne de Chine et que des officiers français m'ont contée.

Le Russe, sorte de Hun moderne, est dédaigneux du bien-être. Tente, sac, bidon, gamelle, ustensiles de n'importe quel genre, tout lui est inutile. Sa couverture qu'il porte roulée en sau-

toir, lui suffit pour aller au bout du monde, et il y va. Il se contente d'une nourriture grossière que tout autre dédaignerait. Pourvu qu'elle soit arrosée d'un verre de vodka, elle est bonne. La propreté ne le préoccupe aucunement. Comme pour les fauves, on est averti de loin du passage de sa personne mal odorante.

Léger comme il l'est et sans exigences, ses étapes sont d'une longueur remarquable et sa marche très rapide. Généralement privé de musique, il s'entraîne en chantant. Dans les expéditions faites en commun, nos pioupious, dont le sac est lourd, s'arrêtaient chaque heure quelques minutes pour souffler, et les Russes leur demandaient ironiquement : « Mais qui donc attendez-vous ainsi ? » Et ils allongeaient leurs grandes jambes, toujours chantant, laissant les nôtres en arrière.

A la vérité, les officiers russes n'ont pas ordinairement la culture des officiers français ou allemands, mais une grande instruction ne leur semble pas nécessaire. Elle paraît plutôt nuisible. On prétend en Russie que les hommes appelés à exercer le haut commandement ont seuls besoin de posséder de vastes connaissances. L'inférieur en grade doit être inférieur en savoir, sans quoi il sera porté à la critique et exécutera mal les ordres reçus. D'ailleurs les officiers d'état-major sont des hommes de valeur.

On a remarqué que le Russe, en campagne, a

mieux le sentiment du mien que celui du tien. L'ennemi lui semble très bon à piller, ce qui paraît légitime même à d'autres que lui.

A plus forte raison il est naturel, n'est-ce pas, de partager avec des amis et des alliés, car pourquoi aurait-on des alliés et des amis, sinon pour se servir d'eux? Ils sont d'ailleurs tout prêts à partager ce qu'ils possèdent. Le malheur est qu'ils ne possèdent rien, sinon leur vertu militaire.

Nos chevaux et même nos bagages avaient une tendance très marquée à s'égarer dans les rangs de nos excellents alliés. Quand on allait les chercher parmi eux, ils acceptaient volontiers une rétribution assez large pour le service qu'ils avaient rendu à nos officiers en gardant par-devers eux montures et équipements, obligeance d'autant plus méritoire que les équipements se trouvaient d'ordinaire démarqués, comme si une main malveillante avait voulu empêcher que leurs légitimes propriétaires les reconnussent.

Armée redoutable d'ailleurs, sinon par son organisation, du moins par sa masse et par la rusticité de ses soldats.

Tel est l'outil nécessaire, ou que le gouvernement russe croit nécessaire à l'accomplissement de son rêve, la conquête de l'Asie et le maintien de sa domination à l'intérieur. Ainsi l'exige le testament, réel ou supposé, de Pierre le Grand. Il faut

s'étendre, s'étendre au loin, s'étendre toujours ; il faut posséder de nouveaux kilomètres de terrains, et d'autres encore, sans se soucier de savoir si ceux qui les conquièrent et ceux qui les occupaient sont satisfaits. C'est une maladie spéciale que l'on a diagnostiquée, que l'on a spirituellement appelée la kilométrite et contre laquelle il n'existe pas encore de remède. Elle exige, par une contradiction singulière, que le peuple qui devient chaque jour plus puissant, reste en même temps enfant, pauvre et ignorant. Car, qui sait ? s'il pensait, s'il devenait un être capable de réfléchir et de discuter, peut-être ne chérirait-il pas son propre mal et se guérirait-il spontanément de la kilométrite.

Aussi, faut-il l'empêcher de s'émanciper. C'est pourquoi ses maîtres — ce sont eux qui se plaisent à le dire — l'enveloppent, l'entortillent, le submergent dans la pratique d'une religion à laquelle eux-mêmes ne croient pas. C'est pourquoi ils s'appliquent à dégrader ces pauvres gens, ils abaissent leur niveau intellectuel, ils en font des fétichistes adorateurs d'images, qui se prosternent devant des idoles et baisent dévotement les lèvres froides des Vierges et des Saints, dont les cadres ou les pierreries enrichissent les icônes. Et quand on interroge ces êtres supérieurs, ces dirigeants, qui souvent sont des hommes très cultivés et d'esprit distingué, ils répondent :

« Nous laissons nos moujiks dans un état primitif d'imbécillité pour qu'ils soient grands comme peuple et que la Russie soit puissante. » Il arrive souvent que l'on confond son intérêt propre avec l'intérêt général ; aussi les dirigeants n'ajoutent jamais :

« C'est aussi pour que nous conservions nos privilèges, nos grades, nos traitements et l'air de supériorité qui nous juche sur des échasses. »

Et les formidables conquérants avancent toujours, prenant possession de terres dont ils font peu de chose à la vérité, mais dont ils se réservent l'exploitation, et qui sont appelées peut-être à un avenir brillant. Il faut bien le dire, cette Sibérie que je viens de traverser n'est pas le pays que l'on se figure d'ordinaire d'après son terrible renom. De loin nous la voyons toujours sous son manteau de glace. Ce que nous nous représentons, c'est le lieu physiquement et moralement horrible, c'est l'abominable prison des indépendants, c'est le glacial cimetière de la pensée libre.

La Sibérie est aussi autre chose. C'est un beau pays, du moins en été. Elle étonne par l'éclat de ses fleurs et la force de sa végétation. On sait aussi qu'elle renferme en son sein d'abondantes richesses non encore exploitées. La pêche et la chasse y sont abondantes. L'élevage y deviendra extrêmement fructueux. Quand les forêts seront

défrichées, il y poussera des moissons de froment capables de nourrir des peuples nombreux Enfin des mines, surtout des mines d'or, jusqu'ici insuffisamment exploitées, excitent les plus ardentes convoitises.

Actuellement, même de cette belle Sibérie d'été, il se dégage l'impression d'une infinie solitude. Steppe, forêt, montagne, lac, fleuve, tout est abandon, tout est désert. Certes il s'y trouve des villes, ou au moins de grands villages. Mais pour aller d'une de ces villes à l'autre, on compte la même distance, et il faut plus de temps que de Madrid à Paris ou à Vienne. Il n'y a guère plus d'habitants dans toute la Sibérie que dans la seule ville de Londres. Cette solitude, jointe à l'absence de nouvelles du reste du monde, cause le plus profond accablement. Si j'en ai souffert, moi passant fugitif, quelle tristesse est-ce donc pour les déportés condamnés à languir toute leur vie hors de la civilisation, loin de ce qu'ils ont aimé, privés de l'action qui était un besoin de leur tempérament !

Tout change. Grâce aux Russes, qui, très primitifs, trouvent moyen d'améliorer de plus primitifs qu'eux, une aube nouvelle se lève sur un monde réputé affreux et que l'on croyait voué pour jamais aux ténèbres. Le temps n'est plus où la jeune Sibérienne sur laquelle Xavier de Maistre nous a si fort attendris, mettait une année ou davantage pour aller de Tobolsk à Saint-Péters-

bourg implorer la grâce de son père proscrit. Aujourd'hui quelque âme charitable lui procurerait un billet de troisième classe, et en quelques jours la jeune fille pourrait aller rôder sur la grande place autour du palais impérial. Les Russes sont donc, en un sens, des propagateurs du progrès.

Cependant, sur le pont du *Glenogle*, tandis que la fumée des cheminées du *Kerson* se perdait dans l'éloignement, je me demandais quelle serait la puissance effective de cette propagande sur le peuple chinois, que les Russes mordent déjà et qu'ils ont la prétention de dévorer tout entier. Nous achevions d'appareiller. Les sampans rapides sillonnaient le port en tous sens; ils conduisaient des voyageurs à bord des différents bateaux ; ils allaient de l'un à l'autre exécutant mille petites commissions, sans jamais flâner, avec une promptitude extraordinaire. Tous étaient menés par des Chinois. Un homme debout à l'arrière ramait avec un seul aviron qui servait en même temps de gouvernail. Il n'avait pour aide qu'un gamin chargé d'amarrer le sampan et de le garder. Le repos et le chômage semblaient lui être inconnus. Semblable à tous ses compatriotes, dans l'immensité de l'Empire, il paraissait doué d'une sorte de génie pour trouver du travail.

Car le besoin d'agir et de produire est prodigieux chez cette race. Les Chinois ne peuvent en



Vue de Vladivostok en hiver.

aucune façon demeurer inactifs et, pourvu qu'ils satisfassent leur passion de travail, ils se mettent au service de n'importe qui, sans distinction, même du Russe, l'ennemi de leur nom, ce maître qui commence à les assujettir. On ne saurait dire que la nécessité les pousse et qu'ils sont esclaves de leurs besoins : ils n'en ont pas. Mais ce qu'il y a de salutaire dans le loisir et la méditation semble être inconnu à ces bœufs de labour. Ils ont un double idéal, celui du travail et de la paix. Je crains qu'ils ne rêvent pas au delà.

Aucun peuple n'a poussé plus loin l'amour de la paix et le mépris de la guerre. Ce n'est pas qu'ils soient efféminés, ni lâches ; on les voit, au contraire, virils, énergiques, calmes devant la mort. Quoique mal instruits et mal commandés, ils sont même capables à l'occasion d'être braves soldats. Seulement, soit instinct, soit réflexion, ils ont abouti à cette conception très noble et très élevée que la paix est le plus bel état social auquel puissent parvenir les peuples, et qu'elle doit être le but suprême de la civilisation. Aussi ne portent-ils point la guerre au dehors et regardent-ils comme des barbares les envahisseurs qui viennent la leur faire chez eux.

Ils savent d'ailleurs user de la force pour inquiéter leurs voisins à l'occasion. Par exemple, sur nos frontières du Tonkin, ils nous ont harcelés très longtemps avec des soldats réguliers ou

non, et nous n'avons eu qu'un moyen de nous débarrasser des pirateries de ces Pavillons Noirs, ce fut de leur payer une dîme. Ce procédé ingénieux a été imaginé, je crois, par le gouverneur Rousseau. Nous donnons chaque année une somme de 150.000 francs environ au maréchal Sou, commandant des forces chinoises dans la province du Yunnan. Il touche donc en bloc, et sans se donner la peine de guerroyer, l'équivalent de ce qu'il nous volait jadis en détail. Moyennant ce tribut versé à la Chine ou du moins à un fonctionnaire chinois, nous disons que le pays est pacifié ; on ignore généralement en France dans quelles conditions et à quel prix.

Sauf des exceptions de ce genre, le malheur des Chinois est que le vieil adage des anciens s'est trouvé vrai pour eux : si vous voulez conserver la paix, soyez en état de soutenir la guerre. Laissant les autres tranquilles, ils se sont imaginé que les autres les laisseraient tranquilles eux aussi. Cet idéal leur semblait si juste et si grand que personne ne devait être assez fou pour ne pas l'adopter. Ils ont fermé les yeux autour d'eux et leur reploiement sur eux-mêmes les a enfoncés dans les deux gros vices où ils s'enlisent, et qui sont la routine et l'orgueil.

Jusqu'ici les guerres qu'ils ont eu à subir leur ont naturellement été défavorables. Et pourtant ils ont toujours subsisté comme peuple avec leurs

institutions et leurs mœurs. C'est qu'ils présentent la masse la plus considérable et la plus épaisse qu'il y ait dans l'univers : sur quatre hommes que l'on rencontre de par le monde, il y a en moyenne un Chinois. Aussi les vainqueurs des Célestes se sont-ils toujours noyés au milieu de cette pâte humaine qui s'est vengée d'eux en les absorbant.

De tous les adversaires avec lesquels le Chinois est en contact aujourd'hui, le Russe est le plus redoutable, comme étant le plus fort numériquement, le plus voisin, le plus envahissant et aussi le plus libre, grâce à notre alliance qui lui garantit, en même temps que l'argent, la sécurité vers l'Ouest. D'un côté c'est la nonchalance, et aussi la guerre avec l'audace et l'esprit d'expansion. De l'autre c'est le travail, la paix, avec l'esprit de concentration. Quelle lutte va-t-il s'engager ? Nul ne le sait, et il est toujours absurde de prédire. Mais beaucoup pensent que le Russe réveillera, sans le vouloir, la Belle au Bois dormant jaune qui sommeille depuis si longtemps là-bas, et ils estiment qu'un jour ce désensorcellement ne sera peut-être pas tout au profit du Prince Charmant moscovite.

CHAPITRE VIII

KIOTO

De Vladivostok au Japon. — Je vois tourner la terre. — Les races à lunettes et les races à pince-nez. — Un coup de lance divin. — Des zouaves. — Un peuple gai. — Kobé l'anglaise. — Kioto, le cœur du Japon. — Déchaussez-vous. — Les femmes. — Coiffures. — Costumes. — Ceintures. — L'enfant au dos. — Maisons de thé. — Gueichas. — Câlineries des danses. — Le bonbon fondant.

Le 27 juin à deux heure saprès midi, je vis, avec un vif plaisir la fumée de la cheminée du *Glenogle* s'élever dans l air au-dessus de la rade de Vladivostok. Deux jours seulement me séparaient encore du Japon. C'était la fin de mes ennuis : je ne parle pas seulement des difficultés matérielles que j'avais rencontrées ; c'était surtout la fin de mes préoccupations morales. Il faut une haute dose de philosophie pour conserver son sommeil quand on se dit chaque soir en s'allongeant sur une planche ou sur un canapé : Est-ce que je vais arriver à temps ? Est-ce que voitures, chemins de

fer, barques, navires, se combineront, se prolongeront assez heureusement pour que je saute à propos de l'un dans l'autre ? Commerçants gênés qui devez payer une échéance à la fin du mois et dont la caisse ignore le froissement joyeux des billets bleus, vous n'avez jamais été plus soucieux que moi ! Le spectre de la faillite me hantait. Il grimpait avec moi dans le train ; il s'asseyait près de moi à table ; il s'installait la nuit dans mes cauchemars et je tressaillais à ses ricanements. Jamais joueur ne ressentit plus d'anxiété devant la bille aveugle qui tourne sous ses yeux.

Et puis le *Glenogle*, de la Northern Pacific Steamship Company, navire assez petit, mais propre et bien aménagé, me faisait rentrer dans la civilisation européenne, dont les mœurs primitives de la Sibérie ne sont qu'une ombre affaiblie.

L'obligeance du capitaine, M. Fraikes, et la société de M. Bure, consul de Belgique à Yokohama, me rendirent la traversée agréable. M. Bure avait eu l'idée de rejoindre son poste non plus par la voie ordinaire en contournant les Indes, mais en passant par la Sibérie. Il croyait gagner du temps. J'ai déjà dit qu'une maladie de sa fillette l'avait retenu à Irkoutsk. Cette malchance lui fit perdre douze jours Déduction faite de ce retard, il n'a pas mis moins de quarante-neuf jours à accomplir le voyage. En effet, après avoir quitté Bruxelles le 3 mai, il n'est arrivé à Yokohama que le 3 juillet.

Je donne ces chiffres pour montrer de combien peut s'allonger la durée du trajet dans certaines circonstances : le défaut de concordance des bateaux entre eux ou avec les trains, sur l'Amour et à Vladivostok, est la principale cause de cette lenteur.

Le 29, vers cinq heures du soir, nous aperçûmes à notre gauche l'île de Matsou Sima, la première terre du Japon, sentinelle détachée bien en avant du grand archipel. Son fin profil élégamment dentelé me donna tout d'abord une idée favorable de ce pays fameux. Déjà j'aurais voulu y descendre, tant ma curiosité était avide. Mais non, il me fallait courir, courir incessamment. Pendant deux mois tout ce qui m'environnait s'est précipité à mes yeux en une ronde folle. Ce panorama, mon œil veut en saisir les détails ; cette main, ma main souhaite de l'étreindre ; hélas ! à peine le désir est-il formé que tout est déjà loin de moi.

Et pourtant cette sensation décevante n'allait pas sans charme. D'abord, de cette manière, il est sûr qu'on ne se blasera de rien ; et puis, à force de se rassasier de vitesse, le voyageur finit par éprouver une griserie ; et souvent, à la portière du wagon ou sur le navire, accoudé au bastingage, il lui arrive de faire des rêves étranges. Est-ce bien lui qui se déplace ou bien n'est-ce pas le globe qui remue pour lui ? Les secousses, la trépidation, les soubresauts ne lui causent plus de trouble. Il s'est

fait un nouvel état normal, et, à force de se figurer qu'il est immobile, comme une vieille leçon d'astronomie lui rappelle qu'en effet la planète tourne, il s'imagine qu'il la voit tourner et qu'il observe quelque scène fabuleuse où la nature se divulgue : continents, îles, montagnes, forêts, rochers, tout ce qui nous porte, tout ce qui d'ordinaire nous paraît immuable, ces choses, violées soudain dans leur intimité, se mettent d'elles-mêmes à révéler leur secret. Elles avouent que leur repos est une fiction. Leur défilé est comme celui d'une armée exercée qui s'avance en laissant apercevoir son ordre de bataille. Elles montrent le mouvement qui les anime. Ainsi le voyageur, pris de vertige, pareil au fumeur d'opium ou au néophyte des religions antiques, se croit initié à des mystères nouveaux. Ses facultés grandissent, son âme est comme dilatée: ce n'est pas une illusion méprisable que celle d'assister à ce noble spectacle, celui de la rotation de la terre.

Le 29 juin, un mois après mon départ de Paris, nous aperçûmes les côtes du Japon, et à quatre heures nous entrions dans le détroit de Simonoseki. Malheureusement l'été dans ce pays est la saison des pluies. Je fus accueilli par un déluge, un de ces déluges copieux, larges, bibliques, comme on n'en voit guère que dans les pays insulaires. Je n'avais rien rencontré de pareil depuis l'Irlande. On apercevait tout à travers un voile

d'eau grisâtre, et je crus d'abord que ma seule sensation japonaise se réduirait à la vue d'innombrables parapluies, carapaces rondes, pressées et opaques. Mais ma bonne étoile, parfois obscurcie, devait reparaître et finalement triompher: durant mon séjour il ne plut guère que la nuit ou lorsque j'étais enfermé dans les trains; mes journées d'excursion furent souriantes et finement ensoleillées.

J'étais, comme on pense, impatient de mettre pied à terre. Mais les formalités du débarquement sont longues dans tous les pays du monde. Il fallut attendre la visite sanitaire. Elle nous fut faite tardivement par un petit médecin en uniforme qui avait un air très digne. On fourra le petit médecin dans un grand registre, qu'il se mit à éplucher avec attention en frottant le bout de son nez sur les pages et en relevant ses lunettes. Car, j'ai pu le remarquer un peu plus tard, beaucoup de Japonais ont comme nous besoin d'aider leurs yeux. Mais ils portent toujours les lourdes lunettes, et jamais le mobile lorgnon, leur nez camus ne se prêtant pas au califourchon, ce dont ils paraissent légèrement vexés. On distingue donc les races à pince-nez et les races à lunettes : c'est un caractère ethnographique dont les savants ne se sont pas assez avisés ; il est clair qu'elles ne sympathisent guère et qu'elles ne regardent pas les choses du même œil.

La mer Intérieure me parut justement célèbre

par sa grâce. Les côtes escarpées et parées de verdure qui la limitent à droite et à gauche viennent au-devant l'une de l'autre, puis s'éloignent et se rapprochent encore comme des danseurs qui exécutent un quadrille, et les vagues semblent s'incliner et se relever pour faire la révérence. Son eau changeante est mouchetée d'une poussière d'îles. A l'origine des temps, le dieu Isagani, jouant sur les flots, les frappa de sa lance. Il la retira ruisselante. Les gouttes qui perlaient retombèrent. Mais le contact avec l'arme divine leur avait donné une vertu nouvelle. Elles se solidifièrent et devinrent des îles, celles que je voyais, et qui dressent leurs petites têtes vertes où s'accrochent, comme des ornements délicats, des maisons frêles et capricieuses, tantôt tout près de la berge, tantôt plus haut parmi les cimes des bambous. Et le soir tout s'allume, tout scintille ; les fanaux se saluent d'un rivage à l'autre, et l'on dirait qu'il y a fête.

Sans cesse glissent de jolies barques rapides et légères comme des libellules. Çà et là, parmi les arbres, au sommet d'une côte, à l'extrémité d'un long escalier droit, s'élève un temple au portique cintré, mais dont le cintre est incurvé vers le sol, c'est-à-dire tout au contraire de ce qu'il serait chez nous, car il n'y a rien de semblable en nos deux civilisations. Des habitants actifs et singuliers passent, qui semblent travailler gaiement, à leur aise,

et ne point porter le souci de la tâche lourde et menaçante à accomplir sans délai. Partout sourit la grâce d'une nature sans grandeur, mais aimable et brillante; partout règne le charme de la vie et de la société; quel tableau flatteur. surtout pour qui sort de cette immense solitude appelée la Sibérie! C'est le boudoir après le désert.

J'étais déjà dans le train, le matin à Simonoseki, — un petit train à voie étroite comme sont tous ceux du Japon, car ces petits hommes semblent avoir une vision réduite des choses, — lorsque j'y vis monter sept Européens au teint hâlé, au visage mâle, à l'allure décidée, habillés de vêtements de toile et coiffés du casque blanc des coloniaux. Ils regardèrent, disposèrent leurs paquets, s'assirent, allumèrent des cigarettes, et, tout en dépliant des cartes et en consultant des bouquins, ils se mirent à causer. J'écoutai. Ils parlaient français! La connaissance fut bientôt faite. J'avais la bonne fortune de rencontrer sept officiers du 1er zouaves qui, après avoir pris part à la campagne et hiverné à Chan-Haï-Kouan, retournaient en France. Seulement l'amiral Pottier venait de les prendre à bord du *Redoutable* et, amenés ainsi jusqu'à Nagasaki, ils profitaient d'un court congé pour visiter le Japon. Le plus élevé en grade de cette troupe joyeuse était le lieutenant-colonel Parès, et il y avait parmi eux un jeune médecin des plus intéressants à entendre, le major Visbecq. J'eus le

plaisir de faire avec eux une partie du trajet.

Les couchettes sont bonnes et bien tenues dans les chemins de fer japonais, mais la nourriture à l'européenne que l'on y trouve au wagon-restaurant est défectueuse et mal servie. Les habitants n'utilisent pas ce moyen pour prendre leurs repas. Ils préfèrent acheter les aliments auxquels ils sont habitués, dans des petites boîtes toutes préparées que l'on vient leur vendre aux stations. Ces caisses, de la forme d'une brique, mais un peu moindres, sont tout en bois. La précision et l'exactitude de leur ajustage, le poli des planchettes, le fini du travail valent à ces menus objets une sorte d'élégance, quoiqu'ils soient dénués d'ornement. Le montage en est fait sans clous. D'une manière générale, soit dans les constructions, soit pour les divers ustensiles ordinaires, le Japonais n'emploie pas le métal. Il ne connaît guère que les matières d'origine végétale et les poteries.

Je trouvai dans ces petites caisses différents mets séparés les uns des autres par des feuilles vertes, du riz, du poisson, des pousses de bambou, de la purée de marrons qui est assez agréable, puis des choses vagues, dont il m'a été impossible de deviner la nature et dont mon palais ne s'est pas accommodé. C'était souvent visqueux, tantôt fade, tantôt âcre; je rencontrais des morceaux de caoutchouc qui primitivement avaient dû être des algues marines. Ce qui me paraissait immangeable

était d'ailleurs délicieux pour d'autres, car mes voisins japonais s'en régalaient à plaisir.

Le couvert se sert en même temps que la boîte. C'est un petit bâton fendu aux trois quarts dans sa longueur ; il n'y a qu'à tirer un peu pour achever de le diviser et obtenir deux bâtonnets ; il ne se produit jamais d'éclat de bois.

La boisson ordinaire est le thé. Un homme circule dans les gares, le long des trains, portant d'une main un grand panier rempli de petites théières et de l'autre un récipient à réchaud plein d'eau bouillante. La petite théière, faite d'un grès grossier, est accompagnée d'un bol de même substance ; on y a préparé d'avance du thé en feuilles. Au moment de servir, le marchand remplit la théière d'eau chaude et la remet au voyageur qui l'emporte. Le prix est des plus minimes.

Il était dix heures du soir lorsque j'arrivai seul à Kobé. La pluie tombait dru. Des hommes jaunes, singulièrement accoutrés, qui riaient en me voyant passer, proféraient des sons dont je ne distinguais rien et qui paraissaient neufs et étranges à mon oreille désorientée. Le langage des singes m'aurait été aussi familier. A peine hors de la gare, j'aperçus une rangée de voiturettes à deux roues ; devant chacune d'elles se tenait un homme jaune, jambes nues, reins serrés dans une ceinture, la tête coiffée d'une sorte de champignon pointu et très large. Ils m'entourèrent avec beau-

coup de bruit en me tirant par la manche. J'avisai au hasard un de leurs fauteuils roulants, une richka, comme on dit, et m'y assis.

On m'a conté que ces richkas ont été inventées, il y a une trentaine d'années, par un Français établi depuis lors en Sibérie, M. Ménard. Autrefois les Chinois et les Japonais se faisaient traîner simplement dans une brouette où ils s'installaient tant bien que mal, souvent un cochon ou un veau à côté d'eux. M. Ménard a ingénieusement perfectionné ce système primitif, sans avoir pu tirer de son invention tout le profit possible. Il occupe maintenant une île dans la rade de Vladivostok et y exploite des prairies. Je remerciai mentalement notre compatriote et donnai au conducteur le nom d'un hôtel. Il se mit à rire, se posta entre les brancards et partit au pas de course. J'étais assez commodément à l'abri sous une toile cirée, et je regardais çà et là de petites boutiques vagues que je distinguais mal à travers la pluie.

Au bout d'un quart d'heure, mon conducteur s'arrêta devant le magasin d'un Japonais qui pliait des étoffes et lui dit des choses. Évidemment, il était égaré et demandait son chemin. L'autre se mit à rire, me regarda un instant, dit brièvement des choses et se remit à sa pièce de soie. Le conducteur repartit tout suant, courut, courut, s'arrêta devant un barbier et lui dit des choses. Le barbier se mit à rire, quitta son client tout savon-

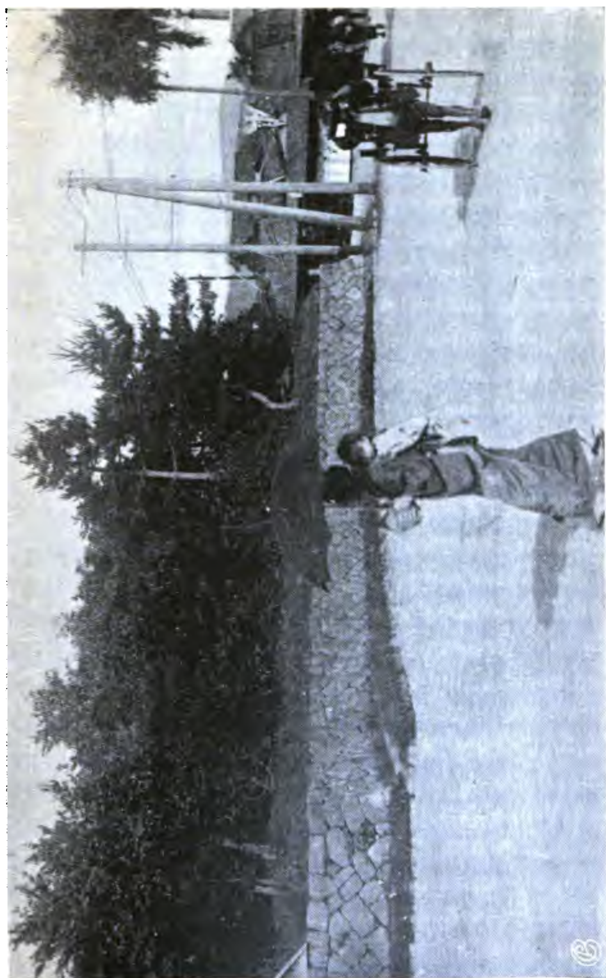
neux et jaune sous sa mousse blanche. La question n'était pas éclaircie, car, après une nouvelle course, la même scène se reproduisit devant un marchand de graines qui se mit à rire. Je commençais à être agacé par ce peuple ricaneur, lorsque enfin nous arrivâmes à l'hôtel.

Le Japonais auquel j'eus affaire se mit à rire et me parla anglais. L'anglais est, en effet, la langue exclusive des étrangers au Japon ; il me fut impossible, dans les différents endroits où je suis passé, de découvrir un seul interprète français. Un domestique me conduisit à une chambre dont l'installation, excellente d'ailleurs, était tout européenne, et il rit... Et ce fut ainsi durant tout mon séjour. Tout le monde rit là-bas. Les gens qui vous voient passer rient ; les servantes rient ; les riches et les pauvres rient ; je crois que les mendiants demandent l'aumône en riant. Personne ne fut jamais de meilleure humeur. J'imagine bien qu'étant hommes ces gens ont des soucis, des chagrins, des tourments. Mais la tournure frondeuse et légère de leur esprit paraît leur faire appliquer spontanément la fameuse maxime de Figaro, qu'ils ne connaissent sans doute pas.

Ce n'est d'ailleurs pas seulement par gaieté que les Japonais rient au nez des Européens. Il y a, je crois bien, quelque chose de sardonique dans leurs railleries que nous ne comprenons pas. Ces jaunes ont eu de tout temps la haine de l'étranger. Nous

ne nous sommes fait tolérer chez eux que par des coups de force. Jusqu'à ces deux dernières années nous ne circulions dans l'intérieur du pays que difficilement, et munis d'une autorisation spéciale. Ils nous admettent maintenant, moitié grâce à la pression que nous avons exercée, moitié par intérêt. Ils ont fini par comprendre quel profit ils pouvaient tirer de ce riche gibier qu'est le touriste, et ils aiment mieux l'exploiter que l'exterminer ou le bannir. Seulement, notre contact, avec lequel ils sont mal familiarisés, les importune encore. Quand ils nous font monter en richka, ou nous fournissent un renseignement, ou nous indiquent le numéro d'une chambre à l'hôtel, ils usent très bien de la liberté que leur laisse notre ignorance de la langue pour soulager leur colère, et avec un grand salut ils nous disent tout haut, par exemple : « Animal, va-t'en cacher là-haut ta sale tête de blanc. Avec quel plaisir je te tordrais le cou, si je ne craignais de m'attirer une méchante affaire ! » Et ce contraste entre leur politesse apparente et les injures qu'ils ont dans le cœur et sur les lèvres est une cause de leur rire sarcastique.

Je m'assurai à Kobé que l'*Empress of India* partait exactement de Yokohama le 5 juillet à midi et, tranquillisé, je voulus expédier un télégramme à Paris. Mais le mauvais temps avait sévi avec une si grande violence que la transmission des dépêches était momentanément interrompue.



Kioto. — Jardins.

Kobé est un port important que les Européens ont modifié pour leur usage. On y trouve des quartiers entiers où sont édifiées des villas astiquées, soignées, de ce type élégant, fade et banal que les Anglais transportent partout où ils passent et que l'on adopte là où l'on veut les attirer : c'est le style international des côtes de la Méditerranée, du Caire, de Bombay, de Singapore. Il est approprié aux goûts des jeunes misses ; je gagerais que derrière la façade, dans le jardinet, au milieu d'un bouquet d'eucalyptus, l'éternel tennis tend son filet et l'éternel croquet arrondit ses arceaux sur le sable ratissé.

Je m'enfuis épouvanté de Kobé et courus à Kioto, Kioto l'ancienne capitale, le vieux cœur du Japon, la ville que les Européens n'ont pas touchée encore, et qui, dans cette transformation extraordinaire du pays, conserve sa personnalité d'autrefois. Enlevez deux ou trois grandes diablesses de cheminées d'usine, supprimez dans quelques rues très larges des tramways électriques fort vilains, et vous trouverez une grande ville très originale, à la fois très vivante et très figée, semblable à ce qu'elle était il y a cinq cents ans ; figurez-vous une Pompeï qui aurait conservé ses habitants avec leurs mœurs, leur activité, leurs coutumes familières.

Lorsque nous irons visiter la lune, ce qui ne tardera guère, peut-être les Lunais et leur ville

ne paraîtront-ils pas beaucoup plus dissemblables nous que les Japonais et Kioto.

Les rues s'alignent généralement droites, correctes et bien tenues : la propreté en toutes choses est une vertu japonaise. Les maisons sont en bois, serrées les unes, contre les autres et se composent seulement d'un rez-de-chaussée surmonté d'un étage, toujours très bas. Mais leur plus curieuse particularité, c'est qu'elles n'ont point de mur de façade, partant point de porte d'entrée ni de fenêtres, et qu'elles sont comme éventrées. Les locataires habitent donc autant la rue que leur intérieur, et les passants ne se trouvent jamais tout à fait dehors, puisqu'ils sont à moitié dans ces cages ouvertes.

Cages, ai-je dit ; le mot devient absolument juste le soir, lorsque les Japonais commencent à se clôturer. Ils dressent alors le long de la rue une légère grille en bois qui ferme la maison du sol au plafond et, derrière cette faible défense, on les voit comme des animaux inoffensifs et doux. Vraiment l'envie vous prend de leur tendre un morceau de sucre à travers les barreaux. Quand l'heure est venue où l'on se cache complètement, ils posent derrière leur grillage un panneau mobile, une sorte de paravent, cadre tendu d'un épais papier huilé, et, crac, la petite comédie est terminée.

L'usage de la vitre est inconnu là-bas dans les

constructions. Le papier huilé en tient lieu, ou à peu près. Quand les panneaux sont posés et que, les lampes encore allumées, on procède au coucher, les passants voient sur l'écran de grandes ombres fantastiques aux contours incertains, qui font comiquement des gestes intimes.

J'ai parlé de cage tout à l'heure ; il serait aussi juste de dire théâtre. Pour compléter l'illusion, le sol est exhaussé, et l'on accède sur le plancher à l'aide de deux ou trois marches. Les habitants, tous marchands ou artisans, sont donc juchés sur leur estrade, et là, accroupis paisiblement sur leur natte, ils ont toujours l'air de jouer une scène.

Ah ! les gentilles petites marionnettes ! Hommes ou femmes font avec grâce un boniment discret, offrent leurs marchandises, vous adressent un sourire, vous invitent à entrer. Venez : voici des chaussures ; les cordonniers sont innombrables là-bas. Là ce sont des étoffes, de la soie, des broderies, quelquefois très belles. Ailleurs l'œil est attiré par des poteries, le plus souvent des plus communes. Le poisson, le mets favori des Japonais, est extrêmement abondant. Les étalages de fruits sont aussi très appétissants : il s'y trouve les espèces les plus variées : abricots, nèfles, prunes, pommes, pamplemousses et d'autres encore

On entre : chacun se déchausse. C'est qu'il ne faut pas gâter les nattes, les belles nattes épaisses en paille de riz tressée qui tapissent les plan-

chers. Ce revêtement clair et doux est l'orgueil fragile des maisons. Il est infiniment précieux, car il tient lieu de tout : il est à lui seul un mobilier complet, chaise, fauteuil, canapé, lit. C'est sur la natte que l'on s'accroupit, les jambes croisées, pour écrire, pour causer, pour recevoir, pour dîner, pour vendre ; c'est sur la natte que l'on s'allonge pour se reposer ; c'est la natte qui reçoit le matelas où l'on va dormir.

Il faut donc ménager ce tapis que la moindre aspérité déchirerait. Voilà pourquoi habitants, visiteurs, clients, quittent toujours leurs chaussures en entrant dans une maison C'est si facile ! La chaussure est une simple planchette dressée sur deux petites pièces de bois comme s'il y avait deux talons, un en avant, l'autre en arrière. Elle est maintenue par une lanière qui passe sur le cou-de-pied et, pour la mieux assujettir, cette lanière, attachée à droite et à gauche, est en outre fixée sur le dessus de la planchette à l'aide d'un fil. Le fil pénètre entre le gros orteil et le suivant ; une fente est ménagée à cet effet dans le bas blanc où se moule le pied. Rien n'est plus incommode que cette chaussure, rien n'est moins gracieux et rien n'est plus bruyant. Clic, clac ! Dans les gares de chemin de fer le tintamarre est assourdissant. Le Japon est un pays unique, où les femmes font autant de tapage avec leurs pieds qu'avec leur langue.

Mais on est chaussé et déchaussé en un instant. Tout le long des rues les façades des maisons sont ornées de ces sandales rustiques que les hôtes ont déposées. C'est à se croire devant des mosquées. Le besoin de ménager quelques brins de paille fait faire aux Japonais la démonstration que les musulmans ont adoptée comme témoignage de respect envers la divinité.

Les rues sont très grouillantes. Piétons et richkas les remplissent de leur mouvement, de leur bruit, de leur gaieté. Tout le monde, à Kioto, porte le costume national qui ne diffère pas beaucoup chez l'homme et la femme, au moins à l'extérieur : une longue robe plate, le kimono, avec de larges manches. Seulement, la femme s'enveloppe en outre d'une très large ceinture ornée, par derrière, d'un énorme coussin qui couvre les reins. De plus, tandis que les hommes ont très souvent les cheveux ras, la coiffure des femmes, variable de formes, mais toujours élevée et laissant le front découvert, est un véritable ouvrage d'architecture.

Ces coiffures, sans être identiques, appartiennent au même type et ne diffèrent que par des nuances. Hautes et bouffantes, la petite poupée qui les porte, ayant apparemment rêvé de majesté, les a imaginées pour se grandir la taille et enfler le volume de sa tête. De toutes ses torsions ambitieuses et de tout son cosmétique elle semble protester

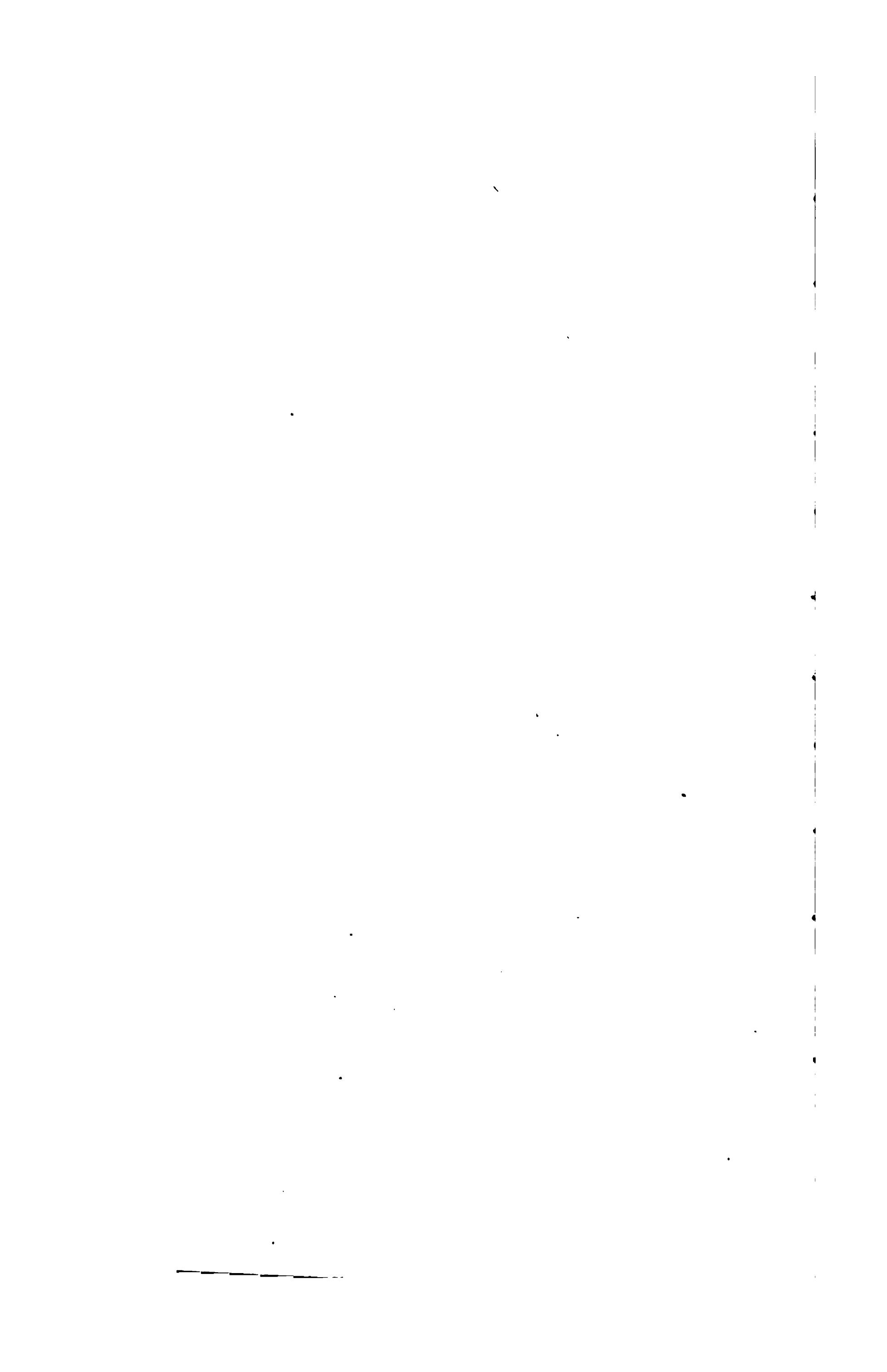
contre le caractère enfant qu'elle tient de la nature, et dire : « Mais moi aussi je suis une personne ! » Dans ces enchevêtrements savants et compassés rien n'est laissé à la fantaisie. On voit des enroulements de volutes compliquées, d'ingénieuses flexions de spirales maintenues à grand renfort de pommade. Il n'y a jamais de frison, jamais de boucle voltigeante; jamais de mèche folichonne qui vagabonde capricieusement. Tout est lisse, précis et officiel.

Les cheveux des Japonaises sont toujours noirs, abondants et gros ; leurs yeux sont bruns. Bien qu'elles aient souvent les traits agréables, bien qu'elles soient vives et gracieuses, cette uniformité offre quelque chose de fâcheux pour nous qui sommes habitués à l'heureuse diversité des brunes et des blondes.

Grande dame ou grisette, riche ou pauvre, la femme va toujours tête nue. Elle ne porte pas de bijoux sinon quelques épingles, généralement très simples, posées dans ses cheveux. Le dessin du kimono est toujours le même. L'étoffe seule varie. Elle est de laine pour les gens du peuple ; chez les riches elle est de soie, et souvent d'une soie très belle et très coûteuse ; mais le grand luxe de la Japonaise c'est la ceinture. Là est sa gloire. Elle ne demande ni broches, ni bagues, ni colliers, ni boucles d'oreilles. Mais il lui faut une ceinture, haute, longue, piaffante, une ceinture toute gon-



Mère japonaise avec son enfant.



flée d'orgueil, avec de belles couleurs et des raies voyantes au-dessus de la croupe. C'est par derrière que cette ceinture est magnifique. Elle s'enroule autour d'un gros coussin carré appliqué sur les reins, sorte de bosse placée un peu plus haut que le renflement naturel des Hottentotes et hissé environ jusqu'aux aisselles.

Et ainsi l'élégance d'une Japonaise est surtout dans son dos. Parlez-lui en face, vous ne la connaissez pas. Il faut qu'elle se retourne pour qu'on admire l'éclat de sa mise, pour qu'on sache ce qu'elle a employé de soin et de recherche à se parer. Elle laisse déjà beaucoup deviner en saluant. Lorsque deux dames se rencontrent, elles ne manquent pas de s'incliner très bas, elles font avec souplesse un grand plongeon. Et celui qui est devant elles aperçoit alors la somptuosité de ce dos étrange. Quand elles passent, elles ont un peu l'air d'être chargées d'un sac comme nos soldats, et pourtant leur allure n'a rien de martial. Ah ! il y a des coquetteries qui sont bizarrement placées !

Les femmes ont une manière singulière de tenir leur enfant. Au lieu de le porter sur les bras comme chez nous, elles le juchent sur leur dos au-dessus de la ceinture, comme un paquet, et elles l'attachent à l'aide de deux lanières, l'une en haut, l'autre en bas. Souvent on voit des bébés installés ainsi, sur des fillettes qui ne sont guère

plus grandes qu'eux. Parfois le bébé s'endort, son cou s'allonge, sa tête pend comme un fruit trop lourd.

Cette façon n'est pas sans rappeler celle des Égyptiennes, qui portent leur enfant à cheval sur l'épaule De tels systèmes ont l'avantage précieux de laisser à la femme ses mains inoccupées et ses mouvements libres. En ce sens ils sont préférables au nôtre. Leur inconvénient est de rompre l'échange permanent d'impressions entre la mère et l'enfant. Nos Françaises ne changeraient pas volontiers. Comment renoncer à un embarras si charmant, à la faculté de voir sans cesse le cher petit, de bercer doucement son sommeil, de guetter son premier sourire, de le manger de caresses ?

J'ai circulé longuement en richka dans cette extraordinaire ville de Kioto où l'on ne rencontre pas un cheval, cet animal étant fort rare au Japon, bien que les Japonais aient très bien su organiser une cavalerie pour leur armée. J'ai vu de vieux palais déserts, j'ai visité des temples luxueux dont un tout neuf, luisant, effrayant sous son habit de laque rouge : c'est dans celui-là que doit être placé le tombeau de Mutsu-Hito, le mikado actuel, le fils d'Amaterasu, déesse du Soleil dont la dynastie règne sur le Japon depuis le temps de Ninive et de Babylone. Il sera bien là, sous la terrible pourpre, l'homme sanglant, le

représentant d'un peuple qui cache, derrière des apparences de douceur, un naturel à la fois héroïque et féroce.

Mon attention a été retenue aussi par une promenade au vieux cimetière qui étage sur la colline, pressées les unes contre les autres, parmi les arbres, des tombes très simples recouvertes d'une dalle unie que surmonte parfois un petit bouddha aux yeux clos.

Certaines de ces tombes nous paraissent fort étranges ; on y voit des pierres posées debout, taillées en forme de pots de fleurs, c'est-à-dire suivant la forme du bonnet que portent les prêtres. Ce sont, en effet, des prêtres qui dorment là alignés les uns près des autres sous cette extraordinaire chapellerie de pierre.

De là haut la vue est belle sur Kioto, qui étend au milieu d'un cirque de verdure, entre des montagnes boisées, ses maisons aux toits sombres d'où ne s'élève jamais aucune fumée. Car c'est une particularité de ce pays que les maisons y sont sans cheminées. On n'y voit pas, comme chez nous, au-dessus du faîte, de vilains cylindres d'où s'échappe à certaines heures un panache grisâtre. Le chauffage pour la cuisine et pour les appartements se fait uniquement à l'aide de braseros.

Très souvent un cèdre émerge au-dessus des toits, car presque à chaque maison, derrière la

façade, se touve un petit jardin, oh tout petit ! un carré pas plus grand que cela, où le Japonais sait faire pousser un peu de verdure au bord d'une rigole, près d'une pierre brute posée là en manière de rocher sauvage. Au premier abord on voit peu de fleurs au Japon ; j'en ai trouvé là moins qu'en Sibérie. Il est vrai que des fleurs spontanées ne peuvent pousser en abondance dans des campagnes cultivées. Mais en regardant de plus près, on voit que le pays en est plein. Elles habitent au pied d'un grand arbre dans ces imperceptibles jardins. J'ai vu des gardénias, des lis, des pétunias, des camellias, des géraniums, des iris, des hortensias en très grand nombre.

*
* *

C'est un singulier plaisir celui qu'on va chercher dans les maisons de thé. Rien de plus discret, rien de plus réservé que ces retraites. Je soupçonne bien les Japonais d'aller quelquefois en compagnie y faire leurs petites fredaines, mais ce ne sont pourtant pas des lieux inavouables. On s'y rend d'ordinaire le soir à travers des rues assez mal éclairées, comme toutes les rues des villes japonaises. Les maisons, d'ailleurs semblables aux autres, se distinguent seulement par une enseigne impossible à deviner si l'on n'est prévenu : c'est une lanterne de papier blanc sur laquelle est des-

sinée en rouge la figure schématique d'une fleur de thé, c'est-à-dire huit petits ronds rangés en cercle avec je ne sais quel hiéroglyphe au centre.

Les grilles de bois sont posées. Quand j'arrivai, il fallut un peu parlementer pour qu'on les écartât et qu'on me laissât entrer. Naturellement je dus déposer mes bottines au bas de l'estrade ; rien n'est plus désagréable pour l'Européen que d'avoir ainsi à se déchausser et à se rechausser constamment. On ne peut pas passer sa vie avec un tire-bouton ou un lacet de bottine à la main. Je montai au premier, dans une pièce à peine éclairée, et l'on m'invita à m'étendre à terre sur la natte. Il y avait là, à ce qu'il me parut, la maîtresse de la maison et deux petites servantes, toutes trois rieuses comme de raison. Elles m'apportèrent une sorte de chevet en bois où appuyer ma tête e tme firent force révérences. Puis elles m'offrirent une tasse de thé, une toute petite tasse comme celle où les Arabes aiment à boire le café. Ce thé, le breuvage sacré des Japonais, était très léger, dénué de couleur et d'arome ; on le sert toujours sans sucre.

Étrange distraction de venir s'enfermer seul dans une pièce obscure pour boire une mauvaise potion ! En Europe du moins, lorsque nous allons au café, nous avons la ressource de nous regarder les uns les autres, de nous moquer du voisin, de voir passer la foule, d'entendre du bruit. Là-bas,

tout est calme, presque morne. Ce qu'il y a de plus curieux dans ces maisons, c'est le mystère dont on s'y entoure. Cette sorte de clandestinité, qui semble faite pour annoncer un spectacle très intéressant, permet peut-être de se figurer qu'en effet on y trouve beaucoup de plaisir. Les visiteurs se disent sans doute : « Je me cache, donc je m'amuse. »

La maison où j'étais domine le fleuve qui traverse Kioto ; du haut du balcon, j'entendais le roulement de l'eau sur les pierres qui en embarrassent le cours, et je voyais, au loin, les lumières des habitations riveraines, dont les petites pointes claires scintillaient dans le miroir tumultueux.

J'avais demandé, suivant l'usage, qu'on fît venir des danseuses. Après avoir beaucoup tardé, comme toujours en pareil cas, ces petites gueichas finirent par arriver. Je ne les aurais pas entendues si elles ne s'étaient annoncées par un éclat de rire. Elles glissaient doucement sur les nattes, non sans une certaine grâce. Car si la Japonaise a dans la rue un trottinement lourd et gauche de canard à cause de ses chaussures, sa démarche devient souple et légère dès que ses pieds sont libres. Elles étaient trois qui me firent un salut profond en entrant. Leurs robes à grands ramages étaient de couleurs brillantes et, quand elles se prosternaient — le prosternement n'a pas là-bas le



Kioto. — Japonaises en richkas.

caractère vil d'une politesse exagérée — elles rayonnaient, de toutes leurs ceintures fulgurantes. Elles me firent juger, non sans orgueil, qu'elles étaient bien mises. On leur apporta sur un plateau la longue pipe accompagnée des menus accessoires du fumeur, pot à tabac, fourneau plein de charbon allumé et cendrier. Elles goûtèrent une imperceptible tasse de thé, tirèrent une bouffée de leur pipe et la vidèrent d'un coup sec dans le cendrier, avec un bruit de castagnette. La servante m'offrit un verre de saki, sorte d'eau de riz sans couleur qui se boit chaude ; en avalant cette liqueur surette, je me sentis grimacer horriblement. Les gueichas s'amusèrent beaucoup.

Il y en avait une qui tenait à la main un énorme instrument plus grand qu'elle, le « samosen », sorte de guitare à trois cordes que l'on attaque avec un très lourd outil en ivoire. Elle demeura accroupie, posant son instrument debout à côté d'elle, et se mit à le râcler de façon impitoyable. L'accompagnement était fait par un petit tambour qui complétait l'orchestre. Une autre gueicha tantôt tapait dessus à tour de bras, tantôt dansait. Zim boum boum ! Quel vacarme ! Si j'en juge par l'échantillon que j'ai connu ce soir-là, le Japonais sème le bruit dans le vent avec une générosité dédaigneuse du rythme, du contour mélodique, des nuances, de tout ce qui constitue ailleurs l'essence de la musique. Pourquoi le lourd outil d'i-

voire frappait-il telle corde plutôt que telle autre ? Pourquoi l'atteignait-il en haut plutôt qu'en bas, à droite ou à gauche, de face ou obliquement ? Les coups tombaient à la volée, impartialement, comme la grêle sur les moissons, et les pauvres cordes, ainsi malmenées, rendaient le son qu'elles pouvaient ; elles semblaient hurler de colère comme de pauvres cordes qui n'avaient pas mérité d'être battues. Mais la petite main violente redoublait et fouaillait sans pitié. Vlan, vlan ! Quel charivari ! Il y a pour charmer l'oreille des Jaunes certains moyens que les Blancs ne savent pas apprécier.

Dans ces sortes de divertissements, le plaisir d'un Européen est surtout pour les yeux. La danse des deux petites gueichas avait-elle une signification, ou bien leurs gestes menus et précis ne valaient-ils que par le dessin et l'harmonie ? Je ne sais. Si elle était douée d'un sens, je ne l'ai pas découvert. Les danseuses étiraient doucement des guirlandes de roses de façon à en varier les courbes capricieuses ; elles ouvraient des éventails et les fermaient soudain avec un contentement d'escamoteuses. Leurs mouvements ne comportaient ni ampleur ni envolée. Les pieds ne s'élevaient jamais beaucoup au-dessus du sol ; le déploiement des jambes n'acquérait jamais beaucoup d'envergure. Je n'ai vu ni pirouettes élégantes ni savantes évolutions.

Mais les bras étaient d'une mobilité légère et pleine de souplesse. Ils se déployaient sans hâte, passaient et repassaient au-dessus de la tête, se croisaient sur la poitrine, s'allongeaient contre le corps, puis s'ouvraient en étendant ces longues manches traînantes qui semblaient des ailes. La figure, assez jolie, et surtout distinguée, mais naturellement placide, prenait un air de tendresse. Quant aux flexions du corps, elles sont peu de chose. Certes il s'incline, il se redresse, tourne, se tord, ondule, mais d'une façon discrète ; il y a toujours je ne sais quoi de circonscrit et de retenu dans ces évolutions.

On ne voit pas de danse sans volupté. La danse chez les différents peuples n'est guère que l'expression muette et imprécise de la manière dont ils conçoivent le plaisir. En France, nous l'aimons ardente, avec un entrain fou ; c'est un tourbillon fugitif et léger. La danse espagnole est passionnée jusqu'à la fureur ; elle est d'une impétuosité violente et impérative ; on sent là une domination fatale qu'il faut subir. Le pas traînant de l'Orientale nous dit sa nonchalance et sa langueur lascive. C'est surtout la câlinerie que j'ai cru deviner en voyant la danse japonaise.

L'emportement doit être peu habituel à la passion de ces femmes gentilles et fines, aux yeux paisibles et rieurs, aux gestes mesurés. Je me les figure dociles et soumises, faites pour accepter

et non pour s'imposer. Tout en elles est douceur et tendresse. Quelles gracieuses petites filles, combien mignonnes et caressantes !

Je faisais ces réflexions en les voyant dansotter et en regardant leur corps agile et mince, serré dans la robe étroite et sans pli, et, lorsqu'elles disparurent, semblables à des oiseaux qui s'envolent, je songeai à une opinion qu'on avait formulée devant moi sur les Japonaises. Il s'agissait de ces mariages momentanés que les étrangers contractent là-bas et dont nous nous sommes étonnés, je ne sais pourquoi, car il s'en fait journellement de pareils chez nous et dans tous les pays du monde.

— Elles sont charmantes, ces fillettes, me disait un officier. Mais l'abus de leurs prévenances et leur fadeur fatiguent rapidement. Au bout de huit jours l'envie vous prend de les étrangler. On ne peut pas manger uniquement des bonbons fondants.

CHAPITRE IX

LA CAMPAGNE AU JAPON

Le riz. — Le lotus. — La culture du thé ou des porcs-épics dans un jeu de boules. — Les rapides de Katsurayami. — Le lac Biva. — Un déjeuner japonais. — J'ai l'air d'un vrai Japonais ! — Mon interprète. — Otsu. — Le temple. — Le canal. — Jeunes mères. — Arrivée à Tokio.

Ma journée du lendemain fut remplie par une promenade à la campagne aux environs de Kioto. Elle est fort belle cette campagne, très verte et admirablement soignée. Car les Japonais sont des agriculteurs de premier ordre. Ils utilisent, avec une adresse merveilleuse, les moindres coins de leur pays montagneux, et, en cela du moins, peu propice à la culture. On rencontre partout, préparée avec l'attention la plus minutieuse, la grande ressource alimentaire du pays : le riz. Partout il dresse, au milieu des champs inondés, ses tiges vertes et minces. Et, très souvent, il grimpe sur les montagnes, où ses bassins successifs forment de larges marches d'escalier.

Trop souvent les pluies récentes avaient ravagé les travaux de terrassement faits pour étayer ces étages, et les brins de riz gisaient déracinés et souillés de boue. Les paysans relevaient les tiges et ramassaient leurs champs au prix du plus pénible labeur.

Çà et là miroitent de petits étangs où, dressées sur leur tige au-dessus de la surface, verdoient les larges feuilles des lotus. La coupe qu'elles forment retient l'eau du ciel, que viennent boire les bergeronnettes promenant l'éternel frémissement de leur queue grise Le lotus est abondant au Japon. Il fait, au milieu des temples, l'ornement des mares où nagent les grosses tortues. Car la fleur vénérable de l'antiquité classique, attribut glorieux d'Isis, est aussi une plante sacrée dans l'Extrême-Orient bouddhiste. Peut-être son fruit délicieux fait-il perdre aux étrangers, en ce séduisant Japon, le souvenir de leur patrie, comme au temps d'Homère. C'est une épreuve que le but de mon voyage m'interdisait de tenter.

Je rougis, pour ce pays que j'aime, d'avoir à dire quelles sortes de plantes poussent trop souvent dans la campagne à côté de la fleur sacrée. Les feuilles de ces plantes sont plus larges, beaucoup plus larges, il est vrai ; elles poussent plus haut sur des tiges plus robustes, et elles dominent mieux la campagne au loin ; il faut dire aussi qu'elles

durent plus longtemps, étant mieux faites pour résister aux intempéries. Mais on s'étonne, on s'indigne de les voir étaler insolemment des peintures étranges : Japonaises qui roulent à bicyclettes, Japonais qui essayent des chapeaux et des costumes européens, images accompagnées d'adresses écrites en caractères énormes, car ces tableaux sont des réclames pour des marchands de vélocipèdes, des chapeliers, des tailleurs. Décidément le Japon emprunte trop à la civilisation européenne !

Mais voici qui est bien japonais : ce sont des champs pleins de grosses touffes vertes, au feuillage très serré, toutes semblables, régulièrement alignées les unes à côté des autres : ainsi se présentent les plants de thé. On dirait des arbustes taillés ainsi que l'on en voit dans le parc de Versailles, tant ils ont l'air bien tenu, avec quelque chose de correct et d'officiel. Les paysans travaillaient sans relâche tout autour, la tête penchée, et je les trouvais vraiment extraordinaires, hommes et femmes, sous le grand manteau de paille dont ils s'enveloppent pour ne pas se laisser pénétrer par la pluie : vous jureriez de loin de gros porcs-épics dans un jeu de boules.

Un des charmes de cette campagne, où la population est très dense et les villages très rapprochés, ce sont les maisons des paysans. Elles ne diffèrent pas sensiblement de celles des villes,

car l'architecture du Japon n'est pas très variée, mais, au lieu d'être couvertes en planchettes, elles sont coiffées de chaume. Souvent on les pare de la façon la plus coquette et la plus ingénieuse. Les habitants s'arrangent pour semer du gazon sur le faîtage, à droite et à gauche, et parmi ce gazon ils ont l'adresse de faire pousser des fleurs, surtout des iris. Rien n'est plus frais, plus élégant que ces belles corolles violettes émergeant de petites pelouses aériennes et se balançant sous la brise. Je ne sais pas si l'effet est aussi heureux que celui des jardins suspendus de Sémiramis, que je n'ai pas vus et qui paraissent avoir été plus pompeux, mais c'est une charmante idée d'avoir ainsi empanaché les plus humbles chaumières.

Le chemin de fer que j'avais pris à la gare de Nijo me conduisit jusqu'aux rapides de Katsurayami. Ce sont des rapides modestes, à la vérité : petite colère d'une petite rivière qui se fâche en heurtant de petits rochers dans son lit. Mais le cours de la Katsurayami a des détours imprévus ; ses bords, très escarpés et très verts, sont hérissés de bambous droits et minces au feuillage léger ; un petit bouddha, accroupi au milieu de l'eau sur un roc, semble, avec son air paterne, recommander aux petites cascades le calme, la paix, la modération du sage, et certainement sa voix est entendue.



Au bord du lac Biva.

Je descendis à la station de Komaka où le cours de la rivière cesse d'être encaissé et où les rapides disparaissent, et revenant sur mes pas, poussant au delà de Kioto, j'allai à la station de Baba, au travers des mêmes campagnes verdoyantes et accidentées. Une richka m'amena jusqu'au village de Ishiyama sur le lac Biva.

Le Biva est une vaste masse d'eau dont la superficie égale celle du lac de Genève. Cette eau est limpide et reflète gaiement les maisonnettes qui peuplent ses bords aux pentes montagneuses et aux contours capricieux. Mais il n'est pas dominé par de majestueux glaciers comme le fameux lac de la Suisse, et n'a pas son aspect grandiose. Je déjeunai au village de Ishiyama dans une auberge très bien située sur la rive. La terrasse où j'étais installé dominait le lac et me permit de jouir d'une vue étendue. On pense bien que je me passai la fantaisie de faire un repas à la japonaise, bien que j'eusse apporté quelques provisions. Deux servantes, qui paraissaient s'amuser beaucoup de ma tête, dénichèrent pour mon usage une misérable table branlante, la seule qui fût dans l'établissement, et aussi quelque chose qui ressemblait à une chaise.

Les petites baguettes de bois me parurent le moyen le plus commode que l'on eût jamais imaginé pour manger le riz, un bon riz à peine crevé, qui, même sans aucun assaisonnement, est très

agréable. J'en prenais très adroitement un grain à la fois ; suspendu entre le bol qu'il venait de quitter et ma bouche entr'ouverte, il hésitait un instant entre ces deux récipients : la peine qu'il éprouvait à quitter son dernier domicile l'y faisait quelquefois retomber, et j'allais impitoyablement le rechercher. Mais peu à peu mon éducation se fit et je déjeunai. La soupe au poisson, quoiqu'un peu sucrée, et les sardines frites du lac Biva sont un vrai régal.

Quand je pris congé, la patronne de l'établissement, une dame d'âge respectable, non contente de me faire un grand salut en me montrant sa ceinture, voulut me dire quelque gracieuse parole, afin de me laisser un bon souvenir d'elle et du lac Biva. Je me sentis profondément ému lorsqu'on me traduisit ce compliment que je ne savais pas mériter :

— Vous avez l'air d'un véritable Japonais !

Je regardai mon interprète, le seul échantillon mâle de la race japonaise qui se trouvât en ce moment près de moi : il était maigre et petit avec une tête rasée, des sourcils noirs, une figure imberbe. Ses yeux durs grimpaient obliquement vers ses tempes. Comme il était incommodé d'un rhume, il portait souvent son mouchoir au milieu de sa face vers un endroit vide, là où les Blancs ont un nez. Sa joue était jaune et luisante, comme du vieil ivoire. En marchant il vacillait

sur ses socques et traînait un parapluie cassé qui ne pouvait rester ni ouvert ni fermé.

Tous les Japonais n'ont pas uniformément cet aspect. Mais je n'en avais pas d'autres en ce moment sous les yeux. Le propos de l'aubergiste me fit naturellement croire qu'elle m'identifiait avec ce personnage : je fus assez modeste pour n'en pas concevoir d'orgueil. Tout en remerciant, je me souvins que l'an dernier, à l'Exposition universelle de Paris, j'avais entendu quelqu'un régaler un Japonais exactement de la même façon :

— On vous prendrait pour un vrai Parisien !

Dans quelle mesure le sujet du Mikado s'était-il trouvé flatté ?

Une promenade en bateau à vapeur sur le lac Biva me permit de mieux goûter le charme de ses rives, peu escarpées, mais fort agréables dans leur caractère moyen. Partout on voit de gentilles maisons de paysans. Mais nulle part je n'ai remarqué rien qui ressemblât à une riche villa de plaisance avec le grand jardin ; je n'ai rien trouvé d'équivalent à ce qui existe chez nous en ce genre. Le voyageur n'est frappé, du moins au premier abord, ni par la vue de l'indigence, ni par celle de la fortune.

Les eaux sont partout coupées de claies et de filets savamment posés, qui attestent avec quel souci et quelle méthode les riverains ont organisé la pêche. De nombreuses barques les animent, les

unes plates et rustiques, d'autres pontées et de construction soignée. Des gens affairés s'y tiennent, armés de lignes et d'épuisettes ; d'autres vont relever les nasses et jettent dans le bateau le poisson tout frétillant. Il y en a aussi qui se livrent au plaisir hygiénique favori des Japonais, le bain ; ils nagent, ils jouent, ils se lancent de l'eau, et, quand ils ont bien gambadé, ils laissent leur corps sécher tranquillement au soleil, avec une sereine impudeur.

Je débarquai dans la petite ville d'Otsu, où en 1891 un fanatique tenta d'assassiner le tsarevitch, depuis Nicolas II. Son quai, protégé par un talus de grosses pierres sans ciment, est dominé par une haute lanterne qu'on peut presque nommer un phare. La pêche, unique industrie de la localité, en a fait une véritable halle aux poissons. On en voit là de toutes sortes, des longs, des courts, des plats, des ronds, des ventrus, car le lac est d'une richesse extraordinaire, et ces innombrables écailles luisantes, qui brillent à la lumière et dont les débris jonchent le sol, sont comme une semence d'argent ; malheureusement il faut se boucher le nez en passant.

Au-dessus de la ville s'élève une terrasse d'où l'on jouit d'une très belle vue sur le lac, sur les pêcheries et sur les navires. Un temple dédié à Kwannon, déesse de la charité, se dresse sur la colline, et l'interminable escalier qui y conduit



Mendiants du temple d'Otsu.

part de la terrasse. A l'entrée est un petit kiosque ouvert formé d'un toit pointu supporté par des colonnes et où les gens du peuple viennent accrocher des ex-voto, généralement une poignée de riz ou quelques feuilles de thé dans un petit panier de paille tressée. De longues planchettes, suspendues à côté par des ficelles, indiquent les noms des donateurs. Au moment où je passai, des mendiants accroupis sur les dalles, au pied de la muraille, se prosternèrent en demandant l'aumône. Ce sont les seuls que j'aie rencontrés au Japon.

Les bâtiments du temple sont peu de chose, mais il est situé au milieu d'un parc très beau dont les vieux arbres lui font une ceinture noble et vénérable.

Je revins à Kioto par une route plus curieuse qu'agréable. Je traversai le canal de Chosuiuca, creusé il y a une dizaine d'années pour irriguer les campagnes au moyen de l'eau du lac Biva, et qui passe en tunnel sous la colline où se dresse le temple de Kwannon. Il faut ramper pour entrer dans la barque, basse et couverte, qui vous mène sur l'eau sombre de ce Styx moderne. Pendant quatre kilomètres on aperçoit au loin des lumières qui semblent marcher toutes seules dans la nuit. Puis, quand elles se rapprochent, on croise d'autres barques, où des ombres mobiles font des gestes étranges dont le contour s'agrandit sur les voûtes dans la fantasmagorie du clair-obscur. La

sortie au milieu de la campagne fut une délivrance, tant est vive la joie de retrouver la lumière du soleil jouant sur la verdure. Un truc posé sur roues et remonté sur un plan incliné à l'aide d'un funiculaire portait un lourd bateau qui allait prendre sa place dans le canal. J'admirai à quel degré de perfection est arrivée en bien peu de temps l'industrie au Japon.

De retour à Kioto je ne fis guère qu'y passer. Mon métier de juif-errant ne me permettait pas de m'y arrêter davantage.

En une nuit de chemin de fer, j'allai confortablement de Kioto à Tokio, c'est-à-dire de l'ancienne capitale à la nouvelle. Le hasard me fit rencontrer dans le train trois jeunes femmes qui voyageaient avec de petits enfants, et, au milieu de la voiture spacieuse que ne divisait aucune cloison, je fus le témoin de leurs soins inquiets. Certes, la tendresse d'une mère qui couve et bichonne son bébé n'est jamais un spectacle indifférent ; mais l'habitude l'a rendu banal. Ici tout me parut nouveau. D'abord les petites mères et les petits enfants étaient pareils, sauf une différence de taille quasi négligeable. En effet, tandis que chez nous le costume des bambins est fort distinct de celui de leurs parents, au contraire, là-bas, les mioches, dès qu'ils ont quitté leurs langes, sont habillés comme les grandes personnes. Même robe, mêmes manches ouvertes et larges, et,

pour les fillettes, même ceinture. Cette similitude est peut-être ce qui rend les enfants japonais plus drôles à voir que les autres, de même que les nôtres nous paraissent plus cocasses lorsque, encore tout petits, on les affuble d'une culotte longue.

Ils sont bien mieux alors nos caricatures; leurs gestes et leurs attitudes constituent une parodie plus comique des nôtres. Voilà sans doute pourquoi, dans le train, le jeu des grandes et des petites poupées semblables me parut si divertissant.

Je n'ai jamais vu de mouvements plus gentils que ceux de ces jeunes mères prenant leurs enfants dans leurs bras et les faisant sauter sur leurs genoux. Jamais doigts plus délicats n'ont manié, habillé et déshabillé un bébé avec plus de précautions; jamais caresses n'ont été plus légères et comme impalpables. Ah! les jolies petites mignardises! Il y a quelque chose d'infiniment agile et de spirituel dans les doigts de ces créatures ténues et subtiles. Danseuses ou mères, c'est la même grâce aérienne. S'étant mises à l'aise pour la nuit, leur terrible ceinture défaite, elles s'étendirent et s'accoudèrent pour dormir, dans une position qui nous paraîtrait intolérable, qui leur est au contraire très commode et qui a l'avantage de ne pas altérer la mirifique coiffure. Au matin, j'assistai aux menus détails d'une toilette

sommaire qu'elles firent avec réserve, sans honte et en riant. Quant à la ceinture qui ne peut être ajustée que par un aide, l'organisation savante de ses plis, la pose du coussin, l'enroulement, le calcul de la longueur des pans, la vérification du niveau et le reste, d'honneur c'est plus compliqué que l'administration d'un ministère.

Je ne fis, pour ainsi dire, que traverser Tokio; malgré son titre de capitale cette ville immense — on y compte, dit-on, un million et demi d'habitants — ne m'attirait qu'à demi. Les Européens y ont construit des quartiers sans originalité, comme à Kobé.

L'industrie moderne s'en est emparée, et l'activité est considérable dans ce grand centre commercial, et qui mérite évidemment un coup d'œil au moins rapide, même davantage ; mais je mourais d'envie, si possible, de voir les temples de Nikko, qui passent pour la plus grande merveille artistique du Japon. A la vérité, ils n'étaient pas sur ma route; mais un détour de quelques heures pouvait m'y conduire, et nous n'étions encore qu'au 3 juillet; j'avais un peu de temps devant moi, ce temps dont la durée m'avait été si pénible en Sibérie et que maintenant j'aurais voulu au contraire allonger, tant nos projets et nos désirs se détruisent aisément les uns les autres. Mais le record est chose sacrée entre toutes, et je repoussai mon envie de voir le Japon à loisir.

Il pleuvait beaucoup lorsque j'arrivai à Tokio. On ne voyait dans ses rues que des parapluies, les uns clairs et colorés semblables à des champignons : c'étaient les coquets parasols en papier que les Japonais savent faire servir indifférem-ment pour le mauvais temps comme pour le beau ; les autres étaient les parapluies d'étoffe sombre à la mode européenne, les vilaines carapaces de tortues, que les gens du pays commencent à employer. Aussitôt à l'hôtel je m'informai du premier train pour Nikko. Il y en avait un dans l'après-midi. Une richka me conduisit en une heure à la gare de Ueyno, à travers des rues pleines de monde, semblables à celle de Kioto, avec de petites maisons ouvertes, mais interrompues çà et là par des constructions européennes.

C'était quelque peu imprudent de ma part de m'éloigner de Tokio ou de Yokohama – c'est tout un — alors que j'avais tant désiré m'y trouver à date fixe, alors que j'y étais en effet arrivé en temps voulu, et que le moindre retard, un train manqué ou un accident, pouvait me faire rater le départ du bateau. Quel désastre si, après être venu jusque-là, je me trouvais ensuite au port pour voir de loin l'*Empress of India* lever l'ancre! Mais j'avais strictement le temps : je partis pour Nikko.

CHAPITRE X

NIKKO

Les chrysanthèmes. — Les temples. — Yéyasu et Yémitsu, grands ennemis du nom chrétien. — Dans la montagne. — Les cryptoméries. — La pagode. — Art et nature. — Le tori. — Le Sourd, le Muet et l'Aveugle. — Le sculpteur devenu passereau. — Le sanctuaire. — Le prêtre à la marotte. — Les tombeaux. — La revanche des Blancs.

Cinq heures de chemin de fer, à travers une campagne que je m'étonnai de trouver plate, m'amenèrent — trop lentement ! — à l'endroit de mes rêves. J'arrivai vers le soir par une belle avenue montante plantée de grands arbres, au milieu d'un village japonais, mais quelque peu enjolivé pour les Européens. Les boutiques de photographies, de bibelots, de souvenirs vous y harcèlent. On sent que les étrangers sont nombreux dans ce pays. Vous diriez une ville d'eaux.

Je remarquai sur la terrasse de l'hôtel quelques beaux chrysanthèmes, largement épanouis, qui

devançaient la saison. L'Europe connaissait depuis longtemps cette fleur, mais il a fallu les Chinois et les Japonais pour deviner ce qu'il y avait en elle de gloire contenue et insoupçonnée : ce sont eux qui ont trouvé le secret d'en faire sortir la plantureuse splendeur, comme un sculpteur éveille la beauté endormie dans le marbre. Durant ces dernières années nous avons envoyé à la race jaune des machines et des canons : en échange elle nous offre une fleur.

La dynastie qui règne au Japon et qui tire son origine du Soleil a pour emblème le chrysanthème, parce que la forme de cette fleur rappelle celle du globe lumineux entouré de ses rayons.

Tel que les horticulteurs japonais l'ont fait, le chrysanthème est aujourd'hui la plus volumineuse, la plus splendide des fleurs. Le parfum et la délicatesse de la rose lui manquent, à la vérité ; on ne lui voit pas non plus la grâce capricieuse et mobile de l'orchidée qui est imprévue comme une idée de femme ; mais, par l'ampleur de ses formes et la richesse de ses couleurs, il possède la somptuosité bien mieux que l'épais et lourd dahlia.

Sauf le bleu franc et le rouge vif, le chrysanthème s'est paré de toutes les couleurs. Nous l'admirons sous les nuances les plus diverses : jaune intense qui justifie l'étymologie de son nom, maïs, orange, paille, citron ; le violet lui donne



Nikko. — Un groupe d'enfants.

des airs de deuil ; parfois il semble tragiquement teint de sang ; il s'égaye au contraire de tous les tons du blanc, neige, crème, ivoire ; souvent des taches multicolores le font ressembler à un marbre moucheté. Il arrive aussi qu'un excès d'adresse l'a teinté de vert : vous croyez voir alors une salade et vous cherchez involontairement l'huile et le vinaigre, quelle horreur !

Quant aux formes, quoique très analogues dans leur ensemble, elles sont très diverses dans le détail. L'art en a sensiblement perfectionné l'emblématique aspect solaire. Souvent les fleurs rondes et lisses, tant les pétales se serrent les uns contre les autres, font songer à un sein ferme et gonflé. Souvent au contraire ces pétales sont si droits et si hérissés qu'on dirait une pelote d'épingles. On en voit dont l'apparence tortillée et fantastique évoque l'idée d'étranges animaux sous-marins. La plupart semblent d'abondantes chevelures de femme, mais diversement coiffées : parfois sur ces têtes blanches, comme poudrées, vous jureriez que le peigne de la soubrette vient de passer, tant il y a de soin et de symétrie dans l'ordonnance. D'autres sont si bien pliés, contournés et frisés qu'on croit voir encore la trace du petit fer. Il y a des tignasses emmêlées comme au souffle du vent. Enfin, chez beaucoup, les pétales longs et souples sont comme des cheveux prêts à se dérouler pour la joie des nuits d'amour, et l'œil surpris cherche

inconsciemment l'épaule où ils vont se répandre! C'est un beau présent que le Japon nous a fait en nous donnant le chrysanthème.

De l'hôtel où j'étais descendu on domine un torrent dont j'entendais le bruit à mes pieds, et, quoique ce bercement joint au monotone coassement des grenouilles eût dû m'endormir, l'émotion de voir une chose fameuse, et aussi le souci de la hâte où j'étais, me tinrent éveillé. A l'aube je fus debout et dehors. La nature qui m'environnait a un fier caractère de noblesse et de grandeur. Le ravin est profond, les arbres sont élevés, la vue s'étend au loin sur les champs et les coteaux. Il se dégage des choses je ne sais quel sentiment de dignité altière et sévère qui n'est pas habituel au Japon.

En descendant vers le pont je croisai une joyeuse troupe d'enfants qui se rendaient à l'école sans trop se presser. La flânerie leur semblait douce dans la nonchalante tiédeur du matin ; mais ils n'étaient ni plus légers ni plus contents que moi. Le temps était agréable quoique le ciel fût à demi couvert. Je marchais grisé au milieu de cette puissante nature, et je me sentais exalté par la curiosité du beau, en me dirigeant vers le seuil sacré des dieux. Mon attente n'a pas été déçue.

Les temples de Nikko ont été construits au dix-septième siècle pour servir de tombeau à deux

maîtres puissants, Yéyasu et son petit-fils Yémitsu, dont les noms, quoique peu familiers à nos oreilles, dominent l'histoire du pays. Ils ont pourtant fait tout ce qui rend illustre aux yeux des peuples, depuis la création du monde : Yéyasu fut un grand guerrier, et dressait, avec les têtes de quarante mille de ses ennemis, des pyramides dégoûtantes; Yémitsu n'était pas moins sublime : il extirpa du Japon le christianisme naissant, en sabrant trente-sept mille néo-chrétiens et en précipitant dix mille des survivants dans la mer. Nous devrions donc connaître ces deux héros. Mais, il y a trente ans, peut-être ne comptait-on pas au Japon dix hommes instruits qui eussent entendu les noms de Louis XIV et de Napoléon.

Quoi qu'il en soit, le monde jaune prise très haut la gloire de ces Japonais célèbres. On a construit, pour honorer leurs dépouilles, des édifices aussi magnifiques que les plus magnifiques en ce genre. Car, pyramides, mosquées, tombes bouddhiques ou chrétiennes, il est remarquable que partout les hommes, pour loger leur dépouille, ont usé de la plus grande somptuosité. Les morts sont mieux partagés que les vivants.

Les temples s'élèvent de l'autre côté du torrent. Au jour des fêtes religieuses, les processions le franchissent à l'aide d'un joli pont en bois d'une seule arche qui s'appuie contre deux rustiques

piliers de pierre dressés sur les rochers. La balustrade est couverte d'une belle laque rouge et ornée de plaques en cuivre ciselé ; elle détache la pourpre de sa ligne élégante sur un fond de verdure que ferme un coin des collines dentelées. Je suis passé modestement, commele commun des mortels, sur un pont plus simple situé à côté du premier; puis, longeant le torrent, tournant vers la droite et m'enfonçant dans la montagne, j'ai suivi une hautaine allée de cryptoméries.

Nous ne connaissons guère en France les essences variées dont le pin est chez nous le type le plus répandu. Le cryptomérie est un arbre superbe, dont le fût très gros et très droit s'élève majestueusement comme une colonne sombre, plus élevée et plus noble que tous les monolithes dressés par l'homme. Sa frondaison épineuse, loin d'avoir la rigidité qu'offre celle de nos pins, est, au contraire, légère et fléchissante. Son écorce est intérieurement friable et rougeâtre et, quand elle sèche et s'émiette sur le sol, elle le pare d'un beau ton sanglant.

La porte du temple s'ouvre sur une profonde échancrure de la montagne. C'est dans ce vallon retiré que le Japon a installé ses dieux et ses chers morts, loin du bruit des villes, loin de la curiosité humaine. Aujourd'hui, cette retraite n'est plus protectrice. Le village de Nikko est rempli d'étrangers, et les touristes anglais et américains

viennent sans cesse y promener leur flânerie, si toutefois le mot flânerie peut s'appliquer aux dévorants inquiets de la race anglo-saxonne. Quant aux Japonais, ils y conduisent aussi leur rire aimable et insouciant, sans scrupule et sans respect. Ces hommes, même ceux du peuple, même les moins cultivés d'entre eux, passent aujourd'hui, et aiment à passer, pour des indifférents et des sceptiques en religion. On dit que ces philosophes, objets d'étonnement pour le reste du monde par leur audace réformatrice et leur esprit d'initiative, ne connaissent plus la prière. Et c'est là une remarque bien intéressante pour l'observateur au moment même où d'autres, comme les Boers, se plaisent à dire qu'ils puisent leur vitalité dans la foi : la race humaine n'est qu'antithèses.

Avant d'entrer, on passe devant une belle pagode à cinq étages, toute luisante sous sa couche de laque rouge et or. Les pagodes nous surprennent toujours et nous produisent un étrange effet. Ce ne sont pourtant que des constructions très simples, des tours en bois, de forme carrée, à plusieurs étages, qui vont en s'amincissant de la base au sommet. Seulement à chaque étage il y a un balcon qui occupe les quatre côtés, et chaque balcon est protégé par un toit penché, un de ces toits bouddhiques de l'Inde, de la Chine et du Japon, qui ont un repentir au moment de finir et qui, regrettant tout à coup leur inclinaison, se

relèvent, se retroussent comme une lèvre. Ce sont ces toits saillants qui donnent à la pagode un caractère singulier et en font quelque chose de capricieux, de hérissé, d'anguleux. La simplicité, qui lui vaudrait de la grandeur, disparaît : il reste une sorte de support élégant fait, semble-t-il, pour accrocher des bibelots, des jouets, et où quelquefois l'on trouve en effet suspendues des lanternes.

La partie inférieure s'ouvre comme une armoire et montre un grand bouddha tout doré, un brave homme de bouddha qui étend sur l'humanité un regard bienveillant et placide en lui recommandant de ne pas trop se faire de bile.

Il ne faut pas se figurer un temple japonais comme une construction limitée et d'une forme nettement définie. Un temple — par exemplecelui de Yeyasu qui est le plus beau — est un ensemble de bâtiments différents, inégaux, de structures diverses, dont chacun a une destination particulière, et qui sont répartis dans des cours séparées, ces cours ayant chacune sa clôture spéciale et communiquant entre elles. Ici les cours sont au nombre de trois. Elles s'étagent sur la montagne en offrant à l'œil la perspective la plus heureuse ; les bâtiments se dominent les uns les autres, les plus beaux et les plus saints étant toujours les plus élevés ; en montant les hauts escaliers qui conduisent d'une cour à l'autre, on



Temple de Nikko. Porte de Yoméimon.

est récompensé de sa peine par des spectacles dont la splendeur est croissante.

Les bâtiments sont entièrement en bois de fond en comble, comme tout ce que l'on érige au Japon; le sol ne fournit pas la pierre, ou du moins les habitants ne se sont pas souciés de l'utiliser. Le bois offre relativement peu de ressource; par suite, les pavillons ne sont jamais vastes. De plus, le bois de cèdre qu'on a employé ici est admirablement poli et laqué; les poutres et les planches, aux arêtes finement dressées, sont entretenues avec ce soin méticuleux qui convient à des choses sacrées. Aussi toutes ces constructions ont-elles l'air de meubles plutôt que de véritables édifices. On dirait des crédences, des buffets, des coffres un peu grossis, que l'on déménagerait volontiers. Ce n'est que par le groupement de parties, en somme assez exiguës, que les architectes arrivent à donner l'illusion de la grandeur.

Ils ont aussi un secours que nous ne connaissons guère, celui de la nature. Nos cathédrales gothiques sont généralement placées sans souci du site, dans des points bas, au milieu de villes bruyantes; elles ne tirent leur beauté que d'elles-mêmes. A Nikko, l'intimité de la retraite, la noblesse de ce lieu sauvage, le recueillement de la solitude, émeuvent tout d'abord le visiteur. Et puis non seulement les cryptoméries alignent leurs

hautes colonnes en avenues majestueuses, non seulement ils entre-croisent leurs têtes dans ces futaies sombres, mais encore ils se mêlent, sans apprêts ni symétrie, dans le milieu des cours, à l'ornement des édifices. On ne coupe point leurs troncs vénérables sous prétexte d'ordre et de régularité ; et si, plantés devant une porte, ils causent quelque importunité, on tolère cette gêne pour l'élément de décoration spontanée qu'ils donnent par leur seule présence, pour la fraîcheur de leur ombre, pour l'abri qu'ils offrent aux oiseaux chanteurs.

Après la pagode, je passai sous un *tori*, je gravis un escalier, je franchis une porte et je me trouvai dans la première cour. Le tori est un élément d'architecture particulier au temple bouddhique ; il équivaut à peu près à notre arc de triomphe, mais il est beaucoup plus simple ; son rôle est purement décoratif. Imaginez deux colonnes verticales, hautes et élancées, généralement en bois, quelquefois en granit ; elles sont reliées vers le haut par une traverse et surmontées d'une poutre incurvée dont la convexité est tournée vers le sol et qui dépasse les montants de chaque côté. Ce portique, sous lequel il faut passer, est écussonné en son front d'une plaque où rayonne une inscription ; il se place à l'entrée de l'avenue d'un temple et se répète plus ou moins par intervalles. Rien n'est plus rudimen-

taire ; mais, peut-être à cause de cette simplicité même, rien n'a plus grande allure. Le tori est le digne accès d'un lieu sacré, et, en le franchissant, devant les cryptoméries qui le prolongent et le complètent, on a le sentiment de marcher vers quelque chose d'auguste.

Tout au contraire la porte, plus basse, est chargée d'ornements. Le tympan, compris entre le linteau et le toit retroussé qui la surmonte, est magnifiquement décoré. De gros lourdauds d'éléphants, tapirs et animaux fantastiques y ruminent sous leur robe de laque.

Le plus singulier des bâtiments de cette première cour est l'étable destinée à loger le cheval blanc du dieu. Les sculptures de la muraille représentent notamment trois singes de grandeur naturelle, que leurs attitudes respectives ont fait nommer le Sourd, le Muet et l'Aveugle. Le premier se bouche les oreilles avec ses mains, le second les lèvres, le troisième les yeux. Tous trois, accroupis et courbés, ont des mines de désolation. Quel caprice d'artiste les a placés là ? Je ne sais. Mais expliquez-moi les innombrables chimères qui décorent nos cathédrales gothiques.

Un passereau qui voletait de-ci de-là dans les branches a gazouillé ces mots au-dessus de ma tête :

— Je suis la septième incarnation de l'âme du sculpteur qui a modelé ces trois si nges. Les hom-

mes en ce temps-là étaient fous et cruels comme aujourd'hui. Je m'en apercevais, l'étant peut-être un peu moins qu'eux, mais je ne pouvais crier mon indignation comme j'aurais voulu. Une allégorie m'a permis de laisser percer ma pensée sans me faire trancher la tête. Le Sourd se bouche les oreilles pour ne pas entendre les mensonges des hommes ; l'Aveugle se ferme les yeux pour ne pas voir leurs crimes; le Muet s'efforce de contenir sa colère, et tous sont profondément tristes.

J'allais lui demander quelques explications complémentaires, mais il s'enfuit après s'être désaltéré à l'eau de la fontaine sacrée. Il s'envola derrière le pavillon de la bibliothèque, où sont conservés les livres sanscrits, et disparut.

Cette cour renferme en grand nombre des lanternes de pierre ou de bronze qui sont très répandues au Japon, soit aux abords, soit à l'intérieur des temples. Ce sont des supports en forme de colonne renflée vers le haut, que surmonte à peu près à hauteur d'homme une partie creuse de forme carrée ou hexagonale. L'une des faces est enlevée ; sur une autre face est tracé un rond qui représente le soleil ; une troisième est marquée d'un croissant pour indiquer la lune. Le tout est coiffé d'un toit pagode. La cavité reçoit la lampe que l'on place et que l'on allume aux jours de fête. Les lanternes de pierre sont d'un aspect assez primitif. Des ciselures décorent celles

de bronze dont le travail est des plus fins.

J'ai trouvé dans la deuxième cour une grande lanterne toute différente, une lanterne mobile que l'on promène dans les processions et qui est abritée sous un toit supporté par quatre colonnes. Elle a pour pendant une cloche sainte protégée de la même façon.

Près de là, sur les murailles d'un pavillon consacré à la prière, sont sculptées des figures plus tranquilles et plus heureuses que celles de tout à l'heure, des ibis, des colombes, moins remarquables par l'expression que par la douceur et l'harmonie des couleurs; elles se détachent au milieu des fleurs, lotus, hortensias, chrysanthèmes aux beaux pétales en bois doré.

La porte de Yoméimon, qui conduit à la troisième cour, passe pour la plus belle du Japon. On y accède en franchissant un tori élevé et en gravissant un long escalier. Elle étonne tout d'abord par la blancheur et le lustre de ses laques qui semblent de l'ivoire. Trois parties distinctes la composent, une au centre fort élevée et deux autres latérales qui sont plus basses. Chacune est couverte d'un toit. Le centre est formé par un portique de quatre colonnes blanches qui s'érigent sur chacune des deux faces. Elles supportent un étage où règne un balcon artistement travaillé. En bas, dans des niches, veillent deux guerriers assis, le torse enveloppé d'un riche vêtement,

les jambes sous un pantalon à damier, l'arc posé dans la main sur les genoux et le carquois à l'épaule. Différents animaux achèvent cette décoration, notamment des lions hiératiques, aux lèvres retroussées, l'air narquois et rageur.

Entrez! dit la somptuosité avenante de la porte. Fuyez! hurlent au contraire ces gardiens rébarbatifs. On s'arrête; on hésite; on ne passe qu'intimidé et craintif, secoué de terreur divine. Quoique cette œuvre disparaisse sous un flot d'ornements, les lignes n'en sont point altérées; leur belle ordonnance reste claire et facile à saisir; les couleurs, très diverses sur un ton général qui est blanc, chatoient sans fatiguer l'œil. Je suis resté longtemps en contemplation, ébloui, comme un enfant qui vient d'entrer dans le palais des fées. Il reste bouche bée et emprunté dans ses habits, songeant à tâter — s'il osait! — pour voir *si c'est vrai.*

Tout autour de la troisième cour règne une longue galerie où est exposé le trésor du temple, ornements sacerdotaux et guerriers, étoffes brodées, armes anciennes, sabres, arcs aux flèches bifidées, casques, en un mot tout l'attirail des prêtres aux jours de grande solennité.

On parvient au bâtiment principal dans la même cour en traversant encore une porte, celle de Karamon, qui n'a pas les proportions de la précédente et dont la beauté consiste surtout en de précieux



Temple de Nikko. — Le Sourd, le Muet, l'Aveugle (bois sculpté).

cuivres ciselés appliqués sur les laques blanches. Le sanctuaire où l'on accède par des marches recouvertes de plaques de bronze renferme un autel doré où s'accomplissent les rites symboliques. Cette pièce, quoique bien appropriée à sa destination, m'a paru manquer d'ampleur. Elle est sobrement garnie. J'y ai vu quelques menus objets du culte, des livres sacrés, un gong que les prêtres s'amusent à frapper à l'improviste; quand ce son lugubre a fait tressaillir l'étranger surpris, ils éclatent de rire.

Je me rappelle à l'entrée un prêtre accroupi, vêtu d'une robe violette et coiffé d'un petit bonnet de police sur l'oreille, qui semblait de la meilleure humeur. Il y avait aussi dans un pavillon isolé un autre prêtre, en robe pourpre, enveloppé d'un long manteau blanc, qui portait sur la tête un bicorne en bataille fait de papier blanc et tout pareil à ceux que les enfants s'amusent à fabriquer chez nous. Sa main droite tenait une marotte à grelots et sa main gauche un éventail. Quelques menues monnaies jetées à terre devant lui indiquaient ce qu'il demandait et ce qu'il obtenait de la charité publique. Je lui lançai un sou. Aussitôt ce personnage falot se leva, fit mille simagrées, agita lentement son éventail, en minaudant comme une vieille femme qui fait ridiculement des grâces dans un salon, puis m'aspergea de ses grelots au tintement grêle et fêlé. Je sortis avec cette bénédiction.

Le tombeau enfin est situé tout au fond d'une quatrième et dernière cour complètement isolée, dans l'endroit le plus élevé et le plus reculé de la montagne. On y accède par des détours à l'aide d'un très haut escalier, après avoir passé sous un dernier tori. Une grille dont les montants sont en pierre ferme l'enceinte. Le mausolée s'exhausse sur quelques marches. C'est un édicule très simple, de forme carrée, terminé à sa partie supérieure en toit pagode. Il est tout entier en bronze noir que décorent sobrement de fines ciselures. Là, dans ce petit ouvrage robuste, d'aspect trapu, sous les grands cryptoméries qui l'entourent et le protègent de leur ombre, là tient tout ce qui reste de Yéyasu le grand soldat.

Je ne décrirai pas le temple de Yémitsu. Il occupe une surface considérable comme le précédent; il a été conçu sur le même plan: les dispositions des cours et des bâtiments sont les mêmes. Seulement cette fois l'ornementation est beaucoup plus simple; les sculptures sont moins nombreuses et moins riches; les portes sont moins ouvragées et teintées de tons moins éclatants. D'ailleurs, l'effet de l'ensemble se transforme sans être diminué : la sage économie des lignes et la modestie du décor lui font une beauté grave et hautaine.

Une certaine statue située à l'une des portes mérite cependant une mention : c'est celle du dieu des vents. Il est hissé sur un rocher et porte

au-dessus de sa tête courbée une outre de forme allongée, dont il maintient les extrémités avec ses poings. Sa peau nue est entièrement colorée en vert. La bouche ouverte, il regarde au-dessous de lui de son œil oblique et méchant, et semble chercher sur qui il va lâcher les vents dont son outre est gonflée et quel mal il va faire aux hommes. L'expression de ce mauvais dieu est terrible à souhait.

Quant au tombeau, il ressemble au premier par sa structure et par sa situation.

Tels sont ces temples, tels sont ces lieux paisibles et dignes, en harmonie avec l'idée de repos que la mort inspire aux hommes. Et pourtant reposent-ils les deux héros ? Goûtent-ils, dans le sein de la montagne farouche, la tranquillité suprême qu'ils y sont venus chercher et à laquelle leur donnaient droit tant de travaux illustres, entrepris pour préserver la patrie et son génie original ? Hélas ! la secte des chrétiens qu'ils combattirent, qu'ils exterminèrent, est aujourd'hui réapparue.

Non pas qu'elle impose ses dogmes déjà ébranlés eux-mêmes dans les contrées où ils étaient jadis le plus en honneur. Mais les Blancs sont admis et viennent en grand nombre, qui souillent le sol sacré du Nippon jadis fermé pour jamais, disait-on, à leurs pareils. Ils ne se montrent pas en armes ; mais leurs idées se glissent, s'infiltrent,

s'insinuent rapidement dans le pays. Leur esprit, plus subtil que l'air contenu dans l'outre du dieu des vents, du méchant dieu vert, a franchi l infranchissable océan et contourné les montagnes, et voilà qu'il pénètre les cités de l'Empire du Soleil Levant. Tout s'écroule, les religions sont oubliées, les autorités méconnues, grâce à je ne sais quel insaisissable souffle venu de loin, qui triomphe sans le secours de la force brutale.

Yeyasu, Yémitsu, votre sanglant ouvrage de conservation s'effondre et, pour mieux le mépriser et vous narguer vous-mêmes, des étrangers exécrés viennent chaque jour chez vous, jusque devant vos tombes, là où naguère leur présence eût signifié leur mort, et sans respect, moyennant quelque argent, ils vous examinent et vous toisent. O déchéance ! Non, ce n'est plus le repos, c'est la profanation, c'est la honte.

CHAPITRE XI

UN COIN DE TOKIO

Le Yoshivara. — Riche quartier. — La volière. — Sainte fonction. — Le paganisme japonais. — Nos préjugés. — La défense des vieilles mœurs. — Un honnête homme. — L'expansion japonaise. — Japonais et Russes. — Massacres. — Le Japon sauve ses coutumes. — Le perpétuel devenir.

Mais hélas ! il faut m'arracher aux magnificences de Nikko, à son parc ombragé, à ses montagnes sauvages. Je n'ai que le temps de rentrer précipitamment à Tokio, où je passe ma dernière soirée japonaise.

J'y eus une vision bizarre et charmante. C'est là-bas, très loin, dans le quartier du Yoshivara, situé au nord-ouest de la ville. Ma richka, qui était traînée par deux rapides coureurs, mit une heure pour y parvenir. C'est le moment où les rues s'assombrissent, les panneaux se posent ; une lueur pâle blanchit les papiers huilés sur lesquels des ombres se dessinent ; je glisse par des chemins déserts et silencieux. Mais là tout s'illumine

brusquement ; c'était la nuit, voici le jour, voici le mouvement, le bruit, la vie. Décidément les Japonais font tout au rebours de nous. J'ai dit comment leurs maisons de thé, où l'on va boire une tasse de mauvaise tisane, sont discrètes, furtives même. Tout au contraire, ils projettent tout l'éclat de la grande lumière sur ce qu'ailleurs on s'efforce de laisser dans l'ombre.

Les rues s'allongent droites, larges, parfaitement entretenues. Quant aux maisons, ce sont les plus belles de la ville, les plus élevées, les mieux construites ; chose inouïe, elles atteignent jusqu'à trois étages ! Les grilles dressent leurs barreaux de bois, et l'intérieur des chambres est violemment éclairé, tantôt par de beaux lampions en papier, tantôt, et trop souvent, par de vulgaires lampes à pétrole, des suspensions à abat-jour de porcelaine blanche décrochées de nos plus vilains bazars. Sur l'estrade, dans des cages qui ne sont pas bien grandes, mais que l'absence de toute espèce de mobilier rend suffisantes, minaudent une demi-douzaine de petites femmes accroupies. Leur costume est le kimono traditionnel des Japonaises, mais il est de couleur voyante, généralement rouge et bleu avec de larges ramages. Quelquefois l'étoffe, tissée de fils d'or, paraît dignement lourde et comme pétrifiée, si bien que celles qui les portent n'osent pas bouger. La forme de ces vêtements est décente et plutôt sévère ; les

épaules ne sont jamais décolletées ; à peine un



Type de Japonaise.

pointe en fichu laisse-t-elle deviner quelque chose de la gorge.

Les coiffures sont artistement faites, suivant la mode nationale ; seulement le volume en est plus

imposant et la hauteur plus majestueuse. Un peigne et quelques épingles les complètent par derrière; une fleur coquettement posée sur l'oreille les enjolive d'un peu de fantaisie. Je n'ai pas besoin de dire combien les ceintures sont grandiloquentes. Ainsi parées, elles semblent assez affriolantes ces petites djoros — c'est leur nom ; il n'a rien d'infamant. On les voit en même temps de face et de dos, grâce à de hautes glaces qui occupent toute la paroi du fond et reflètent en entier leur corps menu. La djoro a des occupations simples derrière sa grille : son grand souci est de se peindre et de se repeindre. Sans cesse elle se regarde dans un petit miroir de poche, et, sortant d'imperceptibles boîtes, elle se met du noir au sourcil, du fard à la joue, du carmin à la lèvre. Son doigt léger ajoute ici, retranche là, efface complètement, puis repose, et, quand les tons lui paraissent bien harmonieux, quand elle est suffisamment poupée de cire, elle étale sur le tableau, à l'aide de la houpe, une couche savante de poudre de riz.

En même temps, elle a devant elle son attirail de fumeuse. Elle tire une bouffée de sa pipe qu'elle offre gentiment aux passants à travers la grille, puis elle vide le fourneau dans le cendrier, et elle rit comme si elle avait fait quelque chose de très drôle

Les habitants de Tokio viennent là en famille avec leurs femmes et leurs enfants, ils se promènent, ils regardent, ils causent, ils emplissent

leurs yeux de l'éclat des lumières et des costumes. Parfois un homme s'approche, il fait un signe, une djoro vient à la grille ; ils échangent quelques paroles en riant. Il entre dans la maison par une porte latérale, et l'instant d'après elle disparaît par le fond. La foule s'amuse.

Pour moi, en contemplant ces cages, ces volières où s'agite ce petit monde gazouillant, je songeais à un des plus jolis endroits de Paris, le quai du Louvre où se tient le marché aux oiseaux. Puis en suivant ces innombrables rues si brillantes qui contiennent une population de plusieurs milliers de femmes, une autre évocation se fit devant mes yeux. Je rêvais que j'étais soudain transporté dans quelque ville grecque de l'antiquité, à Corinthe par exemple, où les courtisanes étaient nombreuses et célèbres, et où elles exerçaient leur art avec éclat, comme une fonction quasi sacrée. Le présent que j'avais sous les yeux m'aidait à mieux comprendre un passé lointain, et aussi l'histoire connue du passé éclaircissait pour moi des mœurs étranges.

Les Japonais emmêlent dans leur esprit, sans trop de souci, deux religions fort anciennes : le bouddhisme et le shintoïsme, la première d'importation chinoise, la seconde d'origine nationale. Le shintoïsme, à l'exemple du polythéisme grec, est une sorte de divinisation des forces de la nature. Son Olympe est vaste et peuplé de dieux et

de déesses qui rayonnent un peu de leur blonde lumière sur les pauvres humains. Benten, qui passe le front couronné d'or et qui charme les serpents au son de la mandoline, Benten est la déesse des arts et du plaisir ; elle a pour prêtresses désignées les gueichas et les djoros. Au printemps, lors de la fête des cerisiers, en automne à celle des chrysanthèmes, les djoros défilent processionnellement en théories solennelles à travers les larges allées sablées, dans les jardins du temple qui occupe le centre du Yoshivara. La foule, accourue pour les voir, les salue au passage, et apprend le respect de l'importante fonction sociale qu'elles exercent.

Un Japonais, qui a fait ses études en Europe et qui connaît bien nos mœurs, me disait à ce propos :

— Votre sensibilité d'Européen se révolte parce que des jeunes filles sont louées, moyennant finances, pour un service qui d'ailleurs n'a rien de déshonorant chez nous. Mais en Europe quel est donc ce trafic que j'ai entendu appeler communément la traite des blanches ? Votre pudeur s'alarme d'un étalage triomphant et trop provocant. Et vos trottoirs, ceux de Londres surtout ? Est-ce que le Japon n'a pas le droit d'avoir son Moulin-Rouge, et le reste ? Le vôtre est plus vivant, soit ; mais le nôtre a bien son originalité. Votre vertu s'indigne d'apprendre que des djoros,

après avoir amassé une petite dot, trouvent à se faire épouser et rentrent au bras de leur mari dans la société des familles. Mais chez vous ne cite-t-on pas des hommes, voire des gentilshommes, très décorés, et très décoratifs, qui donnent leur nom à des demi-mondaines enrichies? En somme, le niveau des mœurs est sensiblement le même en Europe et au Japon. La forme seule diffère. Nous ne rougissons pas, comme vous, des vœux de la nature ni des plaisirs qui peuvent embellir la vie.

Malgré cette plaidoirie, les Yoshivaras sont menacés. L'influence européenne les mine. On m'a dit qu'ils commencent à disparaître peu à peu ; la police les fait partiellement fermer. L'année dernière un tenancier fut ruiné de ce chef et ne put faire face à ses engagements commerciaux. C'était un homme délicat, chatouilleux sur le point d'honneur, comme les Japonais se piquent de l'être : il s'ouvrit le ventre. Quant à nous, Européens, épris de beauté, nous devons déplorer de voir détruire, sans profit, une des curiosités les plus extraordinaires de l'Extrême-Orient.

Je ne pouvais continuer davantage mes études de mœurs. Il me fallut quitter Tokio le soir même et aller coucher à Yokohama. Le lendemain, j'employai la matinée à terminer mes derniers préparatifs de départ, à jeter un coup d'œil sur la ville. Elle est bien située, à l'extrémité d'une baie pro-

fonde, mais son caractère japonais est fort altéré ; on l'a accommodée, plus encore que Kobé, au goût des Européens. J'y vis défiler des petits soldats habillés à la mode de chez nous avec des pantalons et des tuniques serrées par une ceinture, le fusil sur l'épaule, le pas rapide, l'allure martiale, l'air satisfait d'eux-mêmes.

Eh oui, ils sont satisfaits d'eux-mêmes, car ils sont vainqueurs. Ce sont eux qui ont battu les Chinois, qui ont conquis la Mandchourie et Port-Arthur, pour se les voir, il est vrai, enlever l'un et l'autre par les Russes. Et voilà ces rivaux qui se regardent, qui se guettent. Personne ne veut rester chez soi. Les Japonais jurent qu'ils dépassent le nombre de quarante millions d'habitants, qu'ils sont à l'étroit dans leurs îles, qu'ils y étouffent, qu'il leur faut de l'air. La Chine est tout près. Ils y passent, quoique la place soit encore plus mesurée. Du moins si la Corée pouvait leur rester ! Mais non, les Russes ne veulent permettre à aucun étranger de mettre le pied dans cette partie de l'Asie. Si le festin comporte plus de mets qu'ils n'en peuvent absorber aujourd'hui, n'importe, ils les mettront de côté pour plus tard.

Alors les Japonais se rabattent sur l'île de Formose. Les petits soldats s'y installent. Le plus simple pour prendre la place des habitants et occuper leurs terres, c'était de les exterminer. On n'y a pas manqué. Les Japonais se sont mis à

massacrer méthodiquement, à brûler les villages et, en un tour de main, ils eurent mis à mort cinquante mille Formosains. Notre époque, si fière, justement, d'être la plus civilisée qu'il y ait jamais eu, est en même temps une des plus fécondes en cruautés. Jamais on ne vit pires barbaries. Des rivières de sang ont coulé de tous côtés, et souvent par la main des Européens ; mais les Asiatiques taillent plus largement, on doit le reconnaître. Les Japonais ne le cèdent en cruauté ni aux Chinois, ni aux Turcs. Ces hommes, d'aspect doux et paisible, ces artistes qui font si adroitement de jolis bibelots, des cloisonnés, des poteries, des paravents, des éventails, des photographies peintes avec goût, ces hommes sont en même temps féroces. D'ailleurs le dédain qu'ils montrent à l'occasion pour leur propre vie, comme pour celle de leurs adversaires, est un côté honorable du caractère de ces êtres si souvent perfides. Ils savent mourir héroïquement sur les champs de bataille ; ils savent se sacrifier sans murmure. Et il en est de même chez les Japonaises ; l'âme de ces jeunes femmes rieuses, de ces jeunes mères aux doigts agiles, cette petite âme est souvent romaine ; elles suivent très bien et spontanément leur époux dans la mort.

C'est pour cela que la transformation militaire des Japonais a été si prompte. Ils n'ont pas eu à devenir soldats ; ils l'étaient. Ils sont seulement

devenus soldats modernes. C'était une nécessité pour eux d'apprendre les nouveaux procédés de la guerre, afin de se défendre, et, lorsqu'ils les ont connus, ils en ont même abusé en attaquant leurs voisins. Leur flotte cuirassée est nombreuse. Ils ont élevé des fortifications partout où elles étaient utiles et ils les ont garnies de canons perfectionnés. Le reste de leur éducation s'est fait en même temps. Ils se sont rapidement improvisés ingénieurs civils et manufacturiers. Leurs chemins de fer fonctionnent bien, leurs usines sont nombreuses, et, comme j'ai pu le constater, l'usage de l'électricité est beaucoup plus répandu chez eux que chez nous. Enfin on connaît la compétence que beaucoup de leurs praticiens ont acquise en médecine.

Avec tant de changements, le Japon ancien reste cependant lui-même. Sauf dans certaines villes où se sont installés les Européens, grand est le souci des Japonais de conserver leurs vieilles mœurs, leur manière de se loger, de se vêtir, de se parer, de se nourrir, en un mot, toutes les habitudes de leur vie à la fois si simple et si perfectionnée. Je ne parle point de leur religion, ils n'y tiennent plus. S'ils dédaignent l'idée chrétienne, ce n'est pas pour conserver le bouddhisme ou le shintoïsme ; c'est parce que, dénués de tendances mystiques, ils prétendent n'avoir recours désormais qu'à la science, à la philoso-

phie, à la morale. Les Japonais ne cherchent pas, comme on dit en mauvaise part, à singer l'Europe ; seulement on remarque en eux un mélange singulier de conservatisme et d'esprit novateur. Voici pourquoi : en adoptant le système des armées permanentes, en se faisant à notre image soldat, marin, ingénieur, industriel, le Japon travaillait à conserver son indépendance et sacrifiait une part de ses mœurs pour sauver l'autre. C'est là sans doute le secret de cette curieuse juxtaposition du passé et du présent.

Mais ce pays, qui n'est pas riche, a dû faire, pour sa protection, des dépenses considérables qui le surchargent péniblement. Tandis que l'habitant, content de peu comme autrefois, continue à s'alimenter de façon frugale, l'Etat vit en prodigue et s'endette sans qu'on puisse trop le blâmer. C'est là un danger prochain. Et puis tout change. Quoi qu'il veuille conserver, le Japon est, lui aussi, suivant l'expression du philosophe ancien, dans un perpétuel devenir.

CHAPITRE XII

SUR L'OCÉAN PACIFIQUE

A bord de l'*Empress of India.* — Mes regrets. — Consolation — La société. — L'expédition de Chine. — Rivalité des puissances. — Le maréchal de Waldersee. — Français et Allemands. — Quelques gifles. — Nos pioupious. — La bataille de Tien-Tsin. — La blessure du commandant Vidal. — Un bon chirurgien japonais. — La vie à bord. — Le jeu des pommes de terre. — Les femmes de missionnaires. — Musique sacrée, musique profane.

Enfin! le 5 juillet dans la matinée j'étais à bord de l'*Empress of India* de la Canadian Pacific railway Company (Compagnie du chemin de fer Canadien-Pacifique). A midi le navire levait l'ancre. C'est un moment que j'avais souhaité avec ardeur durant toute la première partie de mon voyage. Je me trouvais précisément sur le bateau dont la poursuite entrait dans mes projets. Mes calculs s'étaient trouvés justes; je n'avais pas perdu de temps; sauf imprévu, je pouvais maintenant fixer la date de mon retour. Aucun voyageur parti de Paris à la même heure et le même

jour que moi n'aurait réussi à aller plus vite. J'avais donc lieu d'être satisfait. Dirai-je qu'au contraire, n'eût été la joie de retrouver bientôt en France les affections laissées, je me serais senti plutôt enclin à la mélancolie. Eh quoi, déjà partir ! Que de choses pourtant j'avais encore à voir au Japon ! comme j'aurais voulu errer au cœur du pays, fouler à loisir l'herbe des temples en goûtant la fraîcheur à l'ombre des grands arbres, et sonder l'âme de ce peuple à la fois si vieux et si jeune ! Mais non, il fallait fuir. En vérité la charmante féerie s'évanouissait trop tôt.

La traversée est longue du Japon en Amérique. Elle se fait sans que, pendant douze jours, on aperçoive la terre une seule fois. L'océan, toujours l'océan, varié seulement par les jeux de la lumière, c'est cruellement monotone, même lorsque le temps est beau. Quoique nous fussions en plein été, au bout de deux jours un vent glacé souffla sur cette mer, refroidie par les courants du nord. L'ennui de ces jours fastidieux fut adouci pour moi par la présence, rare sur cette ligne, d'une dizaine de Français venant, pour la plupart, de Chine. Il y avait notamment quatre officiers : le général Bouguié et son aide de camp, le capitaine Fontenoy ; puis le commandant Vidal, ancien attaché militaire de France en Chine et en Corée, qui revenait avec sa famille et son adjoint, le lieutenant de Marescot. M. Robert Lebaudy, qui

avait fait le même voyage que moi, mais moins précipitamment, se trouvait également à bord. Il était accompagné d'un aimable ingénieur américain de ses amis, M. Samuel Hill. M. Jousselin, chargé d'études artistiques au Japon, M. Lemaire, armateur établi en Chine, M. Labour, un touriste, complétaient cette petite société, un peu noyée parmi des centaines d'Anglais et d'Américains, mais qui fut des plus agréables pour moi.

Je ne puis publier ici tous les renseignements que j'ai recueillis ou que j'avais déjà rassemblés préalablement sur l'Extrême-Orient et sur la guerre. Je dirai seulement ce qui m'a paru le plus caractéristique.

Il est superflu de rappeler que, sauf la délivrance des légations qui était indispensable, la guerre de Chine n'a servi de rien, sinon aux terribles conquérants de ce temps, aux Russes : j'ai déjà dit comment ils avaient gobé la Mandchourie. Je ne surprendrai personne en ajoutant que si, au lieu de six puissances, groupées mais désunies, qui travaillaient à dompter la Chine, il y en avait eu seulement une, la guerre se serait terminée six mois plus tôt ; mais chaque pays rêvait que son armée entreprît seule quelque opération brillante pour qu'elle en eût seule le mérite, pour en récolter toute la gloire et, si possible, pour en garder exclusivement le profit. A la fin chacun souhaitait de pouvoir dire :

— C'est moi qui ai rendu tel service ; c'est moi qui ai pacifié telle région. Il est juste que je sois récompensé, soit par l'occupation de certains territoires, soit par une plus grande part d'influence en Chine

Au contraire, les autres puissances cherchaient à retenir celle qui voulait agir, quelle qu'elle fût. Il y en avait bien sept qui étaient coalisées en principe contre la Chine. Mais tacitement elles étaient encore bien plus coalisées contre elles-mêmes. A cette table de sept convives, tous ne songeaient qu'à empêcher le voisin de se rassasier, et voilà comment le gâteau ne fut qu'à peine entamé.

Le seul résultat de cette opération commune, c'est que les différentes armées qui s'observaient de très près, comme on pense, ont appris à se connaître. Tous nos officiers aimaient à dire qu'ils se sentaient heureux de l'expérience, et que leur armée n'était certes inférieure à aucune autre, pas même à celle de l'Allemagne, qui est la meilleure. Les Allemands ont porté l'organisation à un haut degré de perfection, et leurs hommes, très bien habillés et équipés, étaient remarquables par leur tenue. Malgré cette supériorité, ils ont eu plus de malades que nous.

J'ai appris avec un certain étonnement que le maréchal de Waldersee, représenté partout avec grand fracas comme le chef suprême de l'expédi-

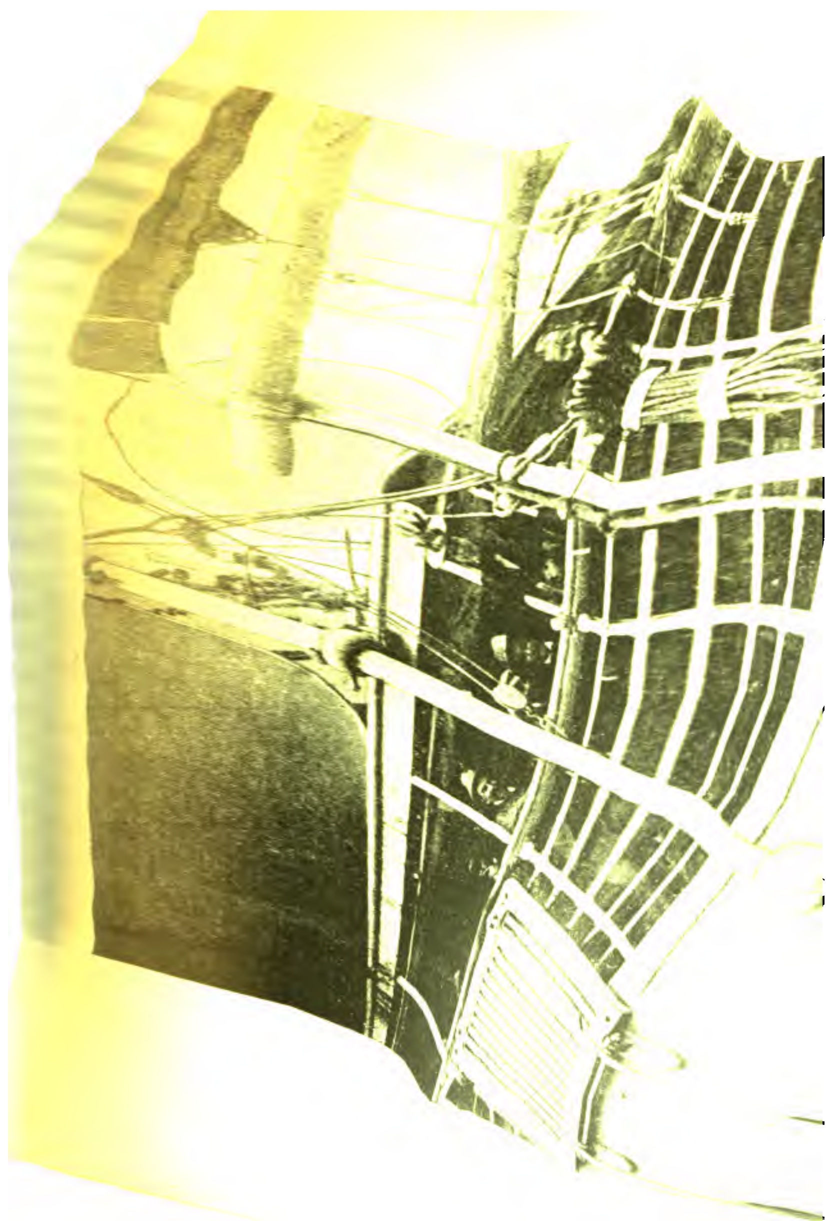
tion, n'avait pourtant commandé ni les troupes françaises, ni les troupes américaines, lesquelles n'ont jamais accepté cette subordination. Lorsqu'il y avait une opération, d'ailleurs plus ou moins illusoire, à laquelle les troupes allemandes et les nôtres devaient collaborer, les ordres de marche ne portaient pas en tête :

Par ordre du maréchal de Waldersee, commandant en chef... comme cela aurait dû être s'il avait été effectivement généralissime; ils portaient simplement cette formule bien différente qui supposait l'égalité des deux commandants :

Après entente entre le maréchal de Waldersee et le général Voyron...

On a beaucoup parlé de l'excellence des relations établies entre les Français et les Allemands. Rien de plus exact, mais il faut préciser. Les Allemands avaient évidemment reçu et recevaient chaque jour pour instruction d'être non seulement courtois, mais aimables, cordiaux même avec les Français. La consigne est d'ailleurs, comme on sait, générale dans toute l'Allemagne, et l'empereur est le premier à donner l'exemple ; c'est l'homme qui semble dire :

J'occupe votre demeure ravagée, j'ai suborné votre femme, massacré votre père, violé votre fille, mais je ne vous en veux pas, car au demeurant je suis le meilleur fils du monde, et si d'aventure



vous désirez du feu pour allumer votre cigare, à votre aise !

Intraitable pour ce qui nous tient au cœur, facile pour les choses insignifiantes, voilà le système. Les soldats allemands ont donc cherché à être les meilleurs camarades des nôtres. Ceux-ci se sont divertis jusqu'à abuser quelquefois de cette complaisance : les rélations cordiales dégénéraient parfois en jeux violents, puis en querelles où nos soldats giflaient les Allemands, qui se contentaient de filer et de rentrer aux cantonnements sans rien dire. Quant aux rapports entre officiers des deux nations, ils ont été toujours d'une correction parfaite.

Du côté des Anglais, il n'y avait comme soldats que des Sikhs, dont chacun marchait accompagné d'un domestique. Malgré un appareil si brillant, nos zouaves considéraient un peu ces soldats-là comme des nègres. Sans que les relations fussent systématiquement mauvaises, il y eut parfois des coups de fusil et des meurtres.

Quant aux officiers anglais, ils traînaient une énorme surcharge de bagages, portés par des escadrons de mulets. D'ailleurs, c'étaient avec ces officiers que les nôtres se plaisaient le plus à cause de leurs manières particulièrement courtoises. Seulement, quand les Français qui, en général, ne sont pas riches, avaient été invités à dîner par eux, quand ils avaient bu des vins fins



A bord de l'*Empress of India*.

et mangé des mets très bien préparés et très bien servis dans une luisante vaisselle en nickel, ils se trouvaient parfois embarrassés pour rendre de semblables politesses.

L'armée américaine a, en général, la composition que l'on peut attendre en un pays où le métier militaire n'occupe qu'un faible rang dans l'estime publique et où presque toute l'activité de la nation est absorbée par le commerce et l'industrie. Les relations avec les Américains étaient parfois difficiles. On m'a cité notamment, à je ne sais plus quelle station, une aventure singulière. Des officiers américains occupaient une partie d'un train et voulaient empêcher des officiers d'autres nationalités d'y monter, bien que des places eussent été assignées d'avance à ceux-ci. Les Allemands, pleins de mépris, partirent en haussant les épaules. Les Américains firent mettre à leurs hommes la baïonnette au canon. Les Anglais et les Français sortirent leur revolver. C'était un Russe qui commandait la station. Il fut très énergique et parvint à calmer la bagarre qui tournait mal. Le lendemain, le général américain — un gentleman celui-là — vit que les siens avaient eu tort et fit des excuses : « Ce sont des hommes des prairies », disait-il.

Nos soldats se distinguaient entre tous par leur esprit d'initiative et leur adresse à tirer parti des ressources du pays. A peine avaient-ils mis le

pied dans un village, au fond du coin le plus perdu, qu'ils le transformaient. C'était fait en un tour de main. Baraquements, cuisines, installations de toutes sortes, théâtre même, — car on jouait la comédie, — ils organisaient tout cela gaiement, avec une promptitude qui étonnait; et ensuite ils mettaient une certaine coquetterie à inviter les étrangers chez eux. D'ailleurs les services, y compris celui de l'intendance, tant décrié jadis, ont bien fonctionné, sauf cependant celui de la poste et de la trésorerie, dont beaucoup ont eu à souffrir. Nos officiers qui se plaignaient de mal recevoir leurs lettres ou de ne pouvoir pas envoyer commodément de l'argent à leurs familles, ont eu plus d'une fois l'humiliation de recourir à la poste allemande, qui était régulière. Malgré cette imperfection, la seule que j'aie entendu citer, l'expédition, ou plus exactement les grandes manœuvres transportées en Chine, ont été brillantes. A cette énorme distance et sous ce rude climat, les Français n'ont pas eu plus de malades dans leurs rangs qu'ils n'en auraient compté en France.

Je terminerai ces courtes notes par quelques détails sur la bataille de Tien-Tsin et certaines de ses suites; outre l'intérêt qu'ils offrent par eux-mêmes, ils feront mieux comprendre le développement qu'acquiert la civilisation au Japon.

C'est en Corée que le commandant Vidal apprit le commencement des hostilités en Chine. Bien

que sa situation spéciale d'attaché militaire ne lui assignât pas un poste de combat, il partit aussitôt et s'enferma dans Tien-Tsin avec les combattants européens qui s'y trouvaient. La ville de Tien-Tsin se compose d'une partie centrale qui est entourée d'un mur élevé, épais, très résistant; tout autour de ce noyau se trouve une banlieue chinoise; il y a en outre un quartier annexe où sont groupées les légations européennes. Les Chinois occupant la ville centrale et la banlieue, tenaient les Européens assiégés dans le quartier des légations. Ceux-ci ne possédaient presque pas d'artillerie : ils avaient le désavantage de la position et ne pouvaient faire brèche chez l'ennemi. Au bout de trois semaines de siège, les ressources commençant à s'épuiser et les secours n'arrivant pas encore, il fallut songer à se donner de l'air. Les Européens firent une sortie et attaquèrent les Chinois dans la banlieue. La bataille dura toute la journée et fut très rude: ce fut même la seule bataille sérieuse de cette guerre. Le soir — 13 juillet 1900 — les assaillants avaient gagné du terrain; ils occupaient la banlieue et se trouvaient au pied de ce grand mur dont j'ai parlé. D'ailleurs leur succès était peu de chose, puisqu'ils n'avaient aucun moyen de donner l'assaut, et que, ne pouvant pénétrer au cœur de la place, ils allaient sans doute être obligés de rétrograder. Heureusement les Chinois furent les premiers à

se décourager, et, pendant la nuit, ils évacuèrent leur réduit. C'était la délivrance.

Vers la fin du combat, à sept heures du soir, le commandant Vidal avait été grièvement atteint d'une balle dans l'épaule. On le releva, on le porta à l'ambulance. Il y fut très bien soigné. Mais la balle restait dans la plaie. Les médecins se déclarèrent impuissants à l'extraire. Ce n'était pas tout à fait leur faute : ils ne disposaient pas du grand moyen d'investigation moderne : ils n'avaient pas les appareils nécessaires à la préparation des rayons Rœntgen. Le blessé, sa plaie fermée, mais souffrant toujours de sa balle qui appuyait sur un centre nerveux, fut envoyé en convalescence au Japon. On l'accueillit le mieux du monde à l'hôpital indigène de Hiéroshima. Il s'y trouvait un chirurgien japonais, le docteur Haga, qui a fait ses études en Allemagne. Les services, très bien organisés, procurèrent ce dont nos ambulances avaient manqué. L'examen radiographique permit au docteur Haga d'apercevoir la balle qui n'était pas grosse et que l'on distinguait à peine. L'habile praticien se fit fort de l'extraire. Le malade, qui ne peut pas supporter le chloroforme, eut l'énergie de se laisser disséquer tout éveillé. Un de ses camarades le tenait.

Le Japonais pratiqua sous l'aisselle une incision de dix centimètres et, après dix minutes d'exploration — minutes cruelles pour le patient!

— il eut la joie de ramener la balle au bout de sa pince.

Voilà un pays où la science moderne n'est pas méprisée. Quant aux infirmières japonaises, elles sont, paraît-il, d'une complaisance, d'une dextérité, d'une bonne grâce remarquables; ces petites femmes apportent là, comme partout, les légères fusées de leur rire. Un peu trop de zèle, un peu trop de prévenances, c'est leur seul défaut.

J'apprenais toutes ces histoires et d'autres encore en me promenant sur le pont du bateau et en recevant de-ci de-là dans les jambes les boules de croquet lancées par les Anglais, qui ne cessaient de jouer à toutes sortes de jeux. Et je me rappelais en même temps cette parole que m'a dite un jour un Anglais, d'un ton de supériorité méprisante :

— Il faut rendre aux Français cette justice qu'ils savent s'amuser

Il n'était pas bien éloigné de dire que c'est là notre seul mérite, et il ajoutait :

— C'est un grand avantage de n'avoir pas besoin de s'amuser et de rester toujours sérieux.

Eh bien ! je n'ai jamais vu de gens ayant besoin de se divertir et sachant le faire comme les Anglais qui étaient à bord de l'*Empress of India*. Ils organisaient des sports, quelquefois très comiques dans leur simplicité, tels que, par exemple, le jeu des pommes de terre. Voici en quoi il consiste : on met sur le sol trois seaux bien alignés, puis

devant chaque seau une rangée de pommes de terre, douze par exemple, espacées de distance en distance. Il y a trois concurrents, un près de chaque seau. Le jeu consiste à ramasser chaque pomme de terre une à une, à la porter dans le seau le plus rapidement possible, puis à faire la même chose pour la suivante, et ainsi de suite. Celui qui a terminé avant les autres est proclamé vainqueur. C'est merveille de voir des hommes de cinquante ans se livrer à ce jeu et s'y passionner comme des collégiens qui jouent à la bloquette.

Les autres jeux ne chômaient pas. Il y avait même des loteries, et l'on jouait chaque soir le nombre de milles que le navire parcourrait le lendemain. Des billets portant des numéros se vendaient aux enchères ; le numéro qui se trouvait correspondre au trajet effectué était le gagnant. Les enchères se faisaient d'une façon très solennelle ; avant de commencer l'opération, tout le monde se levait et l'on chantait gravement le *God save the King*. Cette prière profitait d'abord, je l'espère, à Edouard VII pour qui elle était faite; j'imagine aussi que celui qui avait chanté avec le plus de ferveur obtenait en récompense le numéro gagnant.

On était officiellement pieux à bord, comme sur tous les paquebots anglais. Chaque dimanche, le matin, après le breakfast, lorsque les Chinois avaient emporté les sandwichs, le thé et les rôties,

les passagers se réunissaient dans le grand salon, leur livre de psaumes à la main, et là, sous la présidence du capitaine, qui donnait le ton, ils nasillaient dévotement des hymnes saints. Malheureusement il est plus facile de réaliser l'unisson dans les sentiments religieux que dans l'émission des notes, et la musique sacrée ressemblait un peu à celle de l'orchestre des gueichas. Tout le bateau en grinçait.

Or il y avait à bord une Française, femme charmante, fort bonne musicienne, douée d'une jolie voix, et qui, comme de raison, n'aimait pas les fausses notes. Le soir, on la priait de se mettre au piano, et, dans le lent bercement des flots, nous écoutions avec infiniment de plaisir les chansons qu'elle voulait bien nous dire. Quand venait le dimanche, je l'entendais avec plus de joie encore ; ses notes justes et claires me semblaient purifier l'air des outrages à l'art musical dont on l'avait souillé le matin. En même temps je regardais un groupe de quatre femmes de missionnaires, respectables dames qui avaient tenté de répandre en Chine la doctrine évangélique. D'après leur aspect, j'ai toujours cru qu'elles trouvaient une puissance d'action sur les Jaunes moins dans le charme de leur personne que dans l'enthousiasme de leur zèle apostolique ; mais comme je n'ai pas assisté à l'accomplissement de leur mission, c'est un point que je ne puis préciser.

Seulement, dans ma pensée, elles étaient, je

ne sais pourquoi, particulièrement responsables des chœurs vinaigrés du matin. Le soir, la musique profane leur causait de visibles impatiences; elles échangeaient des regards indignés ; elles se tournaient vers le capitaine comme pour le prendre à témoin; elles se demandaient si le sacrilège n'allait pas bientôt finir. Alors, moi, innocemment, je suppliais notre gracieuse compatriote de nous chanter quelque chanson légère, la *Sérénade du pavé*, par exemple. Innocente aussi, elle accédait obligeamment à mon désir. L'effet était immédiat. Dès les accords de la musique joyeusement faubourienne, les quatre évangélistes se levaient avec le louable ensemble qu'elles n'apportaient pas à leurs hymnes, elles se voilaient la face d'un même mouvement, et, raides, scandalisées, mais dignes, elles traversaient tout le salon d'un trait, sans se retourner, et sortaient. Les muses étaient vengées.

Il me fallait quelque audace pour paraître dans le salon, affublé comme je l'étais. Dans la journée, à la rigueur, ma tenue pouvait être tolérée ; on ne faisait pas toilette. Mais vers six heures, tout le monde disparaissait au fond des cabines; et, suivant l'étiquette, les dames revenaient pour dîner dans de belles robes de soie claire, et les hommes avec de beaux plastrons blancs. Comme mon veston avait roulé misérablement sur la Chilka et sur l'Amour, comme il avait protégé mon pauvre dos sur la planche dans la barque douloureuse, on

devine quelle loque il était devenu. La honte m'avait d'abord fait fuir à l'heure du dîner; puis la hardiesse m'était venue avec l'indulgence du capitaine et des passagers, et maintenant je promenais d'une façon presque impudique des restes délabrés.

Cependant le temps s'écoulait avec une lenteur désespérante. Je comptais religieusement les jours et je les effaçais un à un, comme font les collégiens, sur un petit almanach de poche que j'avais emporté, et j'étais joyeux de voir augmenter le nombre des coups de crayon. Or, un matin, en me mettant à table, en regardant le menu du déjeuner qui était renouvelé chaque fois, je remarquai qu'il ne portait pas de date, contrairement à l'habitude. Au lieu d'indiquer le quantième on avait écrit dessus : Antipodes day, jour des antipodes. Ainsi j'avais parcouru la moitié du tour du monde ! Et la veille nous étions au mercredi 10 juillet. Le lendemain aurait donc dû être le jeudi 11. Mais non, il n'en était rien. Nous étions au jour des antipodes, c'est-à-dire sous le méridien de Paris, et ce jour continuait à s'appeler le mercredi 10 juillet. Il y avait un redoublement du même jour.

C'est un singulier sentiment de stagnation de penser tout d'un coup qu'on se trouve au même jour que la veille. Ce redoublement, grâce auquel la vie semble suspendre son cours, était simplement une manière de compenser le temps que

j'avais l'air d'avoir gagné depuis mon départ de Paris. En effet, marchant au-devant du soleil, j'avançais chaque jour ma montre pour lui faire marquer l'heure du lieu où je me trouvais. Je constatai que je l'avais avancée de douze heures, ce qui correspondait bien à la moitié du tour du monde.

Faute de ce redoublement de jour, il y aurait eu, lors de mon retour à Paris, un désaccord de vingt-quatre heures entre le calendrier universel et le petit almanach où j'effaçais les jours. Le premier aurait marqué par exemple le 1er août, et le second n'eût indiqué que le 31 juillet.

Remarquez qu'ainsi j'aurais été rajeuni d'un jour. Quel dommage que la science nous impose une rectification ! Il serait si agréable de se rajeunir, non pas par des dates mensongères, mais almanach en main. En recommençant le tour du monde et en le continuant toujours dans le même sens, on volerait chaque fois un jour au destin, et l'on pourrait narguer ses contemporains, vieillis plus vite que vous. Mais non, l'inexorable calcul est là qui vous guette et interdit l'illusion.

Après avoir célébré directement, dans l'intimité de notre petite bande française, la fête du 14 juillet qui se trouva éclairée par le plus beau soleil de la traversée, nous arrivâmes enfin le 16 juillet vers midi en vue de la côte d'Amérique, et nous jetâmes l'ancre au village de Williamshead, dans l'île de Vancouver.

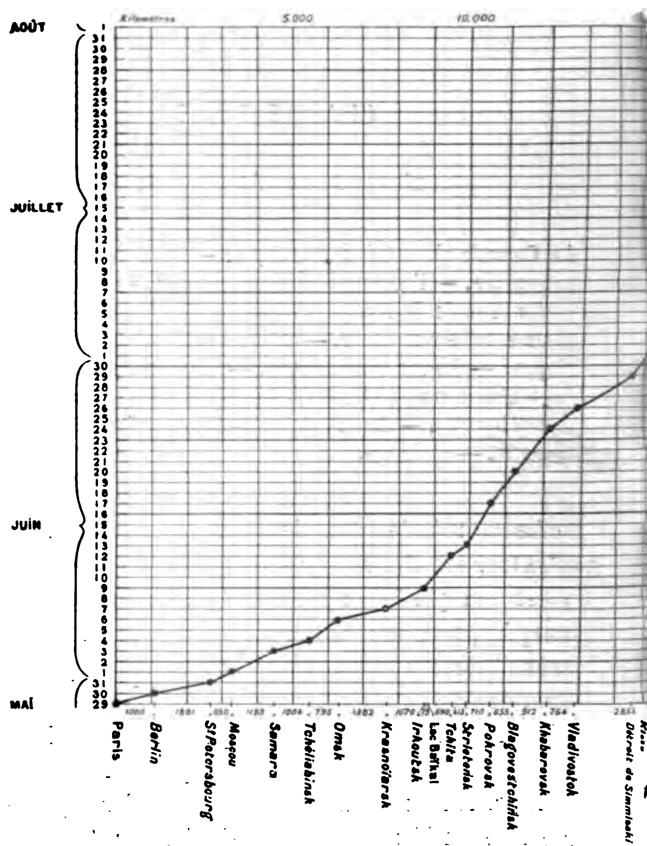
CHAPITRE XIII

L'OUEST DE L'AMÉRIQUE

Le Canada chassé de l'Amérique. — M. Samuel Hill. — Seattle. — Un cours de prononciation. — Les parents pauvres de la famille divine. — Une boucherie dans une salle à manger. — L'or. — L'avenir du Pacifique. — Le lac Washington. — Le dortoir du wagon. — Une nouvelle étude de caractère. — Les Montagnes Rocheuses. — Les Prairies. — Les offices de Minneapolis. — Chicago.

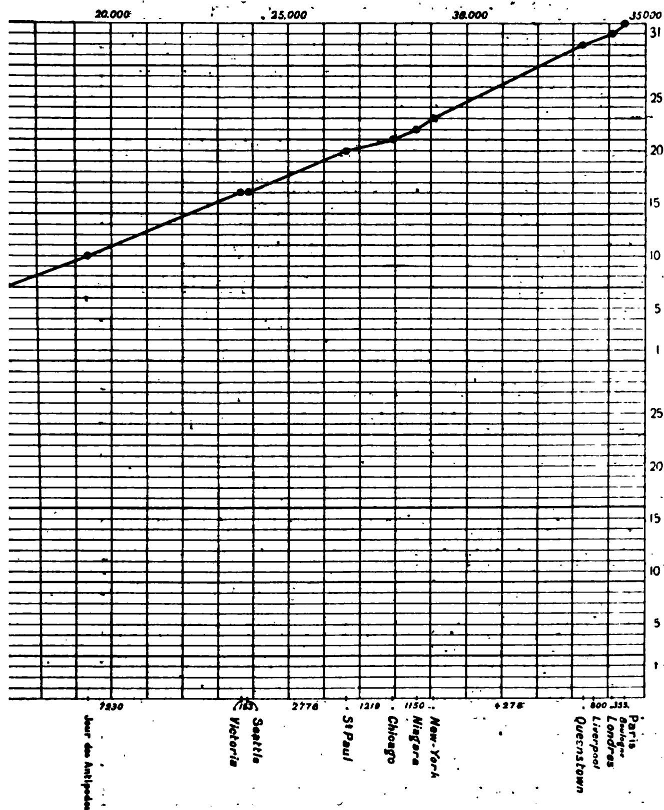
Le détroit de Juan de Fuca où nous venions d'entrer est d'une beauté remarquable. La nature y est composée comme au Japon : mer, côtes escarpées, montagnes, forêts, mais avec un aspect très différent ; elle a moins de grâce et plus de grandeur. Il ne s'y trouve pas d'îlots, et sur le rivage on n'aperçoit que très peu de centres habités pour animer la baie et la rapetisser en même temps. A notre gauche se dressaient les aspérités de l'île de Vancouver, c'est-à-dire du territoire canadien, à notre droite celles du pays des États-Unis. Elles se ressemblent et proviennent de la

TABLEAU SCH



Kilomètres
5.000
10.000
AOÛT
JUILLET
JUIN
MAÏ
Paris
Berlin
St Petersbourg
Moscou
Samara
Tchéliabinsk
Omsk
Krasnoïarsk
Irkoutsk
Lac Baïkal
Tchita
Striétensk
Pokrovsk
Blagovestchinsk
Khabarovsk
Vladivostok
Détroit de Simmlaski
Trains de la Cie Intle des Wagons-Lits & Transsibérien

JE DU VOYAGE



Bateau *Chemin de Fer*

même formation géologique. Cette communauté d'origine ne les empêche pas de se haïr : elles s'observent jalouses et menaçantes. Les Yankees ne manquent jamais de hausser les épaules lorsqu'ils parlent du Canada, et ils affectent de dire :

— C'est un désert !

Ils ont même, à son sujet, une théorie géographique toute particulière. Vous placez, comme tout le monde, sur la foi de la science, le Canada en Amérique. Halte-là ! Demandez-leur la permission. Ils lui refusent le droit d'appartenir à leur continent. Vous demandez où on le mettra. N'importe ! N'y a-t-il pas quelque part dans l'Univers un débarras, un lieu de rebut où l'on pourrait envoyer ce résidu ? L'Amérique, c'est eux : l'Amérique, ce sont les États-Unis. Le reste ne compte pas.

M. Samuel Hill, ce citoyen des États-Unis que j'avais eu le plaisir de rencontrer à bord de l'*Empress of India*, professait avec ferveur cette doctrine géographique. C'est un homme grand, fort, aux larges épaules, de belle humeur, remuant, engagé dans ce qu'on appelle de grandes affaires, dont il aime à parler. Il possède des mines au Montana, des chemins de fer à travers le nord des États-Unis, des usines à gaz dans le Washington. Sa foi au dieu dollar est profonde, sa confiance en lui-même absolue, son admiration pour la nature conforme à ce qu'il en peut tirer, sa sympathie pour

les hommes largement proportionnée aux avantages qu'ils présentent, son activité en toutes choses considérable. Ce très aimable et très obligeant gentleman serait le premier à m'en vouloir si je traçais de lui un autre portrait et si je méconnaissais ses grandes qualités de *business man*. Un jour que quelqu'un vantait devant nous la beauté de je ne sais plus quelle région montagneuse, M. Hill interrompit et déclara sagement, du ton posé d'un homme pratique :

— Ce qui fait la beauté d'une montagne, ce n'est pas son aspect extérieur, c'est ce qu'elle a dans le ventre : charbon, or ou diamant.

J'avais le choix entre trois voies pour traverser ce qu'une vieille habitude me force à nommer le continent américain : l'une par le Canada, les deux autres par les États-Unis. De compagnie avec M. Hill, je choisis l'une de ces dernières, le Great Northern Railway, qui part de Seattle et qui est la plus courte et la moins connue. Mon premier soin fut de m'enquérir des bateaux qui partaient prochainement de New-York pour l'Europe. Il n'y en avait pas que je pusse prendre avant le 24 juillet. A la grande rigueur, j'aurais pu arriver à New-York le 21 ; mais le 21 tombait un dimanche, jour où toute l'Amérique ne lancerait pas même une coquille de noix sur l'Océan, tandis que, au contraire, les trains partent quotidiennement ; car les bateaux sont plus respectueux de la religion

que les chemins de fer. Ensuite les paquebots faisaient le lundi, comme nous disons, et même le mardi ; il n'y avait aucun départ le 22 ni le 23 ; c'était donc trois jours perdus au point de vue de la vitesse, et en revanche trois jours gagnés pour la visite du pays.

Quittant à regret mes compagnons français, je partis de Williamshead sur un petit vapeur qui me conduisit en une heure à Victoria, capitale de la Colombie britannique ; cette province est une des plus vastes du Canada. Victoria était la première ville de civilisation occidentale que je traversais depuis mon départ de Paris. Son étendue n'est pas très vaste, et son activité est peu de chose ; mais elle me plut par un air d'aisance et de coquetterie aimable. Croyez-vous qu'il soit indifférent de voir passer dans des rues propres, au milieu de gentils magasins, des femmes bien mises qui s'efforcent d'avoir quelque semblant du chic français ? Et puis elles avaient une démarche ferme, assurée, elles avaient le pied — pas trop petit, je crois, un pied d'anglaise — maintenu dans une bottine : elles ne trébuchaient point à chaque pas, comme font les Japonaises, charmantes d'ailleurs.

La mer est fort belle sur la côte ; j'y ai vu des criques rocheuses qui ne dépareraient pas notre Bretagne. A l'extrémité de la colline du Phare, il me souvient d'un site tout hérissé de rocs qu'une vague molle caressait incessamment et qu'elle cra-

vatait d'écume blanche : cela m'a fait penser au petit bras qui sépare l'île Bréhat du rivage. Outre quelques quartiers commerçants, il y a des rues pleines de cottages en bois, fort élégants, tout pimpants sous de magnifiques buissons de roses en fleur.

Je quittai Victoria au coucher du soleil sur un remorqueur nommé *la Rosalie*. La mer était calme malgré le souffle d'une brise capricieuse. Au delà des forêts apparaissait sur la côte des États-Unis, la neige éternelle des monts Olympics que teintait de rose la lueur douce et mourante des derniers rayons. Au bout de cinq heures j'atteignis, tout au fond de la baie pittoresque que les Américains nomment Puget-Sound, la petite ville de Seattle.

Seattle... On ne sait jamais en lisant les mots anglais comment il faut les prononcer. L'œil ne guide pas la langue. L'Angleterre n'a pas voulu qu'il y eût une dépendance entre ces deux organes; elle a porté jusque dans son idiome le principe de la séparation des pouvoirs. Pour chaque mot il y a un petit air que l'on doit apprendre. Donc Seattle se prononce Si-é-tel, en trois syllabes ou à peu près, car c'est encore une particularité de l'Angleterre que les mots y estompent vaguement leur physionomie syllabique dans les brumes légendaires de la grande île.

L'Europe ne connaît guère Seattle, qui nourrit les plus hautes ambitions. C'est une de ces villes

américaines à développement soudain. On regarde, il n'y a rien. On va, on vient, on se retourne, il y a une ville. Celle-ci fut fondée vers le milieu du dix-neuvième siècle par un chef indien de qui elle reçut son nom. Les Indiens, chassés, dévorés, ont disparu, ne laissant guère pour toute trace qu'une colonne en bois dressée sur une des places de la ville et formée de têtes sculptées à tour de bras et peintes à outrance par des artistes peut-être trop pleins de sincérité. Ne riez pas de ces nez en bec de pélican, ni de ces yeux ronds comme des pommes, ni de ces joues au vermillon. Ayez des égards : ce sont des dieux ! A vrai dire, ce furent toujours des parents pauvres dans la nombreuse famille des divinités. Ils n'ont eu pour chanter leurs louanges ni des Iliade, ni des Bible, ni des Védas. Leurs fidèles ne les en ont pas moins honorés, comme tant d'autres, et par des prières et par des offrandes et par des sacrifices humains. Pauvres diables de dieux ! Sans gloire aujourd'hui, arrachés de leurs forêts, environnés de tramways qui les assourdissent sans cesse d'un tournoiement monotone, ils regardent avec ennui les jeux des gamins à qui ils n'ont même pas la vertu de faire peur. Mais il ne faut pas que leurs confrères plus heureux les méprisent ; peut-être dans peu d'années plusieurs n'auront-ils pas plus de dévots que ceux-là.

Je déjeunai dans un hôtel étrange et luxueux,

moitié anglais, moitié allemand, car la ville compte nombre d'habitants d'origine allemande. Un escalier vous conduit à un vaste sous-sol, où la salle à manger et la cuisine sont placées ensemble, sans séparation, et avec elles la boucherie. Sur l'étal les clients choisissent eux-mêmes leur bifteck encore cru, et, assis à la table où l'on va les servir, ils ont le plaisir de le voir griller sous leurs yeux. Ainsi, chacun fait son marché soi-même et surveille la cuisson de ses aliments. On peut suivre facilement les transformations de la chair. J'imagine que, bientôt, le progrès aidant, un abattoir sera annexé à l'établissement et aménagé sur une partie de la grande salle. Les consommateurs désigneront leur bête sur pied et l'on verra directement les éléments d'un bœuf vivant se changer en ceux d'un Yankee : grande leçon de métempsycose.

Les nouvelles lignes de bateaux, qui partent maintenant d'une façon régulière pour l'Alaska, le glacial pays de l'or, ont leur principal point d'attache à Seattle. C'est aussi à Seattle que se trouve maintenant le grand entrepôt d'or de cette contrée polaire. J'ai visité les magasins et l'usine assez petits, mais très importants, où l'on contrôle et où l'on fond la précieuse matière. Les chercheurs que les navires ramènent du Klondyke arrivent avec leur provision d'or en grains jaunes, d'une forme irrégulière, d'un aspect ru-

gueux et assez sale. On le pèse sous les yeux du propriétaire, et on le lui achète, suivant le poids, moyennant un chèque payable dans une banque des États-Unis, à Chicago ou à New-York par exemple. La matière est confiée ensuite à des caisses de tôle que reçoit un coffre-fort. Tout à côté est installé un laboratoire avec un four à gaz. C'est là que l'on vient fondre l'or, au fur et à mesure des besoins, dans un creuset qui ressemble assez à une marmite à pot-au-feu et qui contient un joli bouillon de cent cinquante mille francs. Il sort de là un lingot brillant qui a la forme d'une brique. Les sommes que l'Alaska a envoyées, en 1900, à Seattle, se sont élevées à un total de cent dix millions de francs. La même année, San Francisco qui, préalablement, centralisait tout, n'en a reçu que pour trente millions.

Et la jeune ville de Seattle est fière de ce résultat. Car Seattle ne prétend pas à moins qu'à détrôner San Francisco. Son ambition est de devenir le grand débouché du continent américain sur le Pacifique. Elle fait valoir qu'elle est plus près que San Francisco et de Yokohama, et de Vladivostok, et de Port-Arthur. Or, quand la Chine sera ouverte, ce qui ne saurait tarder, en dépit des accidents ; quand la Sibérie deviendra productive, ce qui se prépare ; quand l'ouest des États-Unis aura été mis complètement en valeur,

ce qui est déjà à moitié réalisé, le Pacifique, lien entre plusieurs centaines de millions d'hommes, verra faire sur ses eaux une quantité extraordinaire d'échanges de toutes sortes. Deux mondes immenses, qui se sont ignorés si longtemps et qui commencent seulement à se connaître, entretiendront, peut-être par la guerre d'abord, — car les hommes ne savent rien faire sans violence, — puis par le commerce, des rapports certainement très fructueux qui les transformeront l'un et l'autre. Seattle se prépare pour cet avenir. On y construit, paraît-il, des paquebots d'un tonnage considérable faits pour lutter contre ceux de la ligne canadienne. Je ne vois pas, d'ailleurs, même si ces ambitions sont satisfaites, pourquoi Seattle éclipserait San Francisco. Dans une si gigantesque combinaison, il y aurait apparemment place pour deux très grands ports.

Sans être encore très bien construite, Seattle est une assez belle ville. Son sol est extrêmement accidenté. Les tramways escaladent et descendent les rues les plus escarpées avec une rapidité à la fois très commode et très dangereuse. Vous jureriez des montagnes russes. On m'a dit que les accidents sont fréquents. Mais tant pis, n'est-ce pas? disent les Américains : les passants sont avertis, ils n'ont qu'à se garer.

Dans les rues, se dressent partout, de chaque côté, d'innombrables poteaux lourds, mal dégros-

sis, disgracieux, qui conduisent le long et complexe écheveau des fils électriques. Toutes les villes des États-Unis sont ainsi couronnées d'un lacis sombre que nous autres nous cachons le plus possible, comme laid et flétrissant. Mais là-bas, où l'on ne cherche guère la beauté artistique, il n'est pas si déplaisant d'apercevoir ces fils qui, outre leur rôle réel, ont une signification emblématique ; avec un peu de bonne volonté on y voit très bien danser et voleter les armées de chiffres, d'ordres de Bourse, les dépêches de toutes sortes qui font à ce monde d'affaires une âme spéciale.

La situation de la ville au fond du Puget-Sound est des plus séduisantes. Les crêtes bleues des montagnes qui entourent le golfe la couronnent, comme une petite reine, d'un diadème onduleux. De l'autre côté, aux environs, un charmant lac d'eau douce, le lac Washington, est une perle très fraîche et très pure. J'ai rendu visite à une jeune dame, Mme Burke, dont le mari occupe une position importante à Seattle, et qui habite l'été, sur le bord de l'eau, une villa construite dans le style indien. On a laissé à cette sorte de wigwam toute l'apparence de rusticité compatible avec le confortable. Les troncs d'arbres dont elle est faite sont toujours habillés de leur écorce lisse et brune. Le grand salon carré du rez-de-chaussée est meublé de sièges primitifs et décoré de menus objets en vannerie de fabrication indienne. La

terrasse, qui ouvre sur le lac et qui conduit directement au petit embarcadère où l'eau clapote avec un bruit doux, est un des plus jolis endroits que l'on puisse souhaiter pour prendre le thé en regardant filer les bateaux à vapeur devant le décor capricieux des arbres verts étagés sur les rampes.

J'ai quitté Seattle le 17 juillet au soir, et j'ai fait de suite deux jours et demi de voyage dans un de ces trains dont les Américains sont si fiers. Ce sont eux, en effet, qui ont eu l'initiative de ces hôtels roulants rendus nécessaires par la longue durée des traversées de leur immense territoire.

Les trains des États-Unis sont généralement bons. Ceux que j'ai eu l'occasion de prendre ont été exacts, tant au départ qu'à l'arrivée. Les wagons n'y sont jamais divisés en compartiments. Tout le monde est rassemblé, et l'on circule librement d'un bout à l'autre. La nuit, ils se transforment en dortoirs, qui d'ailleurs sont plus comiques que commodes.

Les lits, qui ont l'avantage d'être suffisamment larges, se superposent deux à deux et se cachent sous un même rideau Dans une même voiture ils sont placés par groupe de huit ou dix, de chaque côté d'un couloir central. Chaque voyageur ne dispose strictement pour se déshabiller, se coucher, se rhabiller, que de la place même de son

lit. Il est impossible de tourner autour ni de jouir à côté d'un centimètre d'espace.

Le soir, lorsque les nègres ont dressé les couchettes et tiré les rideaux, les voyageurs commencent à circuler dans le couloir central, à regarder leur place, à tâtonner, à aller, à venir, peu alléchés qu'ils sont par le mauvais moment qu'ils ont à passer. Enfin on se décide ; on ôte son veston, puis pour ne pas blesser la pudeur de ses voisins ou de ses voisines, — car hommes et femmes sont ensemble, – on s'engouffre sous le rideau, en trébuchant sur un escabeau branlant si l'on occupe la place supérieure. Une fois sur le lit, il n'en faut plus bouger. C'est là que doivent se caser, s'entasser pêle-mêle tous les vêtements ; on cherche désespérément un clou : en vain ! il n'y a qu'une sorte de filet moins grand qu'un filet à papillon. On rampe, on se débat, on rage.

M. Pulmann, l'inventeur du système, est sans doute un philanthrope qui l'a imaginé pour donner un spectacle gratuit aux nègres, grands amateurs de pantomime. Il y a, en effet, un moment très drôle, c'est celui où l'on aperçoit de toutes parts des pieds qui passent sous les rideaux, soit en bas soit en haut, et qui gigotent à demi retirés des bottines et des chaussettes, tandis que leurs propriétaires font des efforts impuissants pour les dissimuler.

Le désir de ne pas se montrer tout entier dans

la situation un peu ridicule d'une personne qui se déchausse, et celui de ne pas salir les draps avec ses bottines, ont fait généralement adopter un procédé mixte, d'où résulte un étalage de pieds inconnu dans les expositions dites universelles. Rien n'est moins frivole. On peut étudier là le caractère des gens : les impatients se secouent, envoient leurs bottines au loin avec fracas ; celles des timides glissent discrètement tout près ; il y en a qui tombent tout d'un coup, floc ! sans rien qui atténue l'effet ; soyez sûr qu'elles appartiennent à des êtres balourds.

En vérité, lorsqu'un jeune homme songe à demander une jeune fille en mariage, il devrait la faire voyager et l'étudier dans cette circonstance critique. De plus j'ai toujours entendu dire qu'une femme seule pouvait traverser tous les États-Unis sans qu'on lui adressât même un mot, tant son sexe est respecté. Cela doit être bien ennuyeux pour elle : ce respect paraîtrait peut-être, ailleurs, une dédaigneuse négligence.

Les voitures sont plus agréables le jour que la nuit. La place n'y manque pas, sauf pour les lavabos qui sont tout à fait insuffisants. Non seulement, il y a un wagon-restaurant où la cuisine est très bonne, mais encore un fumoir, une bibliothèque, un salon fort agréable et, à l'arrière, une voiture complètement ouverte, commode — sauf la poussière — pour observer le paysage. Le soir,

l'éclairage est fait généralement à l'électricité et chacun dispose pour soi seul d'une lampe très commodément placée pour la lecture : c'est peut-être ce qu'il y a de plus enviable dans tous ces perfectionnements.

Comme il n'y a point d'uniformité dans les types de train, il est rare que tous ces avantages soient réunis : en général il en manque bien un ou deux.

On trouve dans chaque train des compartiments réservés pour une seule personne et où l'on est très à son aise; comme on le conçoit, il ne peut y en avoir qu'un petit nombre, et ils sont très coûteux.

La vitesse, grande au moins dans l'est des États-Unis, ne dépasse jamais ce qu'elle atteint chez nous dans un express; elle est souvent inférieure. Dans l'ouest, j'ai parcouru, de Seattle à Minneapolis, 1,823 milles en 66 heures ; cela fait environ 43 kilomètres à l'heure, c'est-à-dire moins qu'en Russie.

Il y a donc, dans les trains des États-Unis, de très bonnes choses et de moins bonnes.

*
* *

C'est vraiment une noble contrée que celle de l'extrême-ouest américain, depuis la côte du Pacifique jusqu'au versant oriental des montagnes Rocheuses. A mesure qu'on s'éloigne et que le



Une rue de Chicago; au fond une gare du chemin de fer aérien (elevated).

terrain s'élève, la vue de la montagne console de la mer qu'on vient de perdre. Des bois, des rivières, des cascades, des lacs, des ravins, des cirques, voilà ce que l'on trouve constamment emmêlé en un inextricable enchevêtrement de beauté. Une nappe d'eau étale son sourire bleu entre les monts chevelus ; elle passe! Un autre compartiment s'ouvre; il est d'une forme différente; un pic le ferme à l'horizon de sa dent pointue; de son flanc s'échappe un ruisseau qui serpente à travers le gazon; il passe à son tour, et j'entre dans une clairière qu'anime une petite cascade argentée. Et les spectacles défilent touffus, complexes, difficilement discernables et descriptibles, et pourtant tous divers, reliés par une harmonie de verdure, de fraîcheur et de paix. Ce n'est ni la douceur de l'Oural, ni la grâce mousseuse du Japon, ni la tragique grandeur de la Suisse, mais c'est quelque chose d'altier qui a son originalité.

J'ai regretté la poésie de ces montagnes le lendemain, 19 juillet, en traversant les prairies, les interminables prairies semblables aux steppes sibériens mais plus dénudées encore; pas un arbre, pas même l'ombre maladive du bouleau ; point de villages, point d'habitations, si loin que la vue peut s'étendre ; et cela pendant des heures et des heures ; çà et là, quelque chose qui ressemble à une ferme ; puis des troupeaux de bœufs ou de moutons qui arrachent pénible-

ment, brin à brin, une herbe jaunâtre. Quand le train s'arrête, on aperçoit quelques cabanes groupées autour d'une autre cabane peinte en rouge brun, qui est la gare. Quelquefois, la station est remplacée par un écriteau qui porte le nom de l'endroit, et cela fait penser à ce qu'étaient les décors de l'ancien théâtre. De temps en temps, on aperçoit dans l'espace un cavalier abrité d'un chapeau à larges bords qui passe, tout petit, dévoré par l'immensité sous la lumière du soleil. Tout est silence, aridité. La mort triomphe de la vie.

Puis, peu à peu, le pays change. Les villages se rapprochent. Leurs constructions deviennent coquettes. Les habitants sont moins rares. La terre est cultivée. On sent le voisinage du grand fleuve de l'Amérique, du Mississipi, que l'on rencontre, pas encore très épanoui, à Minneapolis. Là, où je dus m'arrêter quelques heures, des difficultés que j'eus pour un billet de chemin de fer ne me permirent guère de voir que des hommes enfermés dans des cages à douze étages, des « offices », comme ils disent, où l'on vit à des comptoirs, derrière des guichets. C'est très haut, très uniforme, très laid. Les ascenseurs y sont d'une rapidité extraordinaire : on est happé, aspiré à cinquante mètres au-dessus du sol et redescendu en un clin d'œil. La vitesse de la montée abolit la différence des niveaux : il semble que tout

soit de plain-pied. En Europe, on ne sait pas ce que c'est qu'un ascenseur : nous n'avons que des tortues grimpantes. Quant aux gratteurs de papier qui sont là, embusqués à tous les tournants, ils m'ont paru aussi formalistes que chez nous et s'entendent à merveille pour renvoyer les gens de bureau en bureau. Je crois avoir parcouru tous les offices de la ville.

Une nuit de chemin de fer me conduisit de Minneapolis à Chicago, où j'arrivai un dimanche. Cette circonstance m'empêcha de voir l'attrayante curiosité de la ville, de connaître ce qui en fait le charme et l'illustration, je veux dire l'abattoir. Partout les condamnés à mort jouissent du répit dominical. Les porcs et les bœufs avaient, eux aussi, un prolongement d'existence avant leur transformation instantanée en salaison. Je ne pus donc parcourir l'usine où ces animaux entrent vivants dans les yards, pour sortir l'instant d'après à l'état de boîtes de conserves, spectacle éminemment prompt qui est le grand miracle de la ville.

La chaleur était accablante; il soufflait un vent chaud presque aussi brûlant que le khamsin d'Égypte. On ne pouvait supporter la réverbération du lac Michigan, dont les rives s'estompaient vaguement au loin dans un ciel décoloré. J'errai à travers les rues, qui sont régulières, convenables, et aussi pourvues de fantaisie qu'une table de logarithmes. Il n'y a, pour en varier la mono-

tonie, que des chemins de fer, hurlants et hideux, placés au beau milieu, à la hauteur du premier étage.

Quant aux parcs, qui ce jour-là étaient pleins d'une foule gaie très appliquée à jouer au ballon et à canoter sur les pièces d'eau, on y voit les pelouses vertes, les allées ratissées et les petits treillages protecteurs inhérents à ce genre d'établissements, sans oublier le pavillon où moisissent des animaux empaillés. C'est aux parcs que commence le quartier où les commerçants reviennent vivre, lorsqu'ils quittent le soir leurs offices. Les maisons, construites en bois, comme le sont toutes les maisons de ce genre dans les villes d'Amérique, n'ont guère qu'un étage et sont faites pour une famille. Un petit perron et une véranda ornent la façade, et, vers le soir, les femmes y viennent broder à la fraîche, tandis que les hommes lisent ce que nos confrères de là-bas — imaginations fécondes — ont brodé dans leurs journaux. C'est un peu la ville, un peu la campagne, sans être cependant ni l'une ni l'autre.

CHAPITRE XIV

LE NIAGARA

Fâcheux enjolivement. — Les arcs-en-ciel. — Sous la chute. — La Vierge de la nuée. — Les cascades des Alpes. — Méthode pratique pour le transport des bagages. — New-York. — Maison à trente-deux étages. — La Cinquième Avenue.

Il me fallut une nuit de chemin de fer encore pour arriver à Buffalo. Je ne jetai qu'un coup d'œil sur cette ville qui a la régularité des villes américaines, et sur son Exposition qu'allait bientôt ensanglanter l'assassinat du président Mac Kinley, et je me rendis en une heure jusqu'à la grande curiosité que je brûlais de voir : les cataractes du Niagara.

Quelle joie! Elles ne m'ont point désappointé. Elles sont d'une magnifique splendeur. Malheureusement, on a construit à côté d'elles une ville, Niagara-Falls, très pimpante, — trop pimpante, — pour que les étrangers puissent les visiter à loisir; on a planté des parcs où les familles viennent

déjeuner sur l'herbe ; on a élevé des chalets-restaurants; si bien que l'on pourrait se croire au bois de Vincennes. Enfin, sous prétexte de montrer l'ensemble du panorama. les ingénieurs se sont avisés d'édifier une tour d'acier, très haute, très lourde et toute rouge, qui domine et enlaidit le site. Les cataractes sont belles puisque, ainsi civilisées, on les voit encore avec admiration.

La rivière de Niagara sort du lac Erié et va conduire ses eaux au lac Ontario. C'est pendant ce trajet que le sol lui manque tout d'un coup, que son lit se brise et qu'elle tombe verticalement d'une hauteur de cinquante mètres. De loin on entend un bruit sourd qui grossit à mesure qu'on approche, qui s'enfle, qui devient formidable, et semble une plainte rageuse, comme s'il y avait là, dans un endroit qu'on n'aperçoit pas encore, un troupeau de monstres enchaînés. Le Niagara coule, d'abord tranquille et fort, entre deux rives qu'une impiété maladroite a faites trop riantes avec du gazon bien peigné et des allées ratissées : on ne bichonne pas Léviathan, on ne l'habille pas en milord musqué.

Comme la pente devient plus raide peu à peu, la vitesse s'accélère. Des rochers embarrassent le courant ; l'eau commence à perdre sa placidité et tourbillonne çà et là en écume blanche autour des pierres. C'est alors qu'une petite île, qu'on appelle l'île des Chèvres, sépare la rivière en deux



La cataracte du Niagara.

parties : l'une, relativement étroite, qui est sur le territoire des États-Unis ; l'autre, immense et formidable, qui appartient au Canada, car la frontière entre les deux pays passe précisément en cet endroit. Il faut aller dans l'île des Chèvres, puis sur la rive canadienne, pour bien voir les chutes dans toute leur grandeur. Elles apparaissent alors hautes, larges, immenses, et d'une irrésistible puissance. Après quelques remous, l'eau encore peu altérée arrive jusqu'au bord du précipice, verte comme une claire coulée d'émeraude ; pure et sommeillante dans son lit, elle se fie au courant, la jeune nymphe iroquoise. Mais soudain, la voilà au bord de l'abîme ; elle tombe, éperdue et frémissante, elle s'est éveillée, elle proteste, elle se débat, elle a peur. Le rocher la renvoie et lui déchire les plis harmonieux de sa robe changeante ; elle rebondit, elle rejaillit en écumant.

Et des deux côtés de l'île, sur toute la largeur du fleuve, c'est une lutte gigantesque et furieuse. La colère a tout exalté. Le gouffre est plein de bêtes fouaillées qui sautent, qui tournent, se retournent, qui cherchent à mordre. Du haut en bas, l'eau est brisée par les pierres et par l'air ; le torrent devient gouttelettes ; ces gouttelettes deviennent poussière ; la poussière se fait vapeur ; de loin, on n'aperçoit plus qu'une muraille blanche masquée à demi par un nuage, épais d'abord, puis léger et transparent comme une gaze, nuage

impalpable et singulier, sans cesse en ébullition et en mouvement, et qui cependant garde toujours la même forme. Suivant l'heure et l'éclat de la lumière, d'innombrables arcs-en-ciel — couleurs diaphanes qu'il faut bien nommer ainsi, quoique ici elles ne soient nullement dans le ciel, mais au contraire quelquefois sous nos pieds — se forment incessamment à travers les nuées, conservant dans le tumulte l'immobilité de leur courbe élégante et sereine.

On n'a une idée complète des cataractes que lorsqu'on s'y est mêlé, lorsqu'on est entré dedans pour ainsi dire : il faut descendre au fond de ce qu'on appelle la Grotte des Vents. Il y a une partie de la chute, du côté des États-Unis, qui est isolée du reste par un gros quartier de roc. On s'est arrangé pour qu'il fût possible de faire le tour complet de cette partie en passant au pied, d'abord par devant, puis par derrière, entre l'eau et la paroi de rocher.

Les visiteurs commencent par se déshabiller complètement dans une des cabines préparées à cet effet, puis ils revêtent un caleçon et un gilet de laine, avec une veste à capuchon en peau de poisson. Les chaussures nécessaires sont de fortes espadrilles en feutre. Ainsi déguisés en Esquimaux, ils descendent par des escaliers jusqu'au fond même du précipice et s'engagent sur de petits ponts en bois jetés de rocher en rocher au-

dessus du torrent. A droite et à gauche, on aperçoit çà et là les débris des derniers ponts — car on les remplace souvent — qui flottent encore, embarrassés entre les pierres, et dont la mine piteuse vous avertit du danger que vous courez. Peut-être les laisse-t-on là tout exprès afin de mieux causer l'indispensable petit frisson qui rendra l'excursion plus émouvante. Il faut bien se cramponner aux balustrades, il faut bien résister au glissement, il faut bien se défendre contre l'énervement et prendre son parti de se laisser imbiber par l'eau qui vous inonde. Moyennant quoi, on connaît véritablement le Niagara.

En tournant autour de cette masse d'eau, en la touchant de la main, en la regardant se ruer sauvagement, et se déchirer, et sauter, et éclater dans tous les sens, on comprend cette puissance prodigieuse et meurtrière. Que de victimes elle a faites ! Que d'audacieux trop confiants en leur force elle a engloutis ! Que de désespérés qui lui demandaient l'oubli et qu'elle n'a point déçus ! car il y a une séduction sinistre dans l'abîme. Les malheureux regardent cette eau qui leur promet la fin de leurs tourments, qui les fascine, et ils s'abandonnent inconsciemment, attirés par je ne sais quel besoin de mettre autour de leur tête la rouge auréole des arcs-en-ciel. Il n'est peut être pas sans un charme douloureux de périr au milieu de la beauté. C'est une chose remarquable que les par-

ties de la nature qui offrent à l'homme les spectacles les plus sublimes deviennent souvent des agents de mort.

Il y a un moment, dans cette excursion de la Grotte des Vents, où toute espèce d'appui disparait. Je marchais en titubant sur le rocher isolé, et, inquiet de mon espadrille dont le cordon s'était dénoué, je glissais dans l'étroit espace qui existe entre la chute d'eau et la paroi du rocher. Quelle descente, quel entraînement si le pied manquait ! Comme on filerait, déchiré par les rocs ! Mais non. On avance sans défaillance, presque sans conscience : la douche et le fracas rendent aveugle et sourd et font perdre la respiration. Est-ce donc là une sensation de beauté ? dira-t-on. Je ne sais. Inondé, suffoqué, c'est quelque chose d'avoir une forte notion de l'écrasement et de l'horreur du déluge.

Une promenade, moins mouvementée celle-là, dans un petit bateau qui sillonne le fleuve, en aval de la cascade, achève de faire bien connaître la chute canadienne, la plus belle des deux. Vierge de la Nuée, tel est le joli nom qui a été donné à cette promenade. Il faut, non pas se déshabiller, cette fois, mais du moins s'envelopper, de la tête aux pieds, d'un immense manteau en caoutchouc. Le bateau remonte le courant jusqu'au point où il ne pourrait plus avancer sans être submergé. C'est là que le blanc tourbillon est beau ! c'est là

qu'il faut voir le grand poudroiement que fait cette neige incessamment brassée par la main d'un invisible géant !

Puis en aval, la rivière, commençant à s'apaiser, reprend son cours ; peu à peu, la crise étant passée, se reforment dans le clair cristal les plis onduleux de la robe verte qui enveloppe la nymphe iroquoise. Je suis resté longuement dans l'île des Chèvres ou sur la rive canadienne à contempler ces magnifiques tableaux qui pénètrent l'âme de grandeur.

On demandera sans doute — c'est une question que j'ai souvent entendu poser — si les cascades de la Suisse, qui sont si fameuses, restent belles aux yeux de ceux qui ont vu le Niagara. Je répondrai hardiment qu'elles ne perdent rien de leur beauté. Certes, le volume des chutes du Niagara est infiniment supérieur à celui de n'importe quelle cascade des Alpes. Mais la puissance de la cataracte n'est pas le seul élément à considérer. Il faut aussi tenir compte du cadre. Or, les cascades de la Suisse sont toutes, ou presque toutes, placées dans des sites montagneux très âpres, souvent terribles, parfois au milieu de glaciers et de pics majestueux qui semblent avoir été mis là tout exprès pour les faire valoir. Au Niagara, rien de tel. Les cataractes sont dans une plaine qui n'attirerait pas l'attention par elle-même. Il leur manque un horizon ; il leur manque un en-

tourage qui en rehausserait le mérite si la vue, en se détournant, tombait sur un paysage plus accidenté et plus intéressant.

Les ingénieurs américains ont trouvé moyen, sans défigurer les cataractes, d'utiliser une partie de leur puissance comme force motrice. On sait que des turbines ont été construites à l'entrée d'un canal latéral en tunnel et que la force est conduite à l'aide de fils électriques jusqu'à Buffalo où elle est distribuée pour divers usages, et en particulier pour le fonctionnement des tramways.

Je revins le soir à Buffalo. Encore une nuit de chemin de fer, la dernière ! et j'arrivai à New-York le 23 juillet au matin.

Un détail vulgaire, qui intéressera les voyageurs : il existe là-bas pour le transport des bagages un système qui ne peut manquer d'être extrêmement pratique, puisqu'il est américain. Et c'est ce que vous allez voir D'abord les wagons-lits sont aménagés de telle façon qu'on ne peut pas conserver de colis avec soi. La disposition des couchettes ne permet pas l'emploi des filets à bagages Il n'est laissé pour la commodité des voyageurs qu'une petite place très basse sous les banquettes. Aussi chacun circule seulement avec une espèce de portefeuille où il y a place pour l'épaisseur de deux mains de papier. Si petite que fût mon unique valise, il m'avait donc été impossible de la conserver avec moi ; je l'avais laissé



New-York. — Une maison à 32 étages.

mettre au fourgon à bagages. En retour, sans faire d'inscription spéciale sur un bulletin comme chez nous, on m'avait donné une plaque de cuivre portant un numéro,et comme une plaque semblable avec le même numéro était attachée à ma valise, cela me servait de signe de reconnaissance. Ce système rapide m'avait paru commode.

Un peu avant d'arriver à la gare, un individu à casquette galonnée était venu me trouver pour me demander si je voulais bien lui confier mon numéro et m'avait demandé le nom de l'hôtel où j'allais descendre, ajoutant que je ne devais m'occuper de rien et que, moyennant un prix qu'il m'indiquait, ma valise irait me trouver toute seule dans ma chambre. Déjà l'éloge de ce procédé très pratique était venu à mes oreilles. C'est vrai, pensai je ; quel peuple vraiment pratique que ces Américains ! Et dans le fond de mon âme navrée, je pris ma pauvre patrie en pitié, et je consentis. Oh! imprudence !

Dès sept heures j'étais à l'hôtel. Je priai qu'on me fît monter ma valise sans le moindre retard, dès qu'elle arriverait. L'hôtelier me répondit je ne sais plus quoi, qui se terminait par ces mots : très pratique. Je montai chez moi plein d'admiration pour le génie de ce peuple.

Cependant, au bout d'une demi-heure, point de valise. Je sonne ; je m'explique.

— Est-ce que monsieur est pressé ? me demande le garçon.

Me demander à moi si j'étais pressé ! J'allais lui démontrer combien ce propos était déplacé en la circonstance : mais à quoi bon ? Il continua :

— C'est que le procédé est très pratique, mais pas très prompt.

Impatient, inquiet, je fais téléphoner à l'administration des transports. On me répondit immédiatement avec ce grand sens pratique propre à la race des peuples des États-Unis :

— La valise est en route.

Je respirai.

— Quand l'aurai-je ?

— Incessamment. Seulement, aujourd'hui, il y a beaucoup de bagages à porter. La voiture commence par la septième avenue, suit la trente-huitième rue, etc...

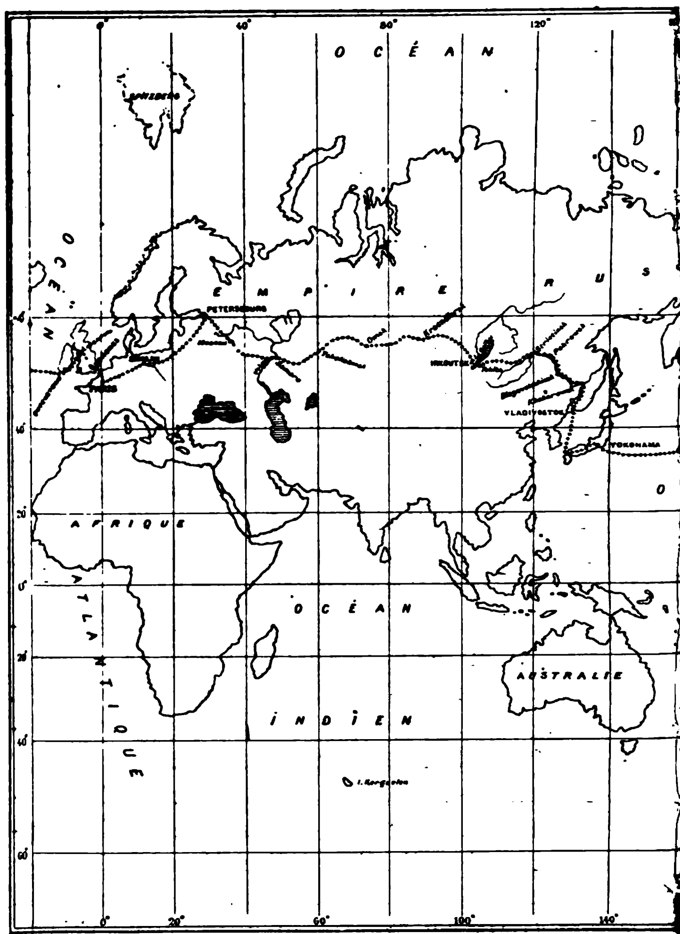
Comme la voiture, apparemment, je me perdis dans les numéros des rues et des avenues ; l'appareil s'échappa de mes mains impuissantes. Résigné, je dus me passer de ma valise. Après avoir fait le tour de la ville, avoir été promenée de rues en avenues et d'avenues en rues, elle m'arriva le soir. Ah, c'est un système bien pratique !

Je trouvai dans Broadway le plus grouillant brouhaha que j'eusse vu depuis longtemps. Cette fois, c'était une ville, une vraie grande ville, qui ne serait pas sans beauté si elle possédait une

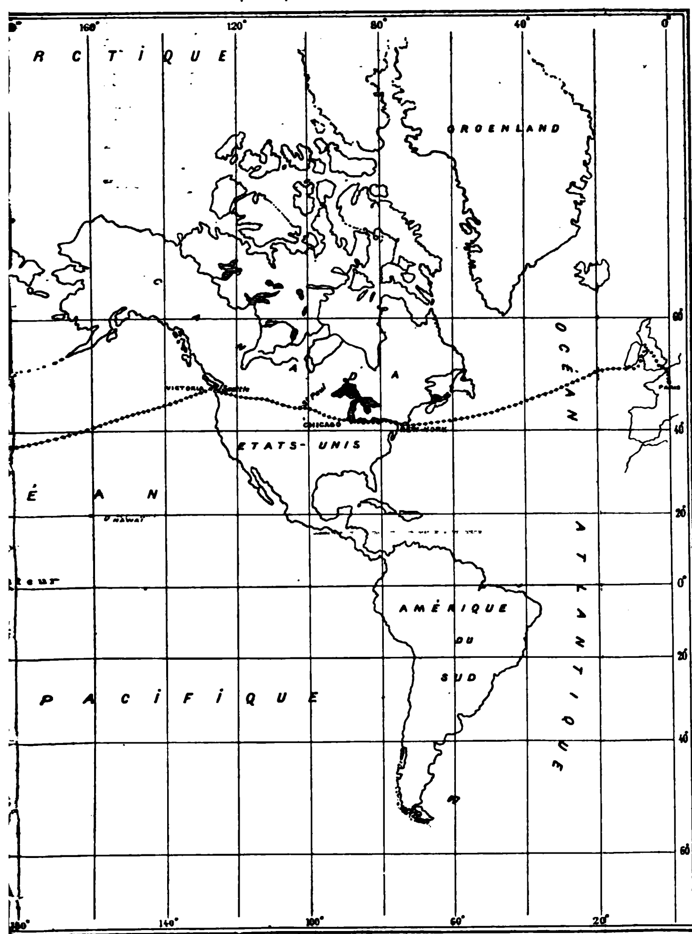
architecture originale. Mais l'intérêt de New-York vient seulement du mouvement qui l'anime, du bruit qui s'y fait, de l'activité qui la secoue sans relâche, au moins dans le quartier des affaires. Les curieux n'y verront guère d'étonnant que le fameux pont de Brooklyn, qui offre un réel intérêt technique, comme étant le seul pont suspendu de grande importance que les ingénieurs aient jamais su construire solidement. On regardera aussi, pour leur étrangeté, quelques maisons démesurées, dont l'une ne compte pas moins de trente-deux étages.

C'est d'ailleurs un chiffre que je n'ai pas vérifié, pas plus que dans mes traversées je n'ai cherché à connaître le nombre des vagues de l'océan; il y a des spectacles devant lesquels on reste confondu. Ces monstres ne sont pas employés comme lieux d'habitation ; on y trouve seulement une collection d'offices tous pareils, comme ceux que j'avais vus à Minneapolis.

La célèbre Cinquième Avenue, où les milliardaires tiennent à honneur d'avoir leur résidence, est une voie d'une largeur moyenne : New-York étant bâtie sur une île, le terrain y est nécessairement très limité. Les maisons de cette voie, qui est extrêmement bien tenue, sont en général élégantes ; avec leur petit perron, elles ont des allures d'hôtel particulier, et l'on s'étonne d'en voir le rez-de-chaussée occupé par des magasins à la fois assez discrets et très luxueux. Quelquefois on


OCÉAN
EMPIRE RUS
PETERSBOURG
PARIS
IRKOUTSK
VLADIVOSTOK
YOKOHAMA
AFRIQUE
OCÉAN INDIEN
AUSTRALIE
OCÉAN ATLANTIQUE
40°
80°
120°
0°
20°
60°
100°
140°

TINÉRAIRE



160°
120°
80°
40°
0°
R C T I Q U E
GROENLAND
OCÉAN
ATLANTIQUE
A D A
CHICAGO
ETATS-UNIS
É A N
PACIFIQUE
AMÉRIQUE
DU
SUD
60
40
20
0°
140°
100°
60°
20°

y remarque, perdus au milieu des maisons de briques, des édifices d'une certaine importance, dont les murs sont entièrement revêtus de lierre du haut en bas: en approchant, on reconnaît un temple ou un presbytère, et, tant par leur aspect que par leur destination, ces constructions achèvent de donner à l'avenue un caractère personnel.

CHAPITRE XV

LE RETOUR

L'*Oceanic*. — Devant Queenstown. — On m'empêche de débarquer. — Londres. — On m'empêche de quitter Londres. — Mon sommeil interrompu. — On m'empêche de prendre le premier train. — Les côtes de France ! — Boulogne. — Amiens. — Jules Verne. — A la gare du Nord. — Le monde en catalepsie. — Puissance industrielle de ce siècle.

Enfin, le 24 juillet à midi, je m'embarquai sur l'*Oceanic* de la White Star Line (Ligne de l'Etoile Blanche) à destination de Liverpool. La rade de New-York est sans doute une des plus vastes du monde et des plus animées. Ce n'est pas une des plus belles, ni comme forme, ni comme entourage. La côte est basse et ne prend d'importance que par le nombre et la hauteur des maisons qui y sont implantées. La colossale statue de la Liberté, œuvre d'un Français, hommage de la France, qui me disait déjà quelque chose de mon pays, dessinait sur le ciel bleu une forte silhouette d'une noble apparence au-dessus des flots.

L'*Oceanic*, qui est de construction récente, est le paquebot le plus grand qui existe : il jauge plus de dix-sept mille tonneaux. Le pont-promenade y est spacieux ; le salon, le fumoir, la bibliothèque y sont suffisants. Comme un tel bateau pèse nécessairement beaucoup, sa stabilité est considérable et les passagers n'y sont que faiblement remués, même par une grosse mer. En revanche, ce n'est pas un marcheur de très grande vitesse. La concurrence des deux lignes allemandes de Hambourg et de Brème a fait construire deux paquebots transatlantiques qui peuvent filer jusqu'à vingt-trois nœuds. Les Anglais n'ont pas actuellement de pareil souci. Leurs compagnies de navigation pensent que leurs bateaux sont faits surtout en vue de gagner de l'argent, et comme ils ne peuvent pas avoir tous les avantages en même temps, elles les construisent pour qu'ils puissent contenir beaucoup de marchandises, au risque d'aller moins vite : cette combinaison paraît plus conforme à leurs intérêts. Nous filions donc à une vitesse de dix-neuf nœuds, ce qui aujourd'hui est seulement convenable.

La traversée de l'Atlantique fut beaucoup moins agréable pour moi que celle du Pacifique. Il y avait des sports comme à bord de l'*Empress of India*, mais point de soirées ni de chants. En fait de musique nous n'entendions que celle du cornet à pistons à l'aide duquel les garçons nous éveil-

laient le matin et nous annonçaient l'heure des repas. J'étais le seul Français à bord.

La première terre d'Europe que l'on aperçoit en allant de New-York à Liverpool est celle d'Irlande. D'ordinaire les navires qui suivent cette voie font escale à Queenstown sur la côte méridionale de cette île. Ils y débarquent la malle et les voyageurs qui veulent s'arrêter en Irlande. Les passagers qui vont à Liverpool peuvent même gagner quelques heures en descendant à Queenstown. En effet, un train spécial les conduit de là jusqu'à Dublin, où un bateau également spécial les attend et leur fait traverser le canal de Saint-Georges ; ils touchent l'Angleterre à Holyhead, non loin de Liverpool. Cet itinéraire est plus rapide, une partie du trajet se faisant par terre.

On comprend ma joie lorsque le 30 juillet, vers midi, après une traversée belle mais fort monotone, j'aperçus enfin les côtes d'Irlande, de belles côtes verdoyantes et accidentées. J'en scrutais les échancrures avec passion ; j'en comptais les phares, je quêtais un sourire des villages. Pendant que nous longions l'île à tribord, l'équipage travaillait à décharger la malle. La cale était ouverte, et à l'aide d'une grue on tirait des sacs de lettres un à un, de gros sacs de toile grise qui portaient chacun une marque indiquant sa destination. Un employé les appelait au fur et à mesure,

un autre les inscrivait sur une feuille de vérification, et ils allaient s'empiler par catégories, un tas pour l'Irlande, — c'était le plus petit, — un autre pour le continent, un autre pour l'Angleterre, — c'était le plus gros. Ce spectacle, à lui seul, donnait déjà une idée de l'importance du commerce anglais.

Je regardais allants et venants, avec une impatience que l'on devine Bien avant l'heure voulue, ma cabine était vide ; j'étais à la porte du bastingage ma valise en main, gênant les manœuvres et regardé de travers par les marins qui passaient et repassaient autour de moi, mais qui me traitaient avec indulgence. Enfin, j'aperçus de loin une ville, et, plus près, un petit remorqueur qui venait au-devant de nous et qui se rangea à notre bord quand nous stoppâmes. Il était près de huit heures du soir. En un instant ce petit remorqueur fut tout pour moi. Je le couvais des yeux ; je l'aimais ; j'avais envie de m'y précipiter comme un amoureux se jette dans les bras de sa maîtresse. On commença par y introduire la malle. L'opération me parut très longue. Un homme passa sur la petite planche qui servait de pont entre les deux bateaux ; il portait sur l'épaule un sac qu'il jeta sur le pont du remorqueur Oh, l'heureux sac ! comme je l'enviais ! Un autre sac fila, et ainsi de suite. Cela ne s'arrêtait plus. Enfin, ils furent tous empilés. Ce fut le tour des

passagers. Quelques-uns descendirent. Je surveillai ma valise qui glissait le long de la planche inclinée. Quand je la vis bien posée sur le pont, je passai moi-même et, triomphant, je mis le pied sur le remorqueur. C'était fait !

Au même moment une voix que je ne connaissais pas m'interpella en français en prononçant mon nom.

— Est-ce bien vous ?

En même temps quelqu'un me prit par le bras et répéta avec insistance :

— C'est vous, n'est-ce pas ?

Je regardai. La personne qui me parlait semblait bien m'être étrangère. La nuit tombait. Dans le demi-jour je pouvais me tromper ; je regardai encore, fort étonné. Décidément ce visage ne me rappelait rien.

— Oui, c'est moi, répondis-je.

J'allais interroger. Mon interlocuteur ne m'en laissa pas le temps.

— Rentrez ; remontez vite sur le paquebot, me dit-il.

Il parlait avec autorité ; il me poussait presque avec violence. Un homme si impératif est toujours écouté, même quand ce qu'il dit semble extraordinaire et absurde. Et certes je n'avais jamais de ma vie rien entendu de plus absurde. Vouloir me faire tourner le dos au moment où je touchais le port ! Cependant je prêtais l'oreille.

— Mais rentrez donc, continua-t-il.

Et il ajouta d'une voix entrecoupée :

— Pas de bateau spécial... Obligé de coucher à Dublin... Temps perdu... Viens au-devant de vous tout exprès, du *Matin*.

— Cet homme est peut-être un émissaire envoyé par un concurrent pour me mettre en retard, pensai-je.

Je regardai sa figure à la lueur défaillante des derniers rayons. Elle me parut celle d'un brave homme. Mais je n'eus pas le temps d'étudier cette physionomie. Déjà la sirène du remorqueur lançait dans l'air sa voix lugubre et annonçait son départ ; déjà les marins tiraient la planche de communication. Il fallait prendre un parti ; ce qui me décida c'est que je ne voyais pas descendre la malle anglaise ; j'empoignaî ma valise et suivis mon nouvel ami — ou ennemi, qui sait ? — puis je rentrai sur l'*Oceanic* aussi vite que j'en étais sorti tout à l'heure.

M. Dussol — ainsi s'appelait l'inconnu — m'expliqua qu'il guettait mon arrivée depuis deux jours pour m'aider en cas de besoin. Il s'était enquis. Or, informations prises, on avait renoncé à établir la chaîne que j'espérais : train spécial Queenstown-Dublin, bateau spécial Dublin-Holyhead, train spécial Holyhead-Londres. Pourquoi ? c'est ce que je ne pus savoir. L'*Oceanic* est en retard, disait-on. Raison de plus pour regagner le retard.

Mais la logique ne gouverne pas les actions humaines en général, ni en particulier les décisions des compagnies de transport. Je passai encore une nuit ballotté par les flots. Le lendemain matin, 31 juillet, notre marche fut retardée par un brouillard. Nous ne pûmes descendre à Liverpool que vers dix heures. Je comptais bien encore arriver à Paris le soir pour y coucher. Il m'aurait suffi pour cela de prendre à Londres le train de Douvres à deux heures quarante-cinq. Mais celui de Liverpool ne partit pas à temps, et je fus à Londres une heure trop tard.

— Ce sera donc pour demain matin, pensai-je. Dès l'aube j'entrerai à Paris au milieu de la poussière blonde des balayeurs. Oh, les bons petits microbes que je vais respirer!

Ils me paraissaient exquis d'avance, ces microbes. Je n'y aurais pas renoncé pour un empire, comme on dit. Donc, le soir, bien avant neuf heures, j'étais à la gare de Charing Cross; je choisissais déjà ma place dans le wagon, lorsque je fus touché par une dépêche qui me donnait pour instruction de rester encore une nuit à Londres. Il me semble que je n'irai jamais assez vite, et voilà qu'on me retient au moment où j'arrive dans ma patrie! Le nuage blond de la poussière parisienne s'évanouit à mes yeux. J'eus d'abord quelque peine à comprendre; on m'expliqua. Jules Verne, qui habite Amiens, voulait bien se déranger

pour venir m'embrasser à la gare au moment de mon passage dans cette ville; il fallait donc que ce passage eût lieu le jour. L'attention était infiniment délicate. Il ne fallait pas moins pour m'empêcher d'être un peu penaud quand je rentrai à l'hôtel.

J'y dormais déjà lorsqu'un grand coup frappé à ma porte m'éveilla. Nouvelle dépêche : il ne fallait pas partir le matin à neuf heures par Douvres et Calais, mais à dix heures seulement par Folkestone et Boulogne. C'était au total un délai de treize heures que l'on m'imposait ! Et moi qui durant tout mon voyage avais fait une telle diligence pour ne pas perdre une minute ! Le lendemain matin je m'enfuis, je me cachai pour monter dans le train, de peur qu'un autre télégramme ne vînt m'obliger encore à un retard. Ma décision était irrévocable : si l'on avait une fois de plus chicané mon retour, j'aurais pris un déguisement et je serais rentré à Paris, sous une perruque, clandestinement.

Rien ne me sembla jamais aussi beau que les falaises blanches de la côte française. Jamais je ne fus fasciné par un plus lumineux sourire. Le temps était clair ; l'herbe ondulait au soleil sous la brise, et l'ombre coureuse des nuages y voletait légèrement. C'est là que j'aurais voulu m'arrêter; c'est là que j'aurais voulu évoquer à mon gré les fantômes ailés de mes souvenirs.

Le bateau — le treizième bateau de mon voyage en comptant bien — venait d'entrer dans le joli port de Boulogne, lorsque tout d'un coup j'entendis un appel qui partait du quai noir de monde : « Le voilà ! » Je levai la tête et aperçus quelques amis, parmi beaucoup d'inconnus. En un instant je fus au milieu d'eux. Chacun me serrait les mains ; les enfants m'offraient des bouquets ; les appareils des photographes se braquaient sur moi ; les jeunes filles me suppliaient d'écrire un mot sur leur album ; des harangues jaillissaient mêlées aux coupes de champagne. En général, je ne suis pas grand amateur de discours ; mais ceux que m'adressèrent M. Jules Lecomte, adjoint au maire, et M. Jules Farjon, président de la Chambre de Commerce, étaient si cordiaux, si bienveillants que je n'en saurais plaisanter.

En gare d'Amiens, je remarquai un beau vieillard de carrure solide, aux traits fins sous ses cheveux blancs, le visage empreint de bonhomie et de noblesse en même temps. Il se dirigeait vers le wagon. C'était Jules Verne ! C'était le fécond précurseur dont l'ingénieuse initiative a fait lever tant de germes heureux dans l'esprit des chercheurs. Près de lui marchait une dame de figure très douce, qui souriait. En un instant je fus à terre et je m'inclinai devant le maître en lui tendant la main. Il me serra dans ses bras. Nous échangeâmes quelques propos en allant et venant

sur le quai durant le peu de temps que nous laissait le trop court arrêt du train. Il me disait :

— Vous avez réalisé mon rêve et mieux encore. Vous avez été plus vite même qu'un personnage fictif. La réalité l'emporte sur l'imagination.

Et je lui répondais :

— C'est à vous que l'on doit ce résultat ; d'abord, sans vous, l'idée ne se serait peut-être jamais présentée d'entreprendre ce voyage ; et puis, vous nous avez donné le goût de la rapidité ; c'est grâce à vous que nous avons des ailes.

Et lui, finement, promenant autour de lui son bon regard qu'une indisposition voile momentanément sans en altérer la spirituelle malice, il ajoutait :

— Mais je ne vois pas miss Aouda. Ne l'avez-vous pas ramenée ?

— Je ne l'ai même pas rencontrée, mon cher maître : c'est ici que la réalité est inférieure à l'imagination !

Mais il me fallut quitter cet homme excellent. Dans ma course rapide, que de lien j'avais commencé de former avec les voyageurs ou avec les choses, qui s'étaient brisés aussitôt !

Enfin j'arrivai le 1er août à cinq heures cinquante à Paris, dans cette même gare du Nord d'où j'étais parti deux mois plus tôt. Je n'ai pas à dire quelle foule immense remplissait l'immense vaisseau, ni quelle foule attendait au dehors. Il faut

pourtant que je remercie le public qui s'était passionné pour cette expérience, qui avait bien voulu suivre jour par jour les étapes chanceuses du voyageur, et qui accourait pour lui souhaiter la bienvenue .. On était allé chercher, je l'ai dit, la formule populaire d'une donnée scientifique ; le peuple avait senti ce qu'on faisait pour lui et venait témoigner chaleureusement, par sa présence et ses acclamations, qu'il sait comprendre les connaissances abstraites de la géographie et s'en émouvoir, pourvu qu'elles lui soient présentées d'une certaine façon.

Entre mon départ et mon retour il s'était écoulé exactement soixante-quatre jours et quatre heures. Mais en toute justice, et pour avoir la durée exacte du voyage, il faut retrancher de là les treize heures que j'ai dû passer à Londres d'après des instructions venues de Paris, tandis que j'aurais pu les employer à voyager. Sans quoi on n'aurait pas une idée juste de l'expérience. Ce retard, en effet, n'est pas de mon fait, ni du fait des moyens de transport. La durée est donc de soixante-trois jours et quinze heures.

Si la concordance entre les bateaux et les trains, à Yokohama et à New-York, avait été plus exacte, si j'avais eu sur l'Atlantique un bateau plus rapide et accompli la traversée de New-York jusqu'à Cherbourg en cinq jours et demi, j'aurais pu gagner exactement une semaine et ré-

duire la durée totale du trajet à cinquante-six jours. J'ai donc eu de la chance dans certains endroits difficiles ou inconnus, comme la traversée de Vladivostok au Japon ; et au contraire, la veine m'a manqué en des pays si fréquentés que le voyage y est devenu banal. Voilà ce qu'il m'a fallu pour faire le tour de notre petite boule. Comme elle se rétrécit ! Les affiches de théâtre n'étaient pas encore remplacées, et c'est à peine si nos élégantes avaient fané une demi-douzaine de chapeaux d'été.

Donc je me suis retrouvé au milieu de choses, édifices, arbres, poteaux, colonnes, qui ne bougeaient pas. Quelle différence avec ce que j'avais vu pendant neuf semaines ! Est-ce une illusion ? Ces murailles, avec leurs fenêtres, leurs balcons, leurs portes, leurs toits, ne courent pas, entraînées vers un but fantastique que nul ne peut deviner... Je les tâte : rien ne branle. Je crois que l'univers est tombé en catalepsie. C'est une sensation à laquelle je devrai me réhabituer ; c'est une éducation à recommencer. On ne se fait pas du premier coup à contempler des acacias et des marronniers dont le panache vert ne vagabonde pas dans les nues. Des êtres vivants qui, même en circulant, ne sont pas possédés de je ne sais quelle danse de Saint-Guy ; des regards de femme qui ne s'éteignent pas aussitôt lancés ; des chevaux qui traînent leur charge avec une philosophie reposante ;

des statues que le poids du bronze attache à leurs piédestaux et qui ne gambadent pas dans un tourbillon,... j'aurai besoin de quelque répit pour me remettre à un tableau si neuf.

Et maintenant que prouve ce voyage? Il donne surtout une idée de la puissance extraordinaire qu'a acquise l'industrie moderne fondée sur la science. On peut parcourir aujourd'hui, en un peu plus de deux mois, environ trente-cinq mille kilomètres à travers des pays dont une très grande partie était hier encore inconnue, peut-être même de nom, du monde civilisé. Le désert se peuple, s'anime, vit. Des nations restées depuis des siècles concentrées sur elles-mêmes et qui menaçaient de demeurer dans cet état pendant longtemps encore, s'ouvrent rapidement, se mettent en rapport avec la grande famille, hélas trop divisée, qui habite le globe. Des chemins se tracent, des rails se posent, des wagons circulent. Les hommes, sans parvenir à s'aimer, se mêlent du moins autrement que par la guerre, et commencent à se connaître. J'ai dit que les chemins de fer transportaient des soldats et des canons. Mais le transit des émigrants, cultivateurs ou mineurs, des machines industrielles ou agricoles, des denrées, représente une somme d'activité bien plus considérable encore.

Et même sans connaître la langue des pays qu'il traverse, le voyageur peut passer et passe rapidement. Sur une si vaste étendue et si diverse, il

trouve partout à s'alimenter, à se loger, à envoyer au loin sa pensée, à recevoir des nouvelles des siens. Ce n'est plus un jouet ballotté de droite et de gauche par des forces supérieures. C'est un maître volontaire, un maître de la terre et des eaux qui traverse librement son domaine, le monde, et qui dompte cet indomptable colosse, le temps!

Hercule au berceau étouffait des serpents. Le vingtième siècle, encore en ses langes, est fort lui aussi!

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

EN TRANSBAÏKALIE

CHAPITRE V

SUR LA CHILKA

CHAPITRE VI

SUR L'AMOUR

CHAPITRE VII

LA RÉGION MARITIME

CHAPITRE VIII

KIOTO

CHAPITRE IX

LA CAMPAGNE AU JAPON

CHAPITRE X

NIKKO

CHAPITRE XI

UN COIN DE TOKIO

CHAPITRE XII

SUR L'OCÉAN PACIFIQUE

TABLE DES GRAVURES

NOTA. — *Les gravures marquées d'un astérisque, sont les reproductions de vues prises par l'auteur.*

Poitiers. — Société française d'Imprimerie et de Librairie.



